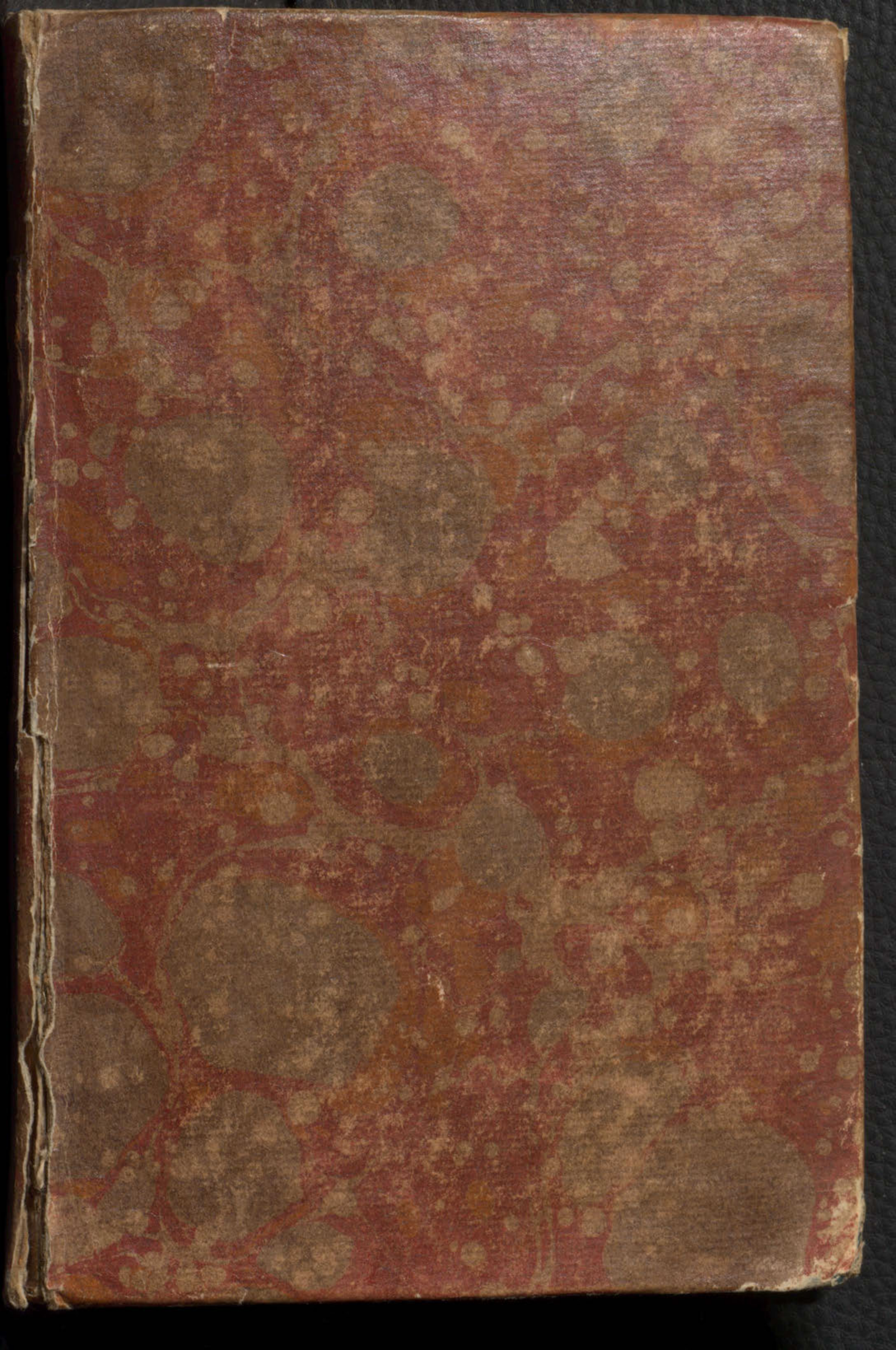


2 vol.

[Aubrey]

JOURNAL
D'UN VOYAGE
FAIT DANS L'INTERIEUR
DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

JOURNAL
D'UN VOYAGE
FAIT DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Ouvrage dans lequel on donne des détails précieux sur l'insurrection des Anglo-Américains, et sur la chute désastreuse de leur papier-monnoie.

Traduit de l'Anglois et enrichi de notes par M. Noël ancien Professeur de belles-lettres au College de Louis-le-grand.

Avec carte & figures.

TOME PREMIER.

A PARIS.

Chez LA VILLETTE, Libraire, rue du Battoir, N°. 8.

1793.



VOYAGE

DANS LA PARTIE INTÉRIEURE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

LETTRE PREMIÈRE.

Cork, 8 *Auguste* 1776.

MON CHER AMI.

J'AI reçu votre lettre du 2 du courant, et assurément rien ne peut m'être plus flatteur que les vifs sentimens d'estime et d'amitié exprimés dans chaque ligne ; c'est avec bien de la peine que vous avez consenti à ce que je partisse pour l'armée ; mais une vie entièrement inactive ne convenoit ni à mon goût ni à ma situation, et ma passion ardente pour l'état militaire a bientôt déterminé mon choix : mon tems et mes foibles talens pouvoient-ils être mieux employés qu'au service de ma patrie et de mon roi ?

Je ne regrette, en quittant l'Angleterre, que votre aimable et instructive conversation, et je suis bien persuadé que vous chercherez à me rendre cette privation moins sensible, en m'écrivant le plus souvent que vous pourrez. Je ne négligerai rien pour vous donner souvent des marques de mon souvenir, et pour vous faire passer des notions exactes sur les personnes, les lieux et les divers évènemens; si je vous occupe quelquefois de détails trop communs, souvenez-vous que vous m'avez ordonné de ne rien négliger, et de faire attention à tout.

Cette lettre est la dernière que vous recevrez de moi sur cette côte Atlantique; dans peu de jours nous serons en mer, avec quelques recrues pour le 47[e] régiment.

Encore une fois, ne laissez échapper aucune occasion de m'écrire, et soyez bien sûr que le tems ni la distance ne pourront diminuer ni le respect ni l'amitié avec lesquels

Je suis, etc.

LETTRE II.

A bord du Howe, sur les côtes de Newfoundland,
11 *Septembre* 1776.

JE serois bien ingrat, si je ne saisissois pas l'occasion d'un vaisseau chargé pour l'Angleterre, afin de vous envoyer le récit fait à la hâte, de tous les évènemens qui sont arrivés depuis mon départ d'Irlande.

Vous savez que j'étois chargé de quelques recrues pour le quarante-septième régiment, et qu'elles étoient composées de cette nation moins célèbre par les erreurs qui la caractérisent, que par ses sentimens d'hospitalité : je vais vous en citer deux traits, qui vous tiendront lieu des nouvelles que vous ne pouvez attendre de moi, placé, comme je le suis, entre le ciel et l'eau.

Il y avoit sans cesse des disputes entre les Hibernois. J'entends un jour, sur le pont, un bruit plus fort que de coutume; j'en demande le sujet, et j'apprends que c'est une querelle entre deux hommes de cette nation. J'en veux savoir la cause, de celui qui paroissoit l'agresseur; il s'écrie :

Permettez-moi de ne vous en rien dire. — Oh ! si fait, reprend l'autre ; il vous racontera comment il dit qu'il va prendre un bâton et me faire sauter la cervelle.

Le temps a toujours été beau jusqu'à l'époque de notre arrivée sur ces bancs ; nous avons alors été assaillis d'une effroyable tempête. Le vaisseau ne pouvoit porter aucune voile ; il étoit impossible de demeurer sur le pont, et on amena le gouvernail.

Vers le troisième jour, la tempête diminua et le tems devint plus calme ; mais la mer étoit si agitée, que le vaisseau étoit à tout moment sur le point de chavirer ; il avoit tellement dérivé sous le vent, que, quoique nous ne pussions pas distinguer la terre, les vagues et les agrès étoient couverts d'oiseaux qui y avoient été portés par la tempête.

Une de mes recrues étant venue sur le pont, n'y trouvant personne, et voyant la mer si effrayante, descendit promptement en criant à ses compagnons : « Sur mon » ame, mes amis, la mer est vraiment terrible, et nous sommes sûrs de couler » bas ; cependant ce qui me console, c'est

» que, si le vaisseau s'engloutit, le capitaine » doit rendre compte de chacun de nous » à son arrivée à Quebec ». Sa frayeur étoit si forte, qu'il poussa un gémissement et s'évanouit.

La mer, qui sembloit rouler des montagnes, devint calme et tranquille. Il est d'usage qu'après un tems pareil, le capitaine d'un vaisseau invite les capitaines et les passagers des autres vaisseaux à dîner sur son bord. Cette invitation se fait en hissant une nappe sur le pavillon : nous fîmes ce signal, et plusieurs capitaines, accompagués chacun d'un officier, vinrent à notre bord ; mais une brise si violente nous surprit après le dîner, que le retour n'étoit pas sûr, et il se passa deux jours avant qu'ils pussent regagner leurs vaisseaux sans danger.

Je cite cette anecdote, qui paroît d'abord peu importante, parce qu'elle prouve aux jeunes officiers et aux capitaines, qu'ils ne devroient, dans aucune occasion, quitter leur bord et faire des visites nautiques.

Ces bancs peuvent être regardés comme un des ouvrages les plus étonnans de la nature : c'est une montagne formée sous l'eau, par les matières continuellement

détachées du continent. Son étendue n'a jamais été bien déterminée; on l'estime, en général, de 160 lieues de longueur, et de 90 de largeur; au milieu est une espèce de baie, appelée *Ditch* : la profondeur de l'eau y varie singulièrement; elle n'est, dans certains parages, que de cinq pieds, et dans d'autres, de soixante brasses. On y voit rarement le soleil; un brouillard épais obscurcit presque toujours l'athmosphère, ce qui rend ce passage très-dangereux. Il y a des tems où l'obscurité est si profonde, qu'il faut un bruit continuel de canon ou de mousqueterie, pour empêcher les vaisseaux de se briser les uns contre les autres.

Les vents autour de ces bancs sont très-impétueux; l'agitation constante des vagues est causée par les courans irréguliers qui agissent en sens contraires, et frappent continuellement les bords de ces bancs. A peu de distance de la côte, la mer est calme comme dans une baie, excepté lorsqu'un vent fort et violent arrive d'une distance fort éloignée.

Quand nous fûmes sur ces bancs, ce qui est sort aisé à voir sans le secours de la sonde, car l'eau, de bleue et d'azurée, y

devient blanchâtre et sablonneuse, nous nous préparâmes à pêcher la morue; cette pêche est surprenante et amusante pour un Européen.

Après avoir mis à l'ameçon les entrailles d'une volaille, dans peu de minutes nous prîmes un poisson, dont les matelots ôtèrent les entrailles comme un meilleur appât, et en une heure et demie ils pêchèrent autant de poissons qu'il en auroit fallu pour nourrir l'équipage pendant tout le reste du voyage.

Voici comment ils sont sûrs d'avoir pris un poisson avec une ligne longue de plusieurs brasses. L'orsqu'elle a été quelque tems dans l'eau, ils l'agitent avec le doigt; s'il y a un poisson de pris, cette secousse produit une agitation sensible, malgré la longueur de la ligne; alors on la tire: l'eau le grossit tellement à l'œil, qu'il paroît impossible de le mettre à bord; et en effet cette opération exige un peu d'adresse, car il s'agite si fortement, que souvent il se débarrasse de l'hameçon, avant que d'être placé sur le vaisseau.

On évite cet inconvénient en garnissant le tour du vaisseau d'une galerie extérieure,

dans laquelle on met des barils ouverts, et les pêcheurs s'y placent pour y être à l'abri; ils n'y demeurent pas long-tems, car leurs manières de préparer la morue est tout aussi expéditive que celle de la pêcher. Aussi-tôt que ce poisson est pris, ils lui coupent la langue, et le passent à un autre matelot qui lui abat la tête, lui ôte le foie et les entrailles, et le passe à un autre qui lui tire une grande partie de la grosse arête; puis on le jette dans le creux du vaisseau, où on le sale et où on le range par piles. Les personnes chargées de cette opération laissent une quantité suffisante entre les lits de poisson, pour les empêcher de se toucher; il faut aussi prendre garde d'en mettre trop, car la morue se gâteroit.

Le droit de pêche sur le grand banc est, par la nature, commun à tous les hommes; mais la France et l'Angleterre étant les deux seules puissances qui aient des colonies dans le nord de l'Amérique, ne se sont pas fait scrupule de se l'approprier exclusivement, quoique l'Espagne, à qui la découverte de ce continent est due, y eût encore plus de droits. Cependant, à la conclusion de la dernière paix, l'Espagne a fait l'abandon de toutes ses pré-

tentions ; depuis ce tems, cette latitude n'est fréquentée que par les nations Anglaises et Françaises, et leurs frégates y croisent continuellement, pour s'opposer aux entreprises que les autres nations pourroient y former.

Le produit de cette pêche est assurément une des plus inépuisables ressources de ces deux royaumes, et il n'est pas étonnant qu'ils y soient si attachés. Mais on doit être surpris de l'immense circuit que les vaisseaux sont obligés de faire avant que leur voyage soit achevé. Il leur faut, pour en rapporter le produit, traverser par mer la moitié du globe. Les vaisseaux font d'abord voile de leur port respectif à ce banc, de là ils reviennent avec leur charge aux isles de l'Afrique et de la Méditerranée ; ils y changent leurs poissons pour des productions de ces isles, et reviennent avec du sucre, du rum, etc.

Les plus grands naturalistes n'ont pas encore pu indiquer pourquoi ces bancs ne sont abondans qu'en morue, et non en aucune autre sorte de poisson.

Vous aurez de mes nouvelles dès que je serai arrivé à Quebec.

Je suis, etc.

LETTRE III.

Quebec, 8 *Octobre* 1776.

Après une traversée fatigante de onze semaines, qui n'a pas été sans quelques dangers, nous sommes enfin arrivés à Quebec. Je n'entreprendrai pas encore de vous en faire la description, je vous parlerai seulement des dernières circonstances de mon voyage.

Une frégate qui croisoit sur les bancs, nous avoit avertis qu'il y avoit plusieurs corsaires sur la rivière St. Laurent. Il auroit été plus heureux pour nous de faire moins d'attention à ce récit, et de nous occuper davantage des bancs de sable et des bas-fonds qui rendent la navigation difficile et dangereuse dans ces parages ; car peu de jours après que nous eûmes passé le cap Rosier, comme le vent étoit favorable, le capitaine déploya toutes ses voiles, afin de gagner, le lendemain matin, l'isle de Bec; il vouloit y prendre un pilote, car il étoit embarrassé sur cette rivière, où il n'avoit jamais navigué.

Mais, à notre grande surprise, vers une heure du matin, nous donnâmes sur un bas-fond, appelé *Mille-Vache*, avec une grande impétuosité.

Un des vaisseaux de la flotte, qui avoit apperçu le bas-fond, avoit tiré pour nous en avertir; mais le capitaine le prenant pour un corsaire, lui lâcha une bordée.

Le vaisseau, battu avec une grande violence, paroissoit devoir être mis en pièces; mais la marée s'étant retirée, nous nous trouvâmes, au point du jour, avec une grande surprise, très-près du rivage.

Quand le brouillard fut dissipé, nous distinguâmes un vaisseau, celui qui avoit tiré pendant la nuit; il étoit à une distance de près de trois lieues : nous fîmes feu de détresse, et il n'en tint aucun compte.

Cependant nous trouvâmes quelques hommes secourables, dans un lieu où nous devions peu nous y attendre. Un canot que trois hommes conduisoient avec des pagaies, partit du rivage; un deux vint à notre bord, et nous dit que nous étions fort heureux que cet accident nous fût arrivé à la marée du matin, qu'autrement notre vaisseau se seroit perdu. Il nous dit

que quand la marée seroit pleine, il ne doutoit pas que nous ne fusssions à flot, et il ajouta que, dans le cas où cela n'arriveroit pas, nous disposassions de sa maison; il nous offrit ses soins pour sauver la cargaison, et pour nous prendre sur la rivière avec un sloop.

En effet, au retour de la marée nous eûmes la satisfaction de nous voir à flot sans autre dommage que la perte de deux ancres; cependant la perte de ces deux ancres fit plus de peine au capitaine, que ne lui en auroit causé celle de la charge de tout le vaisseau et de l'équipage: les hommes et la cargaison ne paroissent que des objets secondaires à ce capitaine, dont on loue le vaisseau pour les transports.

Ceci est un exemple des accidens sans nombre attachés à ces transports. Je suis convaincu que le service en est beaucoup retardé, et que plusieurs opérations délicates et difficiles, qui dépendent des troupes et des approvisionnemens, échouent souvent par mauvaise volonté et par négligence. Peignons-nous la situation d'une armée qui, placée sur un autre continent, n'attend sa subsistance que de sa patrie, et qui éprouve le moindre délai.

Il est donc fâcheux que tous les vaisseaux de transport ne soient pas commandés par des officiers du roi, ou au moins que leurs propriétaires ne soient pas soumis à des loix plus sévères, ce qui préviendroit les inconvéniens et les hazards qui accompagnent toujours les opérations pour le service du roi.

Vous observerez avec surprise que cela n'a jamais été fait remarquer par les gens en place ; ils n'ont pas essayé d'y remédier. J'aurois pensé que l'affaire arrivée à Boston, du vaisseau chargé de poudre, auroit occasionné une recherche sur l'iniquité de cette conduite.

Les capitaines de transport, en général, sont des hommes plus occupés de leurs propres intérêts, que de ceux de leur patrie ; il paroit même que la plupart d'entre eux ne sont point attachés au gouvernement ; et c'étoit le cas du vaisseau en question. Mais à qui le blâme en doit-il être imputé ? c'est ce que je ne sçaurois décider. Il est probable que vous n'avez peut-être pas entendu parler de cette affaire, et que l'exacte vérité n'est pas parvenue jusqu'à vous ; je veux vous la raconter comme

je l'ai apprise d'un capitaine de la même flotte, sur la véracité de qui je puis compter. Quand vous saurez les singulières circonstances qui accompagnèrent la perte de ce vaisseau, vous pourrez former votre opinion.

Il paroît que ce vaisseau avoit une charge immense, contenant 1500 barils de poudre, outre une grande quantité d'instrumens militaires. Plusieurs personnes attachées au gouvernement, et connoissant les principes du capitaine, instruisirent ceux qui avoient la direction des transports à Cork, que cet homme, à la première occasion, quitteroit le convoi pour se joindre aux Américains. On n'eut aucun égard à cet avis; ils firent part alors de leurs craintes au capitaine de la frégate qui escortoit le convoi; il promit d'avoir tous les soins possibles de ce vaisseau pendant la traversée, mais chacun s'imagina bientôt qu'on avoit calomnié ce capitaine, parce qu'il ne quittoit pas l'arrière de la frégate.

Dès que la flotte arriva près du havre de Boston, une frégate qui croisoit auprès, lui apprit que les troupes du roi avoient évacué Boston, et s'étoient retirées à Hali-

fax. Comme nous faisions voile vers cette place, le capitaine du vaisseau chargé de poudre profita d'un de ces brouillards dont je vous ai parlé, quitta la flotte, et cingla vers Boston. A la tête des havres de cette ville, il y avoit un vaisseau de cinquante canons, pour empêcher aucuns des vaisseaux qui auroient pu échapper aux frégates qui étoient en croisière, de s'y réfugier.

Le capitaine de transport ayant été interrogé par le vaisseau de guerre, répondit qu'il étoit chargé pour Boston, mais qu'il n'avoit aucune connoissance que les troupes l'eussent évacué, et donna plusieurs excuses semblables : sa conversation ayant fait naître quelques soupçons, et son vaisseau étant chargé d'un trésor si considérable, on envoya un officier sur son bord ; et comme le soir approchoit, il attacha son grand mât, résolu de l'envoyer le lendemain à Halifax sous la meilleure escorte qu'il pourroit lui procurer.

Mais ce scélérat de capitaine étoit déterminé ; il enferma pendant la nuit le lieutenant qu'on avoit envoyé à son bord, se détacha des vaisseaux de guerre, et fit la plus grande diligence possible vers Boston.

La marée, pour cette fois, s'opposa à ses projets; cependant le vaisseau de guerre ne pouvoit le suivre, faute d'eau : le capitaine équipa sa pinasse. et envoya un autre lieutenant sur son bord. Comme cet officier approchoit, le capitaine le frappa sur le crâne, d'un coup de harpon : il tomba dans la pinasse; les autres hommes furent seulement repoussés, et s'en retournèrent.

Alors la marée revint, et le capitaine fut bientôt à l'abri du feu des canons Américains, avant qu'on eût pu envoyer de plus grandes forces pour s'en emparer.

La perte n'étoit pas considérable pour nous; mais l'avantage étoit dix fois plus considérable pour les Américains, qui manquoient de poudre, et cet évenement fut le présage des malheurs de cette guerre.

Le jour après notre accident, nous arrivâmes à l'isle de Coudre, où nous prîmes un pilote, et trois jours après nous fûmes à l'ancre dans le bassin de cette ville.

Comme je crains de manquer l'occasion d'un vaisseau qui va partir pour l'Angleterre, je n'ai le tems que de vous assurer de la sincère amitié avec laquelle je suis

Votre, etc.

LETTRE IV.

Quebec, 5 Septembre 1776.

MON CHER AMI,

AVANT que de vous donner des détails sur cette ville et sur ses environs, je vais vous décrire la rivière St. Laurent, qui fut un si grand sujet d'étonnement et d'admiration pour les premiers Européens navigateurs. On juge ordinairement des rivières par comparaison; ceux qui ont voyagé en Europe se rappellent le Rhin et le Danube, nos Anglois voient la Tamise. Mais ces fleuves qui vous paroissent si grands, ne sont que de petits ruisseaux, quand on les compare avec la rivière St. Laurent.

Cette rivière tire sa source du lac Ontario; elle coule vers le nord-est, baigne Mont-Réal, où elle reçoit l'Otwais et forme plusieurs isles fertiles et un lac appelé St. Pierre; elle continue sa course, et la marée s'y fait sentir à quarante milles de la mer. Elle est navigable à cette distance pour les plus gros vaisseaux; après en avoir reçu

dans sa course un nombre infini. Cette grande rivière tombe dans l'Océan vers le cap Rosier. Là sa longueur est de 90 milles; le froid y est rigoureux et la mer violente; elle forme dans ses contours une grande variété de baies, de havres et d'isles, dont plusieurs sont très-fécondes et très-agréables.

La rivière St. Laurent a toujours été regardée comme une bonne défense pour cette province, car elle coule près de Quebec. Elle est hérissée de rochers cachés, et coupée par des courans rapides, qui forcent les vaisseaux à faire différens circuits, depuis 1690, tems auquel Quebec fut assiégé par sir William Phipps, qui fut obligé de s'y retirer après avoir perdu beaucoup de vaisseaux.

Cette rivière ne fut guère connue des Anglois jusqu'en 1759, époque à laquelle sir Charles Saunders arriva près de Quebec, avec une flotte de cinquante vaisseaux de guerre et environ trois cents bâtimens de transport, sans avoir perdu un seul navire, ce qui prouve que les dangers de cette navigation n'étoient pas aussi grands qu'on les avoit représentés: depuis ce temps,

cette rivière a été mieux connue; et quoique nous n'ayons pas à présent, près de cette place, tant de vaisseaux de guerre, nous y avons toujours beaucoup de vaisseaux de transport. Cependant la navigation de cette rivière à la mer devient réellement dangereuse par les courans, et par les bancs de sable qui changent souvent de place; plusieurs vaisseaux en ont fait, pendant le cours de cette guerre, une expérience fatale.

Il y a, dans la rivière St. Laurent, une grande quantité de marsouins très-blancs, qui, quand ils paroissent à la surface de l'eau, ressemblent à des cochons qui nagent: vers la nuit, ils sont si abondans, et brûlent d'une lumière si vive, qu'on voit continuellement des traînées de lumière au travers de l'eau; et comme leurs troupes nombreuses se croisent sans cesse, cette apparence lumineuse est si pittoresque, qu'elle est au dessus de toute description.

En entrant dans la rivière St.-Laurent, nous vîmes, près de l'isle d'Anticosti, un grand nombre de veaux marins; nous en prîmes un: cet animal peut être rangé dans la classe des poissons, quoiqu'il soit en-

gendré sur la terre, et qu'il y vive plus que dans l'eau ; la tête de cet animal ressemble à celle d'un chien ; il a quatre pattes très-courtes, sur-tout celles de derrière, qui lui servent plutôt pour nager que pour marcher, et ressemblent à des nageoires ; mais les pattes de devant sont armées de griffes ; la peau est dure et couverte de poils courts, qui sont d'abord blancs, mais qui, en croissant, deviennent bruns ou noirs ; quelques-uns sont de trois couleurs.

Il y a deux sortes de veaux marins (1) : les plus gros pèsent jusqu'à deux mille, et ont le museau plus pointu que les autres. On m'a assuré que les Indiens ont le secret d'apprivoiser ces animaux, et de s'en faire suivre comme par des chiens. Ils s'accouplent sûrement, et mettent bas leur portée sur les rochers ; ce que j'observai un jour me le fait conjecturer, et prouve combien l'instinct de la nature est puissant. J'en vis plusieurs qui avoient leurs petits sur le dos ; ils les jetoient dans l'eau et les reprenoient ensuite, sans doute pour leur apprendre à

(1) Linné a placé le veau marin, *Phoca vitulina*, parmi les *Mammaux*, parce qu'il engendre et allaite ses petits à la manière des quadrupèdes.

nager; ce qui ne doit pas nous surprendre, même en pensant que cet animal est amphibie, car il éprouve, en changeant d'élément, ce qui arrive aux oiseaux, qui sautillent de branche en branche avant que de se lancer dans l'air. L'aigle porte ses petits, pour leur apprendre à voler, malgré le vent contraire.

On prend ces animaux sur la côte de Labrador. Les Canadiens abordent sur cette côte glacée et inhabitable vers le milieu d'octobre, et y demeurent jusqu'au mois de juin. Voici la manière dont ils s'y prennent pour cette pêche : ils placent leur filet entre le continent et quelques petites isles. Les veaux marins qui viennent de l'orient, cherchent un passage par ces détroits, et ils sont pris dans les filets; alors les Canadiens les portent à terre, où ils demeurent gelés jusqu'au mois de mai. On en tire l'huile, et on dit que sept ou huit de ces animaux en fournissent un muid. L'usage qu'on fait de leur peau est trop connu, pour que nous ayons besoin de le décrire : sa chair passe pour être bonne; mais si vous en aviez mangé comme moi, vous penseriez qu'elle n'est propre qu'à en faire de l'huile.

La marée se fait sentir à une lieue au delà des trois rivières, c'est-à-dire, trente lieues au dessus de la rivière : la différence de la marée, dans cet endroit, est de quarante-cinq à quarante-huit pieds; mais à la nouvelle et à la pleine lune elle est de cinquante-cinq à cinquante-sept pieds, ce qui est véritablement considérable.

La rivière est large, dans cet endroit, de trois quarts de mille; quoique l'eau de la mer ne remonte pas immédiatement jusqu'à la ville, elle rend cependant l'eau saumâtre; les habitans ne s'en servent que pour la cuisine, et ils boivent de l'eau de source,

En remontant la rivière St. Laurent, les premières plantations que l'on rencontre s'étendent à cinquante lieues vers le sud, et vingt au nord de la rivière au dessous de Quebec; elles sont assez distantes l'une de l'autre, éparses, et ont des productions différentes; on commence par cultiver des champs près de la capitale, et plus on approche de Mont-Réal, plus il sont fertiles.

A la moitié du chemin, en remontant la rivière, nous arrivâmes aux isles des

Oiseaux, que nous apperçûmes à une portée de canon; ce sont deux rochers d'une figure conique, élevés d'environ soixante pieds au dessus de l'eau; le plus large paroît avoir deux ou trois cents pieds de circonférence; ils sont près l'un de l'autre, et il n'y a pas entre eux deux assez d'eau pour une petite chaloupe : il seroit difficile de dire quelle est leur couleur, par leur surface, car leurs bords sont entièrement couverts de la fiente des oiseaux qui s'y rassemblent; cependant on distingue, dans quelques endroits, des veines rougeâtres.

Un des officiers du vaisseau y aborda, et remplit sa chaloupe d'œufs de différentes sortes; mais l'odeur de la fiente étoit insupportable : entre les mouettes et les autres oiseaux des terres voisines, il en trouva une espèce qui ne peut pas voler; il me parut étonnant que dans une si grande multitude de nids, chacun puisse trouver le sien. A ma prière, le capitaine du vaisseau fit tirer un coup de canon, qui répandit l'alarme parmi toute cette république emplumée; une nuée d'oiseaux s'éleva sur ces deux

isles, et couvrit un espace de deux ou trois baies.

J'ai bien une circonstance que je ne dois pas remettre à une autre fois : dans le milieu d'août, après avoir éprouvé, pendant plusieurs jours, une chaleur fort incommode, nous sentîmes un matin, à notre lever, un froid si vif, que le capitaine et moi nous fûmes forcés de prendre un manteau ; nous ne pouvions pas deviner la cause de ce changement, car le temps étoit très-beau, et le vent qui souffloit ne venoit pas du nord ; mais, vers trois heures du matin, avant la pointe du jour, un matelot cria de toute sa force, gare, gare ; si le pilote n'eût pas fait attention, un énorme morceau de glace qui passa auprès du vaisseau, l'auroit infailliblement brisé. A la pointe du jour, nous vîmes ce glaçon dans toute son étendue ; il étoit six fois gros comme le vaisseau, et avoit deux fois la hauteur des mâts : vous savez que lorsqu'un morceau de glace nage, il n'y en a que le tiers qui surpasse la surface de l'eau. Je ne suis pas surpris que les ignorans ne veulent pas ajouter foi à ces descriptions

que les voyageurs font de ces productions glacées de la nature.

Cette lettre est déjà trop longue, et je veux éviter de m'étendre trop sur des objets rebattus : soyez heureux, et comptez sur mon estime et mon amitié.

Je suis, etc.

LETTRE V.

Quebec, 24 octobre 1776.

Je veux, selon la promesse que je vous ai faite dans ma première lettre, continuer mes descriptions de la rivière St. Laurent, et le détail de mes aventures avant notre arrivée à Quebec.

Une des meilleures baies que l'on rencontre, remontant cette rivière, est celle de St. Paul; comme nous fûmes obligés de nous mettre à l'ancre sur le bord opposé jusqu'au retour de la marée, je demandai au capitaine la permission d'aller à terre pendant le temps que j'y demeurai: le curé de la paroisse vint nous voir et nous inviter à aller chez lui, où il nous traita d'une manière très-hospitalière; c'étoit un Français déjà âgé et très-instruit. Il avoit été recommandé, par la cour de France, à l'évêque de Quebec, dans le temps que le Canada étoit sous la domination Française: un homme de ce mérite étoit trop peu récompensé des services essentiels qu'il avoit rendus à son pays, par une si petite cure,

quoique plusieurs privilèges y fussent attachés.

Il étoit très-respecté par ses paroissiens, et il ne parloit, dans sa conversation, que des moyens de les rendre heureux, en les instruisant des devoirs de la religion et de la morale, en excitant leur industrie, et en les détournant de ces inclinations sauvages, auxquelles, comme il l'avoit très-bien remarqué, les Canadiens ns sont que trop portés.

Il est impossible de dire ce qu'on devoit le plus admirer de la décence et de l'amabilité de sa personne, de la propreté de sa table, et de l'agrément de sa conversation. Il faisoit un merveilleux contraste avec les autres curés Français que j'avois rencontrés et que j'avois vus revêches, cachés, et si dégoûtans, que plutôt que de dîner avec eux, j'aurois préféré de manger avec mon cheval.

Cette baie est à huit lieues au dessous de Quebec, dans une plaine basse, formée par la rivière ; elle est environnée de montagnes de tous côtés, excepté de celui de la rivière.. Les fermes sont à quelques distances l'une de l'autre, et l'église passe pour une des plus anciennes du Ca-

nada, ce qui parut confirmé par l'inégalité de son architecture et le défaut d'ornemens. Les unes sont formées de grosses poutres placées à deux pieds de distance, et qui portent le toit; l'intervalle entre les poutres est rempli avec une espèce d'ardoise : cette église n'a pas de clocher; le toit est plat, et la cloche est suspendue sur ce toit, en plein air : la plupart des terres des environs appartiennent au curé, qui les loue à des fermiers.

Les habitans vivent principalement de l'agriculture et du produit du commerce du goudron, qu'ils tirent en faisant une incision aux pins pendant le printemps; lorsque la sève s'élève, et avant que l'arbre cesse de couler, il produit plusieurs gallons de térébenthine, dont ils font aisément du goudron.

On pourroit conjecturer que le pays situé au dessus de la baie, étant extraordinairement bon, faisoit autrefois partie du lit de cette rivière, et qu'elle s'est formée en retirant ses eaux et en y apportant de la terre, car la plupart des plantes qui y croissent sont marines; mais pour appuyer ces conjectures, j'ai demandé aux habitans

s'ils y avoient trouvé des coquilles, et ils m'ont répondu qu'ils n'y avoient jamais vu que de la terre et du sable.

J'ai la preuve d'un fait assez remarquable: le vent est absolument différent dans la baie que dans la rivière, car dans cette baie il nous étoit favorable, et au moment où nous entrâmes dans la rivière, il devint contraire; voici comment on explique ce phénomène: la baie étant entourée, de tous les côtés, excepté un seul, de hautes montagnes, et couverte de bois touffus, le vent qui vient de la rivière se brise contre les montagnes, qui le renvoient et lui donnent une direction différente.

Les hommes qui habitent cette baie et le bas de la rivière, paroissent très-pauvres; ils ont ce qu'il faut pour vivre en abondance, mais ils se privent eux-mêmes de toutes les douceurs qui accompagnent la vie. Ils ne vivent absolument que de pain et de lait, et ils portent toutes les autres provisions, telles que le fromage, la viande, la volaille et les œufs, au marché; après les avoir vendues, ils achètent avec le prix qu'ils en retirent, des habits, de l'eau-de-vie, et des parures pour leurs femmes; mal;

gré leur pauvreté, ils sont toujours gais et contens.

Notre objet, en allant à terre, n'étoit pas tant de satisfaire notre curiosité, que de nous procurer quelques légumes; et comme notre capitaine ne savoit pas un mot de français, je fus obligé de lui servir d'interprète: je me fis très-bien entendre d'un habitant, jusqu'à ce que je lui eusse demandé des *pommes de terre*; il ne savoit pas ce que je voulois lui dire, jusqu'à ce que je lui en eusse montré; il me dit qu'il appeloit *patates* ce qu'en Angleterre nous appelons pommes de terre.

Le sol du Canada est fertile, le climat est salubre; mais ces avantages sont compensés par les inconvéniens de sa situation: il n'a qu'une rivière pour ses exportations, et elle est si encombrée par les glaces pendant six mois, qu'elle n'est pas navigable; pendant le reste de l'année, le brouillard y est si épais, que la navigation est très-difficile: ainsi, quoique les productions du Canada soient supérieures à celles des autres provinces, celles-ci ont sur lui l'avantage que leur navigation n'est point interrompue.

Les fermes sont pour la plupart bâties avec des poutres ; elles consistent en trois ou quatre chambres, dans l'une desquelles est un poéle de fer qui échauffe toutes les autres ; le toit est couvert en planches ; les crevasses et les intervalles entre les poutres sont remplies avec de la terre ; les bâtimens extérieurs sont couverts de chaume.

Au dessous de la baie de Gaspée, est une isle appelée isle Percée ; elle a l'air de près du reste d'un vieux mur : c'est un rocher escarpé, d'environ trente brasses de long, dix de haut, et quatre de large ; le pilote nous apprit que ce rocher étoit, avant, joint au mont Joli, qui est sur le bord opposé : ce rocher a dans son centre une ouverture en forme d'arche, au travers de laquelle un petit bateau peut passer à pleines voiles ; il est aisé de voir que c'est-là ce qui l'a fait nommer isle Percée.

Le dernier objet qui attira notre attention, avant d'entrer dans le havre de Quebec, fut l'isle d'Orléans, isle très-vaste, située au milieu de la rivière St. Laurent ; elle a sept lieues et demie de long, et deux de large ; dans sa partie la plus étendue, elle est très-élevée ; ses bords sont couverts

de bois fort épais, excepté dans les endroits où ils forment un plan incliné dans la rivière: c'est sur ces pentes que les fermes sont bâties.

Cette isle est très-bien cultivée, et l'on y est continuellement réjoui par la vue de grandes maisons bâties en pierres, de champs de bleds, de prairies, et de pâturages; on y voit aussi plusieurs églises également construites en pierres, et si voisines des bords, que, quand nous passâmes près de cet isle, nous entendîmes chanter la messe.

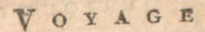
La rivière St. Laurent, jusqu'à ce qu'on arrive à cette isle, a quatre ou cinq lieues de large; mais dès qu'on l'a passée, elle se retrécit; et à Quebec, sa longueur n'est plus que d'un mille: c'est de cette circonstance que cette ville a pris son nom, car le mot Indien, *Quebeco* ou Quebec, signifie un lieu étroit.

Aussi-tôt après avoir passé l'isle d'Orléans, et avoir tourné la pointe de Levi, nous entrâmes dans le havre, qui ressemble à une large barre.

Nous fûmes frappés de la grandeur, de la multitude et de la variété des objets qui se présentèrent; nous avions en face la ville,

ville, à droite la belle cascade de Montmorency, et la vue de la rivière St. Charles; à gauche, nous voyions dans une grande étendue la rivière St. Laurent, et tout au tour une grande quantité de villages, tels que Beauport, Charlebourg, etc. Je vous parlerai de tout cela plus en détail, dans une première lettre.

Je suis, etc.



LETTRE VI.

Quebec, 27 octobre 1776.

MON CHER AMI,

VOUS n'attendez pas, j'espère, dans mes descriptions de cette province, un détail ennuyeux des distances, ou une description romantique du pays, mais quelques observations sur les parties que j'ai vues, et qui méritent qu'on en fasse mention.

Quebec, ville capitale du Canada, possède, par la singularité de sa situation, ce qui n'appartient à aucune autre ville du monde : un havre d'eau douce, à cent vingt lieues de la mer, capable de contenir cent vaisseaux de ligne ; ce havre est construit en forme d'amphithéatre sur la partie inclinée de la péninsule formée par la rivière St. Laurent et de St. Charles ; il domine des champs étendus, qui paroissent riches, vivans et agréables.

Cette ville a tant souffert pendant le siège, l'hiver dernier, qu'elle ne répond

pas actuellement à la magnifique description que M. Brookes en a faite dans son Emilie Montague ; plusieurs maisons ont été détruites par le feu, plusieurs autres démolies, pour qu'elles ne servissent pas de logement à l'ennemi : les bombes et les boulets ont furieusement déshonoré le reste ; de sorte qu'on n'y trouve plus aucune apparence de régularité.

Quebec est partagée en deux villes, appelées la ville haute et la ville basse : ces deux villes étoient séparées, pendant le siège, par une forte palissade ; ce qui fut fort heureux pour nous, car l'ennemi étant entré dans la ville basse et ne pouvant s'y maintenir, y mit le feu et la détruisit.

Il y a deux communications entre la ville haute et la ville basse ; la première pour les voitures, par une route qui serpente dans une pente rude ; l'autre pour les gens de pied, par un escalier taillé dans le roc.

La route par laquelle les voitures passent de la ville basse à la ville haute, et la plupart des rues sont impraticables pour les gens de pied, parce qu'elles n'ont point été pavées depuis le siège, époque à laquelle tous les pavés furent enlevés, pour

rendre l'effet des bombes moins dangereux.

La détresse des habitans d'une ville assiégée est toujours considérable ; mais celle des habitans de Quebec augmenta encore par la rigueur des froids, car ils ne pouvoient pas avoir de feu ; ils étoient obligés de se retirer dans leurs bois, pour se mettre plus à l'abri.

La maison du gouverneur est sur une éminence très-élevée : sa famille s'y pensoit en pleine sûreté ; elle croyoit que l'élévation du lieu la garantiroit du canon : un boulet qui traversa une pièce voisine de celle dans laquelle on jouoit aux cartes, la convainquit de son erreur.

Un major qui n'avoit pas quitté Quebec pendant le siège, me témoigna sa surprise de ce que cette place avoit pu tenir si longtemps, malgré le froid et mille difficultés : elle dut son salut à la grande activité du général Carleton, qui encourageoit continuellement les habitans, car ils composoient en grande partie la garnison.

Le fauxbourg des Saints est entièrement détruit, ainsi que la basse ville ; on les reconstruit, et quand ils seront ache-

vés, cette construction ajoutera beaucoup à la beauté de la ville. Il y a dans Quebec différens quais, et une place pour radouber les vaisseaux, appelée *cul-de-sac*, dans laquelle les vaisseaux du roi passent l'hiver, pour les préserver du danger d'être brisés par les glaces : si on néglige d'y faire entrer les vaisseaux quand le temps l'exige, ils sont très-souvent mis en pièces par ces singulières isles de glace qui flottent sur la rivière.

Il n'y a dans cette ville que deux mauvaises auberges, point de domestiques, point de chambres séparées ; quinze ou vingt personnes couchent dans la même chambre : je n'ai pas eu une bonne nuit dans ces misérables bourgs.

Les Canadiens de la haute classe sont polis et prévenans envers les étrangers. M. Roberdeau, négociant, nous donna un dîner à la française, dont mon estomac anglais ne put s'accommoder : à la fin du repas, il remplit son verre, me dit avec une politesse vraiment française : *Allons, Monsieur, versez,* et vive le *roi d'Angleterre.*

Je n'ai que le temps de vous dire que je suis, etc.

LETTRE VII.

Quebec, 30 *octobre* 1776.

MON CHER AMI,

LA promptitude avec laquelle j'ai été obligé de fermer ma dernière lettre, m'a empêché de vous donner une description aussi détaillée de cette ville, que j'aurois voulu le faire. Je vais vous rapporter actuellement quelques particularités sur le siège qu'elle a essuyé, et sur la religion qu'on y professe.

La chaussée par laquelle le général Montgomery fit son attaque, n'a pas plus de vingt-quatre pieds de large : d'un côté est un roc élevé perpendiculairement ; de l'autre un précipice sur la rivière. Cette chaussée étoit défendue par deux fortes barrières. Un effort de désespoir pourroit seul justifier cette attaque. C'est ce qui fut prouvé par l'évènement ; car, à l'approche de l'ennemi, la première barrière fut abandonnée après qu'elle eut été brisée. Enflammés

par ce succès et par l'espoir de gagner la haute ville, ils se portèrent, avec une intrépidité à laquelle rien ne pouvoit résister, à la seconde barrière, où des pièces de canon étoient cachées. On y mit le feu à leur approche ; un grand nombre d'entre eux fut tué où blessé, et plusieurs dans leurs retraites se jetèrent du haut en bas des précipices ; ce qui contribua beaucoup à terminer ce siège, qui manqua de n'être pas achevé, par l'impatience des matelots qui servoient le canon, lesquels vouloient y mettre le feu pendant que l'ennemi attaquoit la première barrière : s'ils l'avoient fait, le carnage n'auroit pas été si grand, et les ennemis n'auroient pas perdu leur brave commandant ; mais les menaces des officiers empêchèrent les matelots de tirer avant qu'il fussent à quelques verges de distance ; et comme ils s'avancèrent su run pont plus ou moins étendu selon la largeur de la chaussée, vous pouvez imaginer combien le massacre fut horrible.

Il y avoit à cette action un homme qui n'a pas assez vécu pour laisser une réputation que *nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas, quod nec Jovis ira nec*

ignis. Mais il n'y a pas de doute que sa mémoire ne périra jamais chez les Américains. Il mourut trop tôt pour servir le parti auquel de mauvais principes l'avoient attaché. C'est cependant un homme assez remarquable, pour que vous soyez très-aise de connoître le peu de détails relatifs à lui, que j'ai pu rassembler.

Un officier qui s'étoit distingué au service de l'Angleterre pendant la dernière guerre, vint, à la paix, dans cette conti[illegible] où il épousa une Américaine ; sa cond[illegible] et ses bonnes mœurs, son mariage et sa longue résidence dans le pays, le firent considérer comme s'il y étoit né ; on lui confia un commandement, et il fut élu brigadier général par le Congrès. Il voulut d'abord refuser, parce qu'il avoit quelque répugnance à porter les armes contre le roi d'Angleterre, son souverain. Mais sa femme, qu'il aimoit tendrement, vainquit bientôt ses scrupules. Dès qu'il eut prit son parti, il ne démentit pas l'opinion qu'on s'étoit formée de son habileté et de sa fidélité : il est impossible, dans un aussi court espace que celui qu'il vécut depuis, de rendre des services plus importans et plus signalés.

Lorsqu'il eut été engagé à s'arracher au bonheur dont il jouissoit dans une vie privée, pour entrer au service du Congrès, il fut considéré, pendant sa vie, comme un excellent officier, et on ne parla de lui qu'avec éloges après sa mort. Il étoit également estimé des deux partis, et le général Carleton le fit enterrer, par ordre du général, avec tous les honneurs militaires.

Peu de tems après cet échec, un soldat Américain, en passant d'un bateau à l'autre dans la crique des Renards, *Wossec-cove*, tomba dans l'eau; il s'attacha à un morceau de glace qui flottoit, monta dessus, et fut entraîné par le courant : comme il passoit près du rivage de Quebec, il fut apperçu par une sentinelle, qui, voyant un homme en danger, appela à son secours. On courut à lui, et on le trouva sans mouvement. Les liqueurs spiritueuses le rendirent à la vie pour un moment. Il ne reprit la parole que pour dire que la ville ne nous appartiendroit pas encore long-tems, et il expira.

A un mille de la ville, est un couvent qui possédoit autrefois un très-beau jardin. Mais ce jardin, la chapelle, les images et

les ornemens ont furieusement souffert; les ennemis, après s'être rendus les maîtres du couvent, en firent un hôpital, et forcèrent les religieuses à soigner les malades et les blessés. Après leur départ, plusieurs religieuses se trouvèrent dans le cas de réparer un peu la perte que les ravages de la guerre causoient dans la population de la contrée.

Il y a plusieurs églises dans les deux villes; celles de la ville haute sont les plus belles, et ont moins souffert que les autres. La plus grande de ces églises, qu'on pourroit appeler la cathédrale, n'a rien de remarquable qu'un beau clocher couvert en ardoises, car tous les autres le sont en planches. Il est très-orné en dedans, bien éclairé et bien travaillé, entouré d'une balustrade de fer peinte et dorée; la chaire est aussi dorée: on y voit trois autels bien ordonnés, et quelques bons tableaux; le toit n'est point fait en coupole, il est plat et orné de peintures; au lieu de pavés, le sol est couvert en planches, ce qui y rend le froid plus supportable. Après le service romain, le gouverneur, les soldats et les habitans protestans y professent leur culte le dimanche. Je vous rapporte cette circonstance, parce que vous savez combien le bil de

Quebec éprouva de difficultés pour passer en Angleterre, et parce que la religion ne cause ici aucune animosité entre les habitans : puisque les Canadiens, qui en forment la majeure partie, ne gênent point notre religion, pourquoi génerions-nous la leur. Quand ce bil passa, on crut leur devoir ce sacrifice, pour affermir leur affection chancelante, et de peur qu'il ne se joignissent aux provinces révoltées contre l'Angleterre.

Je dois conjecturer, d'après leur conversation, que jamais les habitans n'ont pensé qu'on voulût supprimer leur religion ; cette idée leur fut suggérée seulement par quelques mécontens intérieurs, toujours plus dangereux que les ennemis du dehors.

Malgré tous les avantages des loix de notre constitution, la tolérance de leur religion et la douceur de la liberté, les Canadiens ne sont cependant pas très-attachés au gouvernement Anglais ; ils ont un secret penchant pour la France, et je suis sûr qu'ils aideroient les Américains, si nous n'avions pas des forces si redoutables dans cette province.

La garnison de cette ville et quelques

habitans de Mont-Réal sont attachés aux intérêts du gouvernement, leur fidélité et leur courage ont été éprouvés au commencement de ce siège.

L'armée est actuellement de retour des lacs, et la garnison consiste dans le régiment du colonel Macleau et dans les recrues dernièrement arrivées d'Angleterre. On atttend de jour en jour le trente-quatrième régiment. L'armée va prendre ses quartiers d'hiver; le général Carleton et le général Burgoyne sont ici tous deux; le dernier fera voile pour l'Angleterre, sous quelques jours.

Je suis, etc.

LETTRE VIII.

Quebec, 4 novembre 1776.

MON CHER AMI,

COMME j'ai visité deux ou trois villages des environs de Quebec, je suis en état de vous donner une description de cette ville et de ses habitans.

Vers Charlebourg et Beauport, le pays est plat; il est plus couvert de bois du côté de Lorette. Les fermes répandues dans la campagne sont vraiment nombreuses, et forment un coup d'œil pittoresque : les maisons consistent en un seul étage, très-peu en ont deux.

Les Canadiens sont très-propres dans leurs maisons; ils sont attentifs pour leurs troupeaux, et soigneux pour tous les détails de leur ferme : il sont actuellement occupés à couper des bois pour vendre et pour leur usage. On les transporte sur des traîneaux quand il a neigé, ce qui est plus commode

que de se servir de charrettes, car les routes sont incroyablement mauvaises.

Les Canadiens sont basanés et petits; leur habit consiste en une espèce de justaucorps, et, quand il fait très-froid, en une casaque de laine dont ils s'enveloppent et qu'ils attachent avec une ceinture; ils portent un bonnet de laine, auquel ils substituent, dans les grands froids, un bonnet formé avec une longue queue, qu'ils regardent comme une grande parure. Ils ont presque toujours la pipe à la bouche; c'est une habitude qu'ils contractent dès l'enfance. Je fus fort étonné, en entrant dans ces fermes, de voir le père, la mère et les plus petits enfans fumer; leur nourriture, qui n'est presque composée que de lait et de végétaux, et le grand nombre de jeûnes que leur religion leur prescrit, les rendent maigres et fluets.

Les femmes sont vives, bonnes, obligeantes, et propres sans prétention. Les hommes sont insupportables, faciles à irriter, et crient sans cesse : *Je vais le dire au général Carleton*. Ce général est si bon, qu'il écarte toutes leurs plaintes, quelque puériles qu'elles soient. Ils croient que leur gou-

verneur est fait pour les écouter, et sur-tout pour entendre les plaintes des *seigneurs* de leurs villages, qui s'estiment autant que des pairs d'Angleterre.

Ces seigneurs descendent de ces officiers qui s'établirent dans le Canada, et y obtinrent des terres quand il n'étoit encore qu'une vaste forêt : ne pouvant pas cultiver ces terres eux-mêmes, et n'étant pas assez riches pour payer des ouvriers, ils les affermèrent pour des rentes très-modiques ; de sorte que ce revenu, qu'on appelle *droit de moulin*, *droit de métairie*, n'enrichit pas beaucoup même celui qui possède un terrein de deux lieues d'étendue. Il y a sur ces terres, des planteurs qui, par leur industrie, sont devenus beaucoup plus riches que leur maître. Cependant ils ont beaucoup de vénération pour ces seigneurs, qui descendent d'anciens gentilshommes Français, auxquels Louis XIV permit de faire le commerce de terre et de mer sans déroger à leur noblesse ou qu'elle fût interrompue : et vous qui connoissez si bien la noblesse Française, vous devez vous douter de la hauteur de ces seigneurs.

A trois lieues de la ville, est une horde

d'Indiens qui vivent dans un petit village appelé la Lorette Indienne. Ils sont presque civilisés ; ils ont une église, entendent régulièrement la messe, et font de jolis chapelets.

Ces Indiens, qui sont réellement catholiques romains, ont une chapelle sur le modèle de la *Santa-Casa* en Italie, dont je vous ai entendu faire la description. Ils ont une image de la Vierge, qui paroît être une copie de celle d'Italie. Est-ce un effet de la dévotion, de l'imagination, ou de quelque autre cause? mais j'éprouvai, en entrant dans cette chapelle, une crainte religieuse que je ne sçaurois exprimer. La piété solide de ces Indiens que l'on nous peint comme des êtres si féroces, et l'obscurité des lieux, firent sur moi une vive impression.

Ces Indiens ont avec eux beaucoup de chiens ; ils paroît que ce sont les seuls animaux domestiques qu'ils élèvent ; ils s'en servent pour la chasse : ils sont de l'espèce des chiens courans, et nos chiens anglais ne sont pas plus fidèles ; ce qui est extraordinaire, car on les nourrit mal et on ne les caresse jamais.

Comme je trouverai sûrement dans mes voyages

voyages, des Indiens de différentes nations, permettez-moi encore quelques réflexions sur l'homme sauvage et sur l'homme civilisé.

Quant aux premiers, leur origine et leur antiquité sont incertaines. Il ne nous reste qu'à considérer si ces nations sont plus ou moins heureuses que nous; si les hommes qui, s'abandonnant au seul instinct de la nature, passent leur vie à chasser, à reproduire leur espèce, et à ne rien faire, n'ont pas une félicité plus assurée que ceux qui jouissent de toutes les commodités artificielles au moyen desquelles nous multiplions nos besoins.

Nous devons regarder comme des moyens de bonheur la subsistance actuelle, et l'espoir de l'avoir toujours. Le sauvage qui a la terre pour parc et les eaux pour réservoir, ne manque jamais de subsistance; la pêche et la chasse sont tout à ses yeux: il n'a pas de maisons pour se mettre à l'abri de l'inclémence du tems, ni de place commode pour se chauffer; mais il a des fourrures qui remplissent le même bût. Il ne travaille que pour lui; il dort quand il est fatigué, et ne connoît pas l'insomnie;

il ne connoît pas les désagremens qui ont leur cause dans les préjugés et dans la vanité. L'Indien n'éprouve d'autres maux que ceux attachés par la nature à toute l'espèce humaine.

Comment serions-nous plus heureux? Notre nourriture est plus délicate, nos vêtemens sont plus beaux, nos habitations plus sûres et plus commodes; mais quand nous voyons le peuple sans appui dans la société, la multitude qui, dans tous les états, supporte seule le fardeau du travail, peut-on regarder comme des êtres très-heureux, ceux que le luxe et la police des gouvernemens ont réduits à cet état de servitude? Si l'on considère à quels outrages ceux d'un rang plus élevé sont exposés, n'êtes-vous pas souvent même obligé de partager ce que vous appelez votre propriété, entre l'homme de loi qui la défend, et le collecteur qui lève des impôts illimités? Si vous n'avez pas de propriété, êtes-vous assuré de votre subsistance? Quelle est l'industrie ou l'invention à l'abri des vicissitudes de la fortune et de mille évènemens?

Dans les forêts de l'Amérique, les sauva-

ges, quand ils croient le nord moins abondant, tournent leurs pas vers le midi. Mais dans nos états civilisés, nous sommes arrêtés par des limites établies; si la guerre, la peste ou la famine désolent notre contrée, nous devons tous en avoir notre part.

Il est évident que l'injustice a présidé au partage des rangs et des fortunes, qui seul est l'effet ou la cause de l'oppression. En vain la coutume, les préjugés, l'ignorance et le travail abrutissent assez les hommes de la dernière classe, pour leur rendre insensible leur dégradation; la morale, la religion, rien ne peut les empêcher de voir l'inégale distribution du bien et du mal. Et qui n'a pas entendu le pauvre s'écrier: « Qu'ai-je donc fait au ciel, pour naître » dans une condition si malheureuse et » si dépendante »?

Nous croyons devoir préférer notre condition à celle des sauvages, parce que la civilisation nous exempte des travaux naturels qu'ils endurent, et parce que nous sommes attachés à des usages que l'habitude nous a rendus nécessaires. Cependant, pour prouver que l'homme civilisé peut s'habituer à la vie sauvages, et retourner

à l'état de nature, je citerai l'exemple de cet Écossais qui fut jeté sur l'isle Fernandès, et y vécut seul. Il ne pensoit qu'à fournir à ses besoins; toutes ses idées s'étoient tellement concentrées dans celle-là, qu'il avoit oublié sa langue, son nom, et même à articuler des mots. Enfin, au bout de quatre ans, il avoit perdu toute idée du passé, et n'avoit aucune crainte pour l'avenir.

Le premier sentiment que l'instinct donne à l'homme, est celui de l'indépendance; et vous avez sûrement observé que celui qui possède un honnête nécessaire, est plus heureux que le riche, livré à des préjugés et à des usages qui lui rappellent sans cesse la perte de la liberté, et qui le portent souvent à attenter à sa vie.

Si nous comparons l'état des sauvages à celui des enfans, cette question, *La vie sauvage est-elle préférable à la vie sociale?* qui a causé tant de débats entre des hommes instruits, sera facilement décidée. Personne peut nier que l'enfance, malgré la gêne de l'éducation, n'ait été le tems le plus heureux de sa vie; et ce qui prouve le bonheur des enfans, c'est leur aimable

gaîté, même sous la férule du maître d'école.

Après tout, il ne faut qu'un mot pour décider cette grande question : demandons à l'homme civilisé s'il est heureux, et au sauvage s'il est malheureux; si leur réponse est une négative, la dispute est terminée.

Les bois du Canada nourrissent une multitude de lapins bruns en été, blancs en hiver, ce qui est l'effet du froid rigoureux du climat ou de la neige. On y trouve aussi une grande quantité de perdrix beaucoup plus grosses que les nôtres, que les Canadiens nomment faisans. Il y en a de deux sortes. Le marché de Quebec est toujours bien fourni en poissons et en légumes.

Le Canadien est placé dans le lieu le plus propre à récompenser l'agriculture de ses peines; puis, par les productions spontanées de la nature, le pin, le sapin et le cèdre y croissent sans culture. Le sol est couvert de chênes, d'érables, d'ormes, de hêtres, et d'arbres fruitiers; le cultivateur est sûr d'être bien payé de la peine qu'il a d'abord prise déclaircir les bois, et voit augmenter ensuite le produit de sa terre sans un travail très-pénible.

Le vaisseau part ce soir, et j'ai d'autres lettres à écrire ; je vous donnerai une autre fois des détails plus amples sur cette province.

Je suis, etc.

LETTRE IX.

Quebec, 5 *novembre* 1776.

MON CHER AMI,

COMME j'ai été obligé de terminer ma dernière trop précipitamment, je reprendrai sans préliminaire la suite de mes observations sur cette province.

Plusieurs plantations du Canada suffisent pour nourrir celui qui les possèdent, et il y en a peu qui ne produisent du seigle, du froment, de l'orge, du maïs, et des légumes en abondance et d'une excellente qualité.

Ce pays pourroit fournir plusieurs articles pour le commerce des Indes occidentales, qui ont été négligés tant qu'il a été sous la domination des Français; mais depuis que nous le possédons, on en a apporté une grande quantité de farine, de planches, et de bois de charpente. Il n'y a pas de pays qui fournisse une si grande quantité de bois de différentes qualités; je vous laisse à pen-

ser quel énorme produit on en pourroit tirer.

La description des immenses forêts du Canada semble ne pas devoir vous récréer beaucoup ; mais quand vous saurez que ces forêts paroissent aussi anciennes que le monde, et qu'elles n'ont point été plantées par la main des hommes, vous trouverez quelque plaisir à cette description.

Je fus frappé, à mon arrivée, de la grosseur des pins, des sapins, et des cèdres. Il y a deux sortes de sapins, qui tous deux donnent de la résine. Le pin blanc produit à son extrémité une espèce de champignon, que les Canadiens administrent dans la dyssenterie. Le pin rouge contient plus de résine; il est moins gros, plus lourd, et la terre où il fleurit est regardée comme très-propre pour la culture du bled.

Les différentes espèces de pins s'élèvent à une très-grande hauteur, et sont d'un excellent usage pour faire des mâts ou pour le charpentage.

Il y a deux sortes de cèdres, le blanc et le rouge: le premier est beaucoup plus gros; son odeur est dans ses feuilles : l'odeur de l'autre est dans le bois; elle est aussi beau-

coup plus agréable. Les Canadiens font des bardeaux et des lattes pour la couverture des maisons, avec ces bois, à cause de leur légèreté.

On trouve au Canada deux sortes de chênes ; le blanc (1) croît dans les terres marécageuses, le rouge (2) dans les terreins sablonneux.

Il y a trois sortes de noyers; le rude, le lissse (3), et celui à écorce épaisse : le rude porte une petite noix d'un excellent goût, mais très-astringente; le bois n'est bon qu'à brûler : le noyer lisse porte de plus gros fruits, dont l'enveloppe est plus rude; la pulpe en est excellente : le bois de cet arbre est singulièrement curieux; il est aussi incorruptible dans l'eau, que sur terre, et a beaucoup de peine à brûler dans le feu ; les Canadiens en fabriquent leurs bières : la troisième sorte produit une noix excessivement amère, qui donne une huile excellente, dont les habitans se servent pour leurs lampes.

---

(1) *Quercus alba.* L.

(2) *Quercus rubra.* L.

(3) *Juglans alba.* L.

L'orme et le hêtre y sont en grande abondance, et dans les bois les plus épais on trouve une grande quantité de pruniers et de cerisiers.

Il y a une infinité d'autres arbres que je ne sçaurois vous décrire, parce que je ne suis pas botaniste. Je terminerai ces détails sur les arbres, par quelques observations sur l'érable, auquel on attribue plusieurs excellentes qualités.

L'érable produit abondamment une liqueur froide et rafraîchissante, et d'un goût agréable; les Canadiens en font un sucre pectoral, et bon pour la toux : plusieurs autres arbres fournissent aussi une liqueur que l'on peut aisément convertir en sucre, maisaucun en aussi grande quantité que l'érable; c'est là qu'on voit se réaliser ce que Virgile a dit de l'âge d'or : *Et duræ quercus sudabunt roscida mella.*

La richesse des fermiers qui habitent cette province, consiste généralement en une vingtaine ou deux de moutons, dix ou douze vaches, et cinq à six bœufs pour le labourage : le bétail est petit, mais excellent; et depuis que le peuple est sous la domination anglaise, il est dans une

aisance inconnue aux paysans de l'Angleterre. Avant le commencement de la guerre, les fermiers exportoient une grande quantité de froment et de toutes sortes de grains dans les autres provinces et dans les isles de l'Amérique ; mais sous le gouvernement Français, ils étoient si opprimés par les *seigneurs*, qu'ils ne cultivoient de grains qu'autant qu'ils en pouvoient consommer, car les *seigneurs* réclamoient tout pour l'usage du gouvernement. Les Canadiens alors si indolens, sont aujourd'hui très-actifs, et recueillent les fruits de leur industrie.

Je fus hier voir la chûte de Montmorency ; elle est réellement belle ; son ouverture n'a pas plus de dix ou douze verges, et sa hauteur perpendiculaire est de cent vingt pieds : la violence de la chûte fait élever une quantité d'eau si considérable, qu'elle forme un nuage épais, et cause, à quelque distance, une pluie continuelle. Comme je voulois l'examiner, je m'approchai à douze verges environ du lieu de la chûte ; un coup de vent m'envoya une si grande quantité d'eau, que je fus inondé, comme si j'avois passé une heure sous la

pluie : cela ne put cependant pas m'empêcher de satisfaire ma curiosité; mais elle ne fut pas récompensée comme je l'aurois cru : au lieu du beau spectacle que je me figurois devoir s'offrir entre le roc et la masse immense d'eau qui tombe d'une si prodigieuse hauteur, je me trouvai enveloppé dans un nuage si épais, que je ne pouvois distinguer ma main, quand mon bras étoit étendu; et certes, si j'étois demeuré là cinq minutes de plus, et que le vent eût changé, je courois risque d'être noyé. Le bruit occasionné par cette chûte étoit si grand, que l'officier qui m'accompagnoit étoit obligé de crier de toute sa force pour se faire entendre : on entend quelquefois ce bruit à Quebec, quoique cette ville en soit éloignée de deux lieues vers le sud; c'est le signe certain de l'approche d'un vent du nord-est assez violent.

On croiroit aisément qu'une pareille chûte d'eau qui ne tarit jamais, vient d'une rivière; mais elle causée au contraire par un très-petit ruisseau, qui mouille à peine la cheville du pied, et qui prend sa source à douze lieues de la chûte, dans un beau lac, d'où il coule sans discontinuer.

J'ai visité la plaine d'Abraham, pour y voir les vestiges d'un camp ennemi : je ne pus m'empêcher de pleurer sur le sort du brave Wolfe, de ce généreux officier, qui, si jeune encore, s'étoit acquis l'estime et l'admiration de tout l'univers, pendant que dans les bras de la mort il ajoutoit à la gloire et à l'étendue de l'empire Anglais.

Je ne pus m'empêcher de plaindre en même temps la destinée d'un officier distingué, le brave Montgomery, notre ennemi, général des troupes qui avoient précédemment abandonné ce camp, et dont j'ai déja parlé : il avoit une ardeur vraiment guerrière; il couroit au devant des dangers : un coup de canon le rendit la victime de sa rebellion, de ses faux principes, et des desseins de quelques ambitieux; il méritoit de mourir pour une meilleure cause.

Les habitans des villes font des préparatifs pour l'hiver. Vous croiriez impossible qu'ils pussent consommer la quantité de bois qui flotte sur la rivière; ils ont pourtant été obligés d'abattre des maisons, pour se chauffer pendant le dernier siège.

Les Européens doivent se former une idée terrible du froid qu'on endure au Canada, en voyant les préparatifs que les Canadiens font pour s'en garantir; ils calfeutrent avec le plus grand soin jusqu'aux moindres fentes par où le froid pourroit pénétrer.

Au lieu de cheminées, ils se servent de poéles de fer, qui doivent être extrêmement mal-sains; car il y a quelques jours qu'étant entré dans une chambre où on avoit placé un poéle de cette espèce, à peine y avois-je passé cinq minutes, que je sentis un mal de tête insupportable, que je ne pus attribuer qu'à l'air sulfureux produit par ces poéles. J'imagine qu'ils sont la cause de la pâleur des Canadiens; l'habitude, qui surmonte tout, ne sçauroit me raccommoder avec eux.

Les vaisseaux sont tous préparés à faire voile pour l'Angleterre, avant que la rivière soit prise.

J'ai été cette après-dînée sur les remparts, pour voir la frégate l'Apollon, qui est à l'ancre, et qui doit porter le général Burgoyne en Angleterre. Je suis persuadé qu'il n'y a personne dans l'armée qui ne

fasse des vœux pour son heureux retour. Ce général joint à la dignité de sa place et à l'observation rigoureuse de la discipline militaire, une aménité de mœurs et une humanité qui doivent toujours le rendre cher à tous ceux qui ont le bonheur de servir sous lui; quant à moi, je souhaiterois avec Shakespear, *que les vents de tous les coins de la terre vinssent caresser ses voiles et rendre heureux son passage.*

Je suis resté sur le rivage, pour voir une dernière fois l'*Apollon*; le vent étoit favorable; le vaisseau sillonnoit majestueusement la rivière, et enfin il a disparu. Vous ne sçauriez concevoir combien j'en suis affecté. Je dois avouer que j'ai désiré plusieurs fois d'être sur son bord; je laissois échapper des soupirs bien permis à une ame qu'on arrache à ses attachemens naturels: mais pour ne pas trop penser à ma patrie et à mes amis, je dois terminer cette lettre.

Je suis, etc.

LETTRE X.

Mont-Réal, 16 *novembre* 1776.

APRÈS une marche ennuyeuse de près de trois semaines, ce qui, pour un jeune soldat, est une assez bonne initiation, je suis enfin arrivé bien portant dans cette ville.

Comme nous ne faisions jamais beaucoup de chemin par jour, à cause de la rigueur du froid, de la brièveté des jours, et des mauvais chemins, je suis en état de vous donner une petite description de la campagne entre Quebec et Mont-Réal.

Les deux côtés de la rivière sont très-garnis, ce qui fait un coup d'œil fort agréable. Les fermes sont presque toutes de son côté et à quelque distance l'une de l'autre, de sorte que chaque ferme à ses possessions entièrement séparées de celles de ses voisins; mais si l'édit passé en 1745, lorsque cette province appartenoit à la France, eût été observé, il y auroit eu une rue depuis Quebec jusqu'à cette place. Cet édit défendoit aux Canadiens de donner à leur habitation

bitation plus d'un acre et demi de front, et de trente ou quarante acres de profondeur, afin que des héritiers indolens comptassent moins sur l'héritage de leur père, qu'ils fussent obligés de former aussi de nouvelles habitations, et qu'un vaste espace de bois ne les séparât plus les unes des autres.

Mais, soit que cette indolence tînt alors à leur caractère ou à la rigueur de leur gouvernement, ils paroissent l'avoir actuellement perdue ; ils sont devenus plus industrieux, et je vis que dans plusieurs endroits ils abattoient les bords pour former de nouvelles habitations.

Beaucoup de fermes sont bâties en pierre ; elles consistent en trois ou quatre chambres échauffées avec un poële, et construites à peu près comme celles que j'ai déjà décrites ; quelques-unes ont un verger auprès d'elles ; plusieurs en manquent ; mais toutes ont une cuisine commode et bien meublée.

De trois lieues en trois lieues, on trouve une espèce de petit village, qui consiste en un presbytère, une auberge, une école pour les petits enfans, et quelques maisons

qui appartiennent à des artisans, mais en si petit nombre et si éparses, qu'elles donnent à peine l'idée d'un village : le commerce est regardé par les descendans des nobles, comme un déshonneur. Il y a peu d'habitans qui ne se vantent d'être alliés à un *seigneur*; et quoiqu'ils ne pensent pas déroger en labourant, en piochant, en bêchant leur plantation, ils regardent comme une ignominie extrême, de se livrer à quelque profession mécanique ou mercantile. Malgré cela, je fus fort surpris de voir que le principal habitant de chaque village, qui toujours est parent de quelque famille noble, étoit maître de poste ou aubergiste. Sans doute il ne croit pas déroger à sa noblesse, en fournissant des chevaux aux voyageurs, ou en leur donnant à manger; je me rappelle de vous avoir entendu raconter la même chose des habitans de quelques contrées de l'Italie.

Entre chaque paroisse ou village, on voit plusieurs croix plantées sur le côté de la route parallèle au bord de la rivière. Ces croix sont communes dans le Canada; elles sont de bois, hautes de quinze à vingt pieds, et larges à proportion : dans

le côté de la croix qui regarde la route, est une niche carrée, dans laquelle on remarque une figure en cire, ou du Sauveur crucifié, ou de la Vierge, tenant l'enfant Jésus dans ses bras; cette figure est couverte d'une glace, pour la mettre à l'abri des injures du tems. Ces croix sont ornées de tous les instrumens de la passion, tels que la lance, le fouet, l'éponge pleine de vinaigre, etc.; et au dessus est un coq, en mémoire de celui qui chanta quand saint Pierre renia le Christ.

Ces croix, élevées dans une bonne intention, sont une cause continuelle de retards pour les voyageurs; et ces retards, quand il fait un froid vif, sont réellement insupportables pour des hommes moins dévots que les Canadiens; car, quand le conducteur d'une calèche, voiture couverte, semblable à nos chaises de poste, arrive prés d'une de ces croix, il saute en bas de son cheval, se met à genoux, et récite une longue prière, quelle que soit la rigueur de la saison.

Un jour, pendant notre marche, j'étois allé en avant pour placer les quartiers avec le capitaine Gratton, dont vous con-

noissez l'humeur et la gaîté. Afin d'arriver plus tôt, nous prîmes une calèche de poste; le froid étoit si rigoureux, qu'avec une couverture de laine nous pouvions à peine nous en garantir. A peine avions-nous fait un mille, que nous trouvons une de ces croix; notre conducteur s'arrête; nous lui en demandons la raison: *Ce n'est que pour faire*, dit-il, *une petite prière*: elle dura environ cinq minutes, puis il monta à cheval. Nous nous plaignions que nous mourions de froid: *Allons, allons*, répliqua-t-il, *je vais me dépêcher;* et après avoir arrangé sa pipe, il nous demanda excuse et monta à cheval. A un mille et demi au delà, nous trouvons encore une croix: il nous demande encore à faire *une petite prière*, ajoutant, *qu'il ne seroit que le tems de faire le signe de la croix*. Enfin, dès qu'il fut reparti au galop, nous appercevions déjà le village indiqué pour les quartiers, lorsqu'il s'arrêta. Nous représentâmes qu'il n'y avoit pas là de croix: *Si fait*, dit-il, *en voilà une*; en effet, il y en avoit une à quelque distance de la route. Il nous demanda un instant: *Il faut que je descende ici*, disoit-il; *c'est mon village.*

Le capitaine Gratton le saisit alors par sa queue, qui étoit très-longue et dont il étoit très-fier, et lui déclara que s'il ne nous conduisoit pas sur le champ, il alloit la lui couper. Cette menace fit effet; il marmotta une courte prière, et nous conduisit de son mieux le reste du jour, en jurant contre les officiers Anglais. Il nous envoya dans le purgatoire avec des imprécations si vives, que tout l'or du monde, si ses vœux étoient exaucés, ne sçauroit nous en tirer, pour avoir traité sa dévotion et sa queue avec tant de légèreté.

Je vous laisse faire vos réflexions sur les Canadiens et sur leur dévotion.

Je suis, etc.

LETTRE XI

Mont-Réal, 20 *novembre* 1776.

MON CHER AMI,

Je vais continuer mes observations, et terminer le récit des évènemens de notre marche depuis Quebec jusqu'à cette place. A la moitié du chemin, est la ville appelée des Trois-Rivières. Elle prend son nom des trois rivières qui s'y réunissent et se jettent dans le fleuve St. Laurent. Avant de vous décrire cette ville, permettez-moi de vous raconter les circonstances de notre entrée. A un demi mille avant que d'y arriver, nous sentîmes une odeur nauséabonde, dont nous pensâmes être suffoqués, et qui nous suivit jusqu'auprès des murs; nous en cherchâmes la cause, et nous apprîmes qu'elle étoit due à un animal que les Canadiens nomment enfant du Diable, ou bête puante. Cette odeur est due à son urine, qu'il répand quand on l'attaque, et au moyen de laquelle il infecte l'air à une grande distance; du

reste, cet animal est fort joli : il est de la hauteur d'un chat ; sa fourrure est d'un beau gris, avec une raie blanche depuis la tête jusqu'à la queue, qui est épaisse comme celle d'un écureuil. Il avoit été poursuivi par les chiens que quelque soldats menoient avec eux (1).

La campagne est agréable : il y a, près de la ville, plusieurs bonnes maisons ; mais elles ont été très-endommagées par les Américains, lorsqu'ils les abandonnèrent cet été, après la défaite de leur armée, où beaucoup de soldats et quelques généraux furent faits prisonniers : cette place est le quartier d'hiver des troupes Allemandes qui sont sous les ordres du général Reidesel. Il commande également tout le district entre Quebec et Mont-Réal.

Cette ville, à cause de ses trois rivières, est très-fréquentée par plusieurs nations de l'Inde. Elle a été bâtie dans la vue d'encourager le commerce avec celles du nord en particulier. Elle pouvoit espérer de devenir la seconde ville de la province ; mais

---

(1) Le chinque de Buffon. *Viverra mephitis* de *Linné*.

le commerce des peaux a été transporté à Mont-Réal, parce qu'il est plus près de quelques lieues des Indiens ; et quoique nous ayons plusieurs places de commerce sur le lac Ontario et sur le lac supérieur, Mont-Réal doit toujours conserver sa prépondérance, parce que c'est le lieu le plus voisin et le plus commode pour embarquer les farines pour l'Angleterre. La ville des Trois-Rivières a perdu tout son commerce, et ne subsiste plus que par les voyageurs qui y passent pour se rendre à Quebec ou à Mont-Réal.

Il y a dans la ville des Trois-Rivières plusieurs églises et deux couvens, dont les religieuses sont regardées comme les plus adroites de toutes celles du Canada, pour les ouvrages à l'aiguille, et pour la fabrication de toute sorte de petits bijoux.

Pendant mon séjour à Trois-Rivières, plusieurs Illinois arrivèrent avec un interprète, pour nous annoncer qu'ils prendroient la hache au printemps, *en faveur de leur bon frère qui habite au delà des grandes eaux* : dans le nombre, j'en remarquai un qui avoit à son cou une image de la Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras ; ce qui

me parut surprenant, parce qu'il étoit d'une nation dont les mœurs sont extrêmement féroces, et que les missionnaires Français n'ont jamais pu convertir. Comme j'en demandai la raison à l'interprète, voici ce qu'il me répondit :

Cette image est tombée entre les mains des Illinois, dans une escarmouche; pendant qu'ils étoient en guerre avec les Canadiens. Quelque temps après, un missionnaire Français, traversant les contrées intérieures du Canada pour cultiver l'amitié des sauvages et leur faire adopter sa religion, rencontra par hasard celui qui porte cette image, et parut étonné. La manière dont il témoigna sa surprise, excita la curiosité du pauvre sauvage; il voulut savoir ce que cette image représentoit. Le missionnaire saisit cette occasion de lui expliquer sa religion, et de lui dire que cette figure étoit celle de la mère de son Dieu; que l'enfant qu'elle tenoit dans ses bras étoit Dieu lui-même, qui s'étoit fait homme pour sauver l'espèce humaine. Il lui expliqua alors le mystère de l'incarnation, en l'assurant que dans tous leurs dangers, les chrétiens s'adressoient à cette sainte

mère, qui manquoit rarement de les en tirer. L'Indien écouta ce discours avec beaucoup d'attention, et s'en fut.

Comme il étoit à la chasse quelque tems après, et qu'il venoit de décharger son fusil sur un animal, un Indien de la nation des *Outagami*, qui étoit alors en guerre avec les Illinois, et qui étoit en embuscade, lui présente le bout de son fusil. Dans cette malheureuse circonstance, l'Illinois se rappelle ce qu'on lui a raconté de la mère de Dieu, et invoque sa protection. L'Outagami tire et le manque; la même chose arrive cinq fois de suite. Pendant cet intervalle, l'Illinois avoit rechargé son fusil; il le présenta à l'Outagami, qui préféra de se rendre, à la mort. Depuis ce tems, l'Illinois ne voulut plus sortir sans cette image, qui le rend, à ce qu'il croit, invulnérable. Il n'y a point de doute que cet événement ne lui ait fait embrasser la religion catholique romaine; car je l'ai vu entrer dans une église, faire le signe de la croix avec beaucoup de dévotion, se mettre à genoux, et prier avec autant de ferveur que les plus dévots Canadiens. Mais je reviens à la description de cette ville.

En revenant de Quebec, on voit continuellement la rivière, dont les bords sont très-agréables, sur-tout en été, à cause d'un vent rafraîchissant qui y règne constamment.

La rivière depuis Quebec jusqu'à *Trois-Rivières*, est très-large, et parvenue à cette ville, elle forme un grand lac, nommé St. Pierre, dont l'œil ne peut appercevoir l'extrémité. On ne peut distinguer qu'une vaste étendue d'eau, avec quelques isles, qui, avec les vaisseaux, forment un coup d'œil vraiment romantique. La marée ne remonte que jusqu'à ce lac, qui se termine à trois lieues au delà des Trois-Rivières. A cet endroit on retrouve la rivière; elle coule avec une telle rapidité, qu'elle fait sept à huit milles par heure. On croiroit difficilement d'abord, que c'est la même rivière; car aux endroits où la marée se fait sentir, elle ne fait que quatre milles par heure. Sa rapidité augmente à mesure que l'on approche de Mont-Réal, et sur la rive opposée à celle du côté de la ville, elle parcourt dix milles en une heure, ce qui rend la navigation très-difficile. Il faut que le vent le plus favorable enfle toutes les voiles,

pour qu'un vaisseau puisse résister au courant: aussi les vents contraires qui soufflent souvent, font-ils qu'on a vu des vaisseaux mettre autant de tems pour remonter de Trois-Rivières à Mont-Réal, qu'il en avoient employé pour toute leur traversée d'Angleterre à Quebec.

La rapidité du courant rend le passage non seulement désagréable, mais même dangereux; si on n'a pas un pilote fort habile, on court risque de dériver d'une lieue au dessus de l'endroit où on vient prendre terre. Aussi la manière dont les Canadiens traversent la rivière avec leurs canots de bois, est-elle surprenante; mais leur canots sont d'une légèreté extrême; comme on en fait un grand usage, j'essayerai de vous en donner une idée.

Les Canadiens, pour faire un canot, creusent un orme rouge, et quelques-uns sont assez larges pour contenir vingt personnes.

Ceux dont les Indiens se servent, sont faits d'écorce de bouleau; on les distingue par le nom de canots de bouleau.

Ils en cousent ensemble les différentes parties avec les fibres de l'écorce intérieure, et les enduisent avec de la poix ou avec

une matière bitumineuse à peu près semblable, pour les empêcher de faire eau. Ils forment les côtes avec des branches de noyer : ils leur donnent différentes dimensions ; quelques-unes ne peuvent contenir que deux personnes, d'autres trente.

Les Indiens conduisent facilement ces canots avec leur pagaye ; quand ils suivent le courant, ils vont avec une vîtesse prodigieuse, puisque même en remontant, un seul coup de pagaye suffit pour faire avancer le canot de deux fois sa longueur. C'est dans un semblable canot que le général Carleton passa, avec un aide de camp, au travers de la flotte ennemie, quand il quitta Mont-Réal pour aller mettre Quebec dans un meilleur état de défense. Comme je ne veux pas perdre l'occasion de vous envoyer cette lettre par un officier qui part pour Quebec, je suis obligé de la terminer : je suis persuadé que vous reconnoîtrez, en lisant, un jeune voyageur que tout occupe ; mais j'espère qu'elle vous procurera aussi un moment d'amusement.

Je suis, etc.

le *lac Champlain*, qu'on appelle les *Montagnes vertes*, quoiqu'elles soient à soixante milles de distance. On ne voit en général qu'une vaste forêt, dans laquelle on ne rencontre que trois objets pour varier la scène : la ville de Mont-Réal, la rivière St. Laurent, et les montagnes de *Chamblée*, qui sont très-belles et très remarquables ; ce sont les plus hautes du pays.

La ville forme un carré long, divisé par rues régulières et bien formées. Les maisons en général sont bien bâties : on y trouve plusieurs églises, qui, comme les maisons, se ressentent des outrages de la guerre.

La ville est entourée d'un mur et d'un fossé sec. Ces fortifications furent construites il y a quelques années, contre les Indiens, et depuis la guerre on y a beaucoup ajouté ; mais cette ville est située de manière qu'elle ne peut soutenir un siège régulier, étant dominée de tous côtés par différentes hauteurs.

Quand nous prîmes possession de cette province, Mont-Réal n'étoit guère moins grand que Quebec ; mais, depuis ce tems, il a beaucoup souffert des incendies, et il est

est étonnant qu'il n'ait pas été entièrement détruit en hiver. Quand les habitans vont se coucher, ils font un grand feu dans leur poéle, et le laissent brûler toute la nuit; de sorte que le lendemain il est tout rouge. Représentez-vous le danger d'une pareille conduite, dans le tems où toutes les maisons étoient de bois. Il ne reste plus guère de ces maisons que dans les fauxbourgs; les autres sont construites en pierres.

Les habitans de cette ville, ainsi que ceux de Quebec, ayant éprouvé plusieurs incendies, bâtissent à présent leurs maisons de manière à ce qu'ils soient non seulement à l'abri du feu, mais même de la chûte du bâtiment. Ce fait vous paroîtra singulier; mais ma description détruira toute objection.

La maison consiste en un plancher uni, construit en pierres; et les chambres sont séparées par des mûrs si épais, que si le feu prenoit dans l'une d'elles, il ne pourroit se communiquer dans les autres. La maison est couverte par une forte voûte; de sorte que le feu pourroit prendre au toit, sans causer aucun dommage dans l'intérieur : les habitans de Quebec, qui ont

éprouvé tant de sièges, font cette voûte à l'épreuve du canon.

Chaque chambre a une double porte; la porte intérieure est en bois, celle extérieure en fer; on ne ferme que celle-là avant de se coucher : les contrevents sont également doubles et de la même matière; les deux portes de la rue, extérieure et intérieure, sont également de fer.

Les lames de fer dont ces portes sont composées, ont un pouce et demi d'épaisseur : on pourroit croire que ce fer est désagréable à l'œil; au contraire, on le peint en gris, et il forme un contraste très-agréable avec le blanc des murs de la maison.

Les marchands de cette ville sont dans ce moment fort occupés pour expédier leurs fourrures avant l'hiver; ils diffèrent les envois, parce qu'ils attendent, autant qu'il est possible, le retour des commerçans qui arrivent des pays hauts; mais ils les attendent quelquefois si long-temps, que leur marchandise est entièrement perdue.

Ces commerçans éprouvent, dans leurs voyages, des difficultés sans nombre, et courent souvent des risques pour leur vie;

la certitude seule de gagner une fortune assez considérable en trois ou quatre voyages, peut seule leur faire courir de semblables dangers.

Ils partent au printems, par troupes de vingt à trente, avec huit ou dix grands canots de bouleau ; ils n'ont pas de chemins déterminés, ils vont par-tout où ils imaginent pouvoir rencontrer des hordes d'Indiens : ils s'arrêtent souvent sur le lac supérieur ; quelquefois ils portent leurs effets et leurs canots dans les endroits où la pente de la rivière rend le courant trop rapide, ou ils les transportent à travers les terres, jusqu'à une rivière sur laquelle ils font plusieurs lieues ; si alors ils ne rencontrent point d'Indiens, ils sont obligés de revenir au lac supérieur, et de s'avancer vers la côte occidentale.

Les marchandises que ces commerçans emportent pour échanger contre des peaux, sont de l'eau-de-vie, du tabac, des couvertures, des fusils, des balles, de la poudre, des marmites, des haches, des miroirs, du vermillon et d'autres couleurs.

L'Indien donne dix fois la valeur de chacun de ces différens objets dont il a en-

vie ou besoin; les fusils, la poudre, les balles, les couleurs, l'eau-de-vie et le tabac, sont les choses qu'ils désirentle plus de posséder.

Ces marchands traversent des lacs immenses et de grandes rivières avec beaucoup d'industrie et de patience, en portant leurs marchandises chez les nations qui habitent les parties les plus reculées de l'Amérique; ils sont ordinairement absens pendant trois ans ; avant leur départ, ils font leur testament, et mettent ordre à leurs affaires : on a vu quelques-uns d'eux, et meme des troupes entières, périr par la main des Indiens, soit pour leur voler leurs marchandises, ou pour venger la mort de quelques gens de leur nation, tués par les fusils qu'on leur avoit vendus, ce qui arrive très-fréquemment.

Les Indiens ne se vengent pas sur les marchands dont ils tiennent ces fusils, mais sur les premiers qu'ils rencontrent. Il faut observer que tous les fusils qu'on leur vend sont faits très-proprement, pour exciter l'envie de ces malheureux sauvages, mais aussi de manière qu'après avoir tiré cinq ou six coups, ils crèvent et tuent l'acqué-

reur, ou au moins le privent de l'usage d'un bras ou d'une main.

On avoit imaginé de promettre une récompense à celui qui découvriroit un passage au nord-ouest, à l'endroit où le continent de l'Amérique est joint au continent de l'Inde ; deux suppositions également accréditées parmi les Européens. Plusieurs marchands ont cherché à le découvrir ; et comme chaque année on fait des découvertes nouvelles, il n'y a pas de doute qu'on n'y réussisse un jour. Je crois que celui qui en a le plus approché, est M. Henry, qui a rapporté avoir voyagé, pendant dix jours, sur une vaste plaine sur laquelle il ne croît qu'une espèce de gazon qui s'élève à la hauteur de la poitrine d'un homme ; qu'il a trouvé sur cette plaine, de grands troupeaux de buffles, et beaucoup de traces de ces animaux ; que le onzième jour il arriva à une rivière qui arrêta sa course, et qu'il n'osa pas hazarder de la traverser dans un canot ; que son eau étoit absolument salée, et son cours extrêmement rapide : il conclut de ces circonstances, que ce doit être là le passage du nord-ouest, que l'on cherche.

A-t-il tort ou raison? Il faut espérer qu'après la fin de cette guerre, le gouvernement trouvera la décision de cette grande question, digne de toute son attention; et cette découverte seroit d'une grande importance, non-seulement pour l'Angleterre, mais même pour le monde entier. Comme nous avons déjà fait beaucoup de découvertes dans la mer du sud, le gouvernement trouva celle-ci assez utile pour envoyer à ses frais, d'Angleterre, des voyageurs instruits et bons observateurs.

Si après quelques tentatives inutiles, il se présente un homme, guidé par le seul amour de la gloire, dont l'ame soit assez forte pour mesurer tous les dangers sans en être effrayée, assez patiente pour ne pas être épuisée par la continuité des difficultés, assez éclairée pour bien voir, assez vraie pour ne rapporter que ce qu'il aura vu; les recherches d'un pareil homme doivent sans doute réussir, ou l'on doit présumer que ce passage si fameux n'existe pas, ou qu'il n'est pas donné à l'homme de le découvrir (1).

---

(1) Quoique les Anglois aient dépensé des sommes immenses, depuis deux cents ans, pour trouver le

De crainte de manquer une occasion dont je veux profiter, je ferme promptement cette lettre.

Je suis, etc.

---

passage en question, malgré les travaux de l'immortel Cook, ils n'ont cependant pas été heureux dans leurs entreprises. S'ils y réussissoient, la nation Anglaise tireroit, de cette découverte, des avantages infinis; et elle pourroit étendre son commerce beaucoup plus que celui d'aucun autre peuple de l'Europe, pourvu qu'il lui fût possible de le conserver pour elle seule.

LETTRE XIII.

Mont-Réal, 30 novembre 1776.

MON CHER AMI,

J'AI fait, il a quelques jours, une visite à notre ami Shlagelle, du 21e régiment qui doit passer l'hiver à St. Jean. Cette ville ressemble beaucoup à un arsenal de marine. Le vaisseau étoit sur le chantier, pour le réparer, ainsi que beaucoup de bâtimens que nous avions pris aux Américains; ces vaisseaux passent l'hiver de cette manière: au printems suivant, en y joignant les vaisseaux que nous avons ici, et ceux que nous avons encore pris depuis aux Américains, nous pouvons nous vanter d'avoir une flotte supérieure à toutes celles qu'on pourroit équiper sur les lacs.

Nous avons deux goëlettes, le *Carleton* et la *Marie*, construites en Angleterre de manière qu'on peut en séparer les diverses pièces qui les composent, pour les

transporter. Quand elles furent arrivées d'Angleterre à l'embouchure des torrens qui arrêtent la navigation jusqu'à Saint-Jean, plutôt que de perdre le tems à les démonter et à les reconstruire, M. Shauck, lieutenant de vaisseau, officier très-instruit, apprit au général Carleton qu'il seroit possible de les voiturer toutes entières jusqu'à St. Jean, et se chargea de l'exécution. Une de ces goëlettes fit en effet à peu près un demi-mille, au moyen des cables fixés au vindas de vingt brasses en vingt brasses; mais le général, voyant que ce moyen étoit encore plus long que l'autre, ordonna de les démonter et de les rajuster : ce qui ne fut pas plus de tems à exécuter, qu'il n'en avoit fallu à l'une de ces goëlettes pour faire ce demi-mille.

Nos forces navales étant très-inférieures à celles que les Américains ont sur les lacs, il étoit nécessaire de les augmenter. Les charpentiers sont constamment occupés à construire une frégate, et les soldats à couper le bois; cette frégate est aussi complette qu'aucune de celles construites dans les chantiers du roi. Vous croirez peut-être que j'use du privilège des voyageurs,

si je vous raconte qu'elle manœuvra vingt-huit jours après que la quille eut été posée, quoique, ce qui est encore plus étonnant, il n'y eût que seize ouvriers pour la construire, dont l'un se blessa si grièvement, le troisième jour, avec son herminette, qu'il fut hors de service.

Vous pouvez facilement vous imaginer quel fut l'étonnement des Américains, quand ils la virent sur les lacs; ils savoient bien que nous n'avions pas de vaisseau semblable quand ils nous avoient abandonné St. Jean : ils combattirent cependant vigoureusement; mais tout leur effort se porta sur les deux goëlettes, qui furent très-mal-traitées. Le général Carleton étoit sur la dernière : un boulet de canon passa tout près de lui, pendant qu'il donnoit des ordres à un de ses officiers; il se détourna seulement un peu, et continua ce qu'il disoit avec sang froid et sécurité.

Cette place, qu'on appelle la clef du Canada, sera d'une très-grande force, quand les ouvrages seront achevés; il n'y a pour le présent que des baraques d'attente pour les soldats et pour les ouvriers. Les Américains détruisirent les anciennes baraques

et le fort, quand ils abandonnèrent la place : elles étoient autrefois entourées de bois, mais aujourd'hui il n'y en a plus qu'à une certaine distance.

Afin que vous puissiez vous former une idée de cette place importante, je vous envoie un dessin qui représente ses deux redoutes, la corderie, la fregate sur ses étançons[illegible] les vaisseaux à l'ancre près du fort ; j'ai t[illegible] dessin, du fort qui est élevé sur la rive[illegible]ée de la rivière Sorell.

[illegible] vins de cette place à l'isle aux Noirs : c'est le poste avancé de l'armée. Le vingtième régiment y est campé. Cette isle a près d'un mille et demi de [illegible]gueur, et trois quarts de mi[illegible]e de larg[illegible]lle étoit entièrement couve[illegible]te de bois ; [illegible]s à présent il est fort éclair[illegible]i, et, passé l'hiver, il n'y en aura plus. Malgré la rigueur du froid, le régiment est campé, et le sera jusqu'à Noël ; car il faudra bien ce tems avant que la redoute qui lui est destinée soit achevée.

Comme les redoutes (1) ne sont pas généralement connues en Angleterre, je vous en donnerai une description : elles sont

---

(1) En anglais, *Blocke-house*.

construites de troncs d'arbre posés l'un sur l'autre, d'une épaisseur suffisante pour résister au feu de la mousqueterie, et elles sont assez vastes pour contenir cent, même cent vingt hommes. Il y a deux chambres l'une sur l'autre ; la chambre supérieure est pour les officiers. Dans ces deux appartemens, sont deux pièces de canon, et quatre embrasures pour les pointer facilement de tous les côtés par où la redoute pourroit être attaquée ; et dans le cas où l'ennemi voudroit tenter d'y mettre le feu pendant la nuit, il y a des meurtrières pour tirer sur les assaillans. Ces redoutes sont d'une bonne défense, comme on l'a reconnu dans des occasions où ceux qui y étoient enfermés ont repoussé un nombre trois fois supérieur ; mais afin que vous puissiez mieux vous faire une idée de ces fortifications peu usitées, j'en ai joint ici un dessin qui en représente et la coupe et l'élévation.

Les soldats de l'isle aux Noirs et de Saint-Jean ont été très-incommodés du scorbut : ils n'avoient que des provisions salées ; mais à force d'avoir bu de la bière de *spruce*, ils sont à présent en parfaite santé, ce qui prouve clairement que cette liqueur est un

COUPE ET PLAN D'UN FORT

Renvois.

Fig. 1.

A. *Embrasures*
B *Meurtrieres*
C *Porte*
D *Cheminées*
E { *Echelle de Communication à l'Etage Supérieure*
F *Trappe*
G { *Platte forme qui sert de Parapet et sur laquelle dorment les Soldats*

Fig. 2.

Plan du Rez de Chaussée

A *Embrasures*
B *Cheminées*
C *Porte*
D *Plate forme*

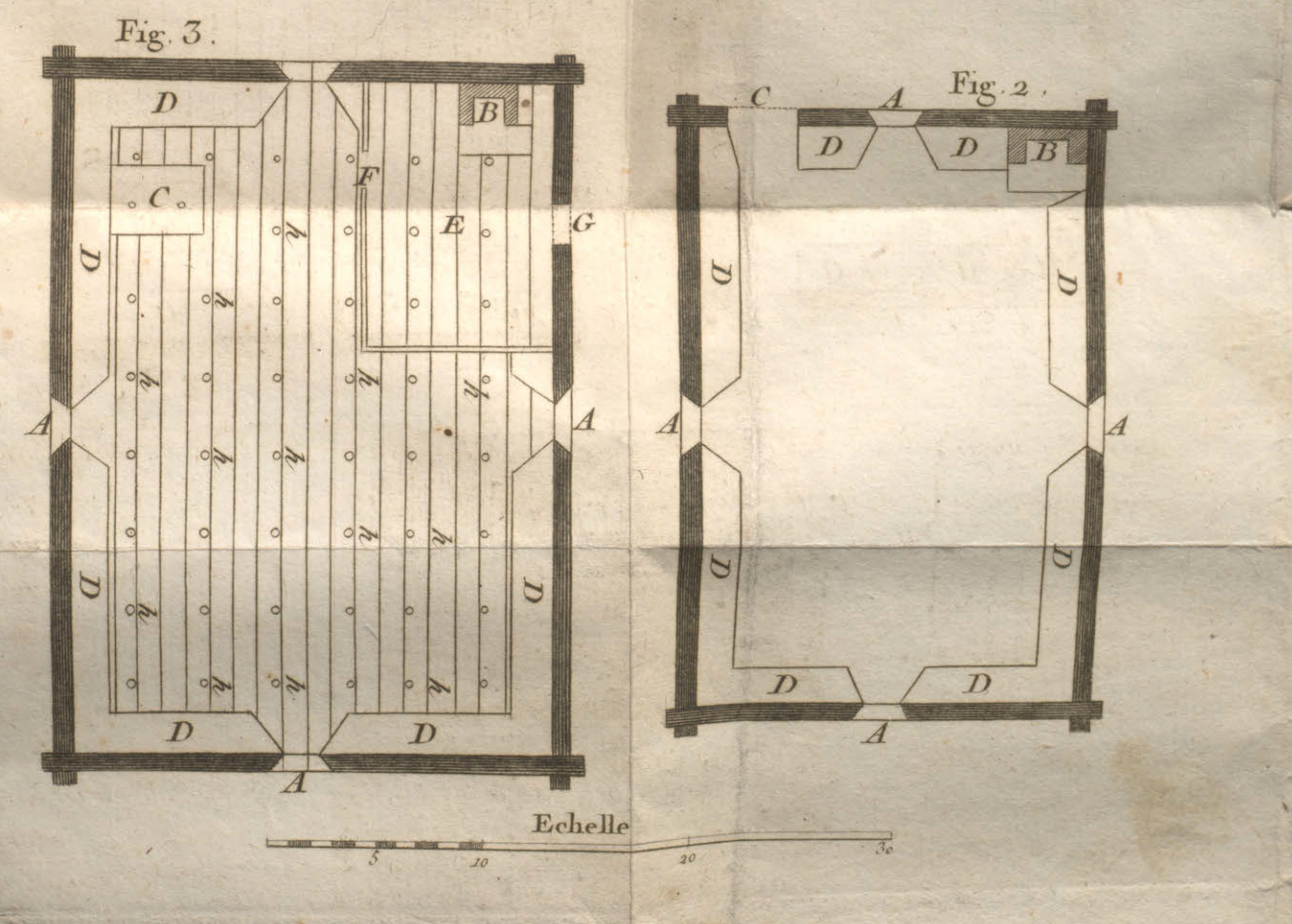
Fig. 1

Renvoi

Fig. 3.

Plan de l'Etage Supérieur.

A *Embrasure*
B *Cheminée*
C *Trape*
D { *Plateforme comme dans l'appartement d'en bas*
E *Appartement des Officiers*
F *Porte qui y conduit*
G *Fenêtre*
h { *Trous fait au plancher pour tirer sur les ennemis s'ils se rendoient maitres de l'étage inférieur*



excellent antiscorbutique. Elle est si connue en France, qu'elle n'a pas besoin de description ; la seule différence entre notre spruce et la leur, est qu'ici on fait la bière avec les branches mêmes de l'arbre, et en Angleterre avec leur extrait (1).

Comme la sévérité de la saison arrête toute espèce de communication, cette lettre sera la dernière que vous recevrez de moi jusqu'au dégel. Soyez toujours persuadé que je vous aime et que je vous estime sincèrement.

Je suis, etc.

---

(1) La bière de *spruce* se fait ordinairement avec les branches de la sapinette, *pinus Canadensis* ; mais on se sert aussi communément, dans l'Amérique septentrionale, d'une espèce qui n'a pas encore été bien systématiquement décrite par les botanistes, et que l'on nomme *spruce-beer*.

LETTRE XIV.

Mont-Réal, 18 *janvier* 1777.

MON CHER AMI,

JE n'espérois pas pouvoir vous écrire si-tôt; mais je profite d'une occasion pour Newyork, afin de vous écrire; je n'ai point de passe-temps plus doux; je vous donnerai une idée de nos plaisirs d'hiver, dont le principal est d'aller en traîneaux sur la glace : on fait chaque jour de grandes parties, dont le but ordinaire est la *Pointe aux Trembles*, à trois lieues de cette ville. Il y a, dans cet endroit, un Hollandois qui fait d'excellentes saucisses; on s'arrête ordinairement chez lui pour en manger, et pour boire du *potter*. Le vent du nord, qui souffle sans cesse, donne un grand appétit, et je préfère souvent ce petit repas à un grand dîner.

Vous croirez difficilement que l'on fasse neuf milles pour aller, et autant pour reve-

nir, d'une seule course, avant de dîner; mais cette manière de voyager est si expéditive, que beaucoup d'habitans attendent cette saison pour aller à Quebec, parce qu'ils font la route avec plus de commodité et plus de vîtesse.

Les traîneaux ont différentes formes de quadrupèdes, d'oiseaux, etc.; mais, en général, ils sont tous construits de la même manière, à l'exception que ceux des gens du commun posènt immédiatement sur la glace, pendant que les autres sont portés sur deux barres qui les élèvent au moins d'un pied : on les peint de couleur bizarre, quelques-uns de manière à représenter le tonnerre et les éclairs, pour faire un contraste avec la couleur de la neige : les chevaux attelés à un traîneau, font aisément quinze milles par heure, et les habitans regardent comme fort peu de chose un voyage de quarante ou cinquante milles pour voir un ami, et le retour, dans une seule journée.

Quoique la rivière coule, comme je vous l'ai dit, avec une grande rapidité, elle est maintenant entièrement prise : cependant il y a quelques sources chaudes qui ne

gèlent jamais. Pour la sûreté des voyageurs, les habitans de chaque paroisse, aussi-tôt que la rivière est prise, sont obligés de planter de grandes branches de pin dans la glace, à dix pieds d'intervalle : ces arbres demeurant toujours verts, forment une avenue de sapins.

Les deux côtés de la rivière sont entièrement unis; mais dans le milieu, où le courant est si rapide, la glace forme des monceaux si prodigieux, que les habitans sont obligés d'y couper un passage pour la traverser. Les côtés sont assez glacés pour porter des charrettes, long-tems avant le milieu; et lorsque ce milieu gèle, le bruit du tonnerre n'est pas plus effrayant : ce bruit est produit par les énormes morceaux de glace que la rapidité du courant accumule sucessivement les uns sur les autres. Il fait un froid inconcevable entre ces monceaux, qui ont plusieurs verges de hauteur; placé sur le plus élevé, on peut les observer tous. Les uns ont la forme d'une pyramide, les autres, d'un cône, d'autres, d'une grosse poutre; quelques-uns ressemblent à des hommes, à des oiseaux, à des quadrupedes; enfin aucune description

tion ne peut donner une idée de cette vue singulière et romantique.

Les Canadiens ont une étrange coutume. Au commencement de l'année, les hommes vont rendre visite aux femmes ; trois jours sont consacrés à cet usage, et comme les femmes se connoissent presque toutes, chacune d'elles est ordinairement embrassée par la plus grande partie des hommes : ce baiser se donne à la manière française, sur la joue, et la femme qui vient d'être embrassée, présente celle qui est auprès d'elle.

Les dames ont adopté la manière française, parce qu'elle leur paroît préférable dans cette occasion où chaque femme est obligée de recevoir le baiser de tous les hommes qui se présentent.

Comme cette contrée est le premier pays catholique que j'aye visité, vous pensez bien que j'ai observé avec attention les cérémonies de Noël : j'avois toujours imaginé que tout ce que les auteurs en racontoient, étoit beaucoup exagéré ; et si je n'en avois pas eu des preuves, je n'aurois jamais pensé qu'il y eût des hommes d'un esprit aussi foible. Il est permis de rendre à une image un

culte symbolique, mais non pas de l'adorer comme une réalité. C'est pourtant ce que font la plupart des Canadiens.

J'entrai, la veille de Noël, dans une grande église, où il y avoit un grand concours de peuple. Je m'approchai, autant que je le pus, de l'autel, pour observer les cérémonies. A neuf heures, l'office commença par des prières et des antiennes qui durèrent jusqu'à dix. Alors on apporta le berceau, aux acclamations du peuple; on continua de chanter et de prier jusqu'à minuit. L'officiant apporta un enfant de cire, superbement habillé; la musique joua, et il y eut de nouveaux cris de joie. Quand l'enfant eut été placé dans son berceau, on l'y berça pendant environ une heure, et la cérémonie fut terminée.

Quelques couvens sont très-curieux dans leurs images en cire. Ici c'est une figure de Messie, qui varie dans ses proportions, depuis le tems de sa naissance jusqu'à ce que les moines le jugent assez grand pour représenter le Sauveur, à l'âge où il prêcha dans le temple. Lorsque je vis pour la première fois de ces figures en cire, le jour de Noël; c'étoit une image de Joseph

ayant un habit écarlate, avec une immense perruque nouée. Une autre représentoit la Vierge Marie, avec un petit enfant caché dans une crêche ; au dessus on voyoit la tête d'un bœuf et celle d'un âne. Peu de jours après, cette représentation fut changée : on vit les Mages portant leurs dons au Sauveur du monde ; et on exposa ainsi de suite tous les évènemens de la vie du Christ, jusqu'à l'époque à laquelle il prêcha dans le temple. A quelque heure que j'entrasse dans cette église, j'y voyois toujours beaucoup de gens à genoux devant ces figures. Tout cela me paroît calculé à merveille pour inspirer de la dévotion au bas peuple ; mais c'est une grande pitié, qu'on ne puisse pas choisir des moyens moins absurdes pour faire rendre à l'Etre suprême le culte qui lui est dû. Je terminerai ceci par une observation de M. Blondeau, homme honnête et de bon sens, chez lequel je suis logé.

Comme je m'entretenois avec lui, du culte que l'on rend à ces figures de cire, et d'autres cérémonies ridicules de sa religion, *Monsieur*, me dit-il, *mon avis est que chacun doit suivre la religion pour laquelle il se*

sent le plus d'inclination ; et je suis assuré qu'au jour du jugement, on ne nous demandera pas quelle religion nous avons professée, mais que nous serons tous récompensés ou punis selon nos actions.

Avant de fermer ma lettre je ne puis oublier un trait d'humanité, du général Carleton. Il a habillé tous les prisonniers, dont la plupart étoient presque nus, et il a permis à plusieurs de s'en retourner chez eux, à condition qu'ils ne porteroient plus les armes pendant cette guerre ; ceux qui restent ici pour être échangés, sont presque habillés comme nos soldats.

Le destin seul décidera si j'aurai le malheur d'être prisonnier ; mais s'il faut que je le sois, tout ce que désire, c'est de n'être pas plus mal traité.

Je forme mille vœux pour votre bonheur et votre santé.

Je suis, etc.

LETTRE XV.

Mont-Réal, 28 *janvier* 1777.

MON CHER AMI,

L'HIVER est actuellement très-rude, et vous en pourriez facilement conclure que cette contrée est la plus insupportable du monde, et que ses habitans sont les plus malheureux ; mais votre conclusion ne seroit pas juste. Les habitans de la ville et des campagnes paroissent dans leur élément, et passent les jours en festins, en traîneaux, ou en d'autres amusemens. Les Canadiens, comme les Français, se donnent réciproquement des bals presque chaque nuit.

Malgré la rigueur du froid, les habitans ne passent jamais un jour sans sortir, excepté quand il neige ; ce qui arrive très-rarement, car il ne neige ordinairement que deux ou trois jours. Le dernier mois a été si beau, qu'excepté un seul jour, nous

avons toujours eu un ciel sans nuages, un ciel d'Italie.

L'air du Canada est reconnu pour le plus sain qui soit au monde ; cependant les Canadiens paroissent attaqués de la consomption, et il en meurt un nombre prodigieux avant la maturité ; ceux qui passent cette époque, vont ordinairement jusqu'à un âge très-avancé.

Un excellent médecin, qui est dans notre armée, le docteur Kennedy, attribue cette maladie aux poêles dont il font usage pendant l'hiver, et il pense que s'ils adoptoient une autre manière pour se chauffer, ils vivroient aussi long-tems que dans tout autre pays. Ils poussent extrêmement ces poêles, qui deviennent d'une chaleur suffocante, ce qui est très-pernicieux pour les enfans, qui quittent la chambre pour aller dans la neige ou sur la glace, et, lorsque les poumons et les pores sont dilatés par la chaleur, courent au froid sans prendre aucun vêtement de plus, ce qui est cause que leur poumon s'affecte sensiblement. Il est très-difficile de déraciner les anciennes habitudes ; mais si les Canadiens adoptoient la manière de se chauffer des autres habitans

du nord, placés dans des climats aussi froids que le leur, ils s'en trouveroient très-bien.

Tous les habitans de la Russie, de l'Allemagne, et des autres contrées septentrionales du continent de l'Europe, ont des poêles à peu près semblables à ceux des Canadiens ; mais ils sont construits de manière qu'ils ont deux portes battantes, qui s'ouvrent quand il y a un grand feu sur la grille, et l'air sulfureux s'échappe par le tuyau ; on ferme ces portes à volonté, jusqu'à ce que la chambre soit suffisamment échauffée : mais les poêles des Canadiens sont faits de manière qu'on est suffoqué par l'odeur du soufre ; et c'est ce qui cause probablement la foiblesse de la complexion des Canadiens. Il suffit, pour le prouver, d'observer que ces poêles produisent le même effet sur les Européens qui sont établis depuis long-temps en Canada.

Cela me rappelle ce que dit Erasme dans ses *Diversoria Germanica*.

BE. In hypocausto exuis ocreas, induis calceos; mutas, si voles, indusium, vestes pluviâ madidas suspendis juxta hypocaustum; ipse te admoves, ut sicceris. Itaque frequenter in idem hypocaustum conveniunt octoginta aut nonaginta, pedites, equi-

tes, negotiatores, nautæ, aurigæ, agricolæ, pueri, feminæ, sani, ægroti... Gu. Istùc verò cœnobium est... Be. Alius ibi pectit caput, alius abstergit sudorem, alius repurgat perones aut ocreas, alius eructat allium. Quid multis? Ibi linguarum ac personarum non minor est confusio, quàm olim in turri Babel. Prodit famulus senex, barbâ canâ, tonso capite, vultu torvo, sordido vestitu... Gu. Tales oportebat cardinalibus Romanis esse à poculis... Be. Is, circumactis oculis, tacitus dinumerat quot sint in hypocausto : quò plures adesse videt, hoc vehementiùs accenditur hypocaustum, etiamsi alioque sol æstu sit molestus. Hæc apud illos præcipua pars est bonæ tractationis, si sudore diffluant omnes. Si quis non assuetus vapori, aperiat rimam fenestræ, ne præfocetur, protinùs audit, *Claude* : si respondeas, *non fero* ; audis, quære igitur aliud diversorium... Gu. Atqui mihi nihil videtur periculosius, quàm tam multos haurire eumdem vaporem, maximè resoluto corpore, atque hìc capere cibum, et horas complures commorari. Tùm enim omitto ructus alliatos, et ventris flatum, halitus putres : multi sunt qui morbis ocultis laborant, nec ullus morbus non habet suum contagium... Be. Sunt viri fortes, ista rident ac negligunt... Gu. Sed interìm multorum periculo fortes sunt.

Pardonnez-moi cette citation, elle venoit si à propos, que je n'ai pu y résister.

Quoique le froid soit très-intense, les vêtemens qu'on emploie, et les poêles, em-

pêchent de le sentir ; on n'a point ici de ces jours d'une humidité froide, dont on se plaint tant en Angleterre, et dont aucun habit ne peut nous garantir.

L'habillement des naturels du pays est très-bien calculé pour le climat. Il consiste, outre les vêtemens ordinaires, en un manteau de couverture, une paire de bottines garnies tout autour, de manière à empêcher la neige de s'y attacher; des gands fourrés, un bonnet fourré qui peut tomber sur les oreilles : usage qu'on en fait rarement, excepté quand un fort vent du nord-est souffle.

Alors il est très-dangereux de sortir ; on courroit le risque d'être gelé, ce qui arrive souvent en un instant, quelquefois au détour d'une rue, ce qui n'est pas sensible dans le moment, et ne cause aucune espèce de douleur ; mais si on ne frotte pas sur le champ la partie affectée, avec de la neige, si on ne prend pas toutes les précautions nécessaires, elle se mortifie ; si on avoit l'imprudence de s'approcher du feu dans cet état, la mortification seroit inévitable.

Pour vous convaincre combien cet ac-

cident est subit, je vais vous raconter une histoire assez gaie, qui vient pourtant d'être la cause d'un duel.

Un officier de la garnison avoit un nez d'une grandeur remarquable. Il étoit allé dîner à quelques portes de chez lui : il rencontre au coin de la rue un autre officier, qui lui crie : *Dieu me bénisse, votre nez est gelé.* Celui-ci ayant fait si peu de chemin, croyoit la chose impossible : il s'imagine que l'on se moque de lui, et, de propos en propos, il donne rendez-vous au lendemain matin, pour venger son offense. Il se hâte ensuite de se rendre au dîner. A peine est il entré, que tous les officiers qui étoient présens le préviennent de ne pas s'approcher du feu, parce que son nez est gelé. Il commença à s'apercevoir que ce n'étoit pas un jeu ; mais il fût assez puni de sa violence et de son incrédulité, en se voyant obligé de passer le tems du dîner au froid, et à se frotter le nez avec de la neige, jusqu'à ce que la circulation fût rétablie.

La saison actuelle ne permet pas de faire aucune manœuvre militaire, et porte naturellement à des réflexions plus sérieuses que le spectacle gai du printems ou de

l'été ; ainsi vous aurez la patience de supporter quelques observations sur les effets du froid qu'on éprouve dans ces contrées.

Parmi les incommodités qu'il occasionne aux habitans, il n'en est pas de plus désagréable que celle de ne pouvoir pas creuser la terre, à cause de son extrême dureté, pour faire une fosse à ceux qui meurent. Leurs amis sont obligés de les garder sur le sol, et d'attendre jusqu'au dégel, pour les rendre à la poussière dont ils sont sortis.

Vous imaginerez facilement, mon cher ami, que la vue continuelle d'un objet aussi douloureux que le corps d'un époux dont elle est pour jamais séparée, doit inévitablement prolonger l'affliction d'une jeune épouse.

« The new made Widow-Whilst busy meddling memory, in barbarous succession, musters up the past endearments of their softer hours, tenacious of its theme ».

Les parens, le jour des funérailles, sont souvent aussi décomposés que le mort, ce qui réveille dans l'ame des spectateurs cette idée d'Arbuthnot :

« What am I? how produc'd? and for what end?
Whence drew i being? to what period tend »?

Je crois que vous serez bien aise d'apprendre l'étrange manière dont ces idées affectent les soldats Allemands : je ne sais si je dois l'appeler sympathie, ou de quelque autre nom ; mais elle détruit fortement la pensée d'aucun rapport entre l'ame et le corps.

Les Allemands, au nombre de vingt ou de trente, se racontoient mutuellement qu'ils ne vivroient pas assez pour revenir dans leur pays. Persuadés qu ils devoient bientôt mourir, l'idée qu'ils ne reverront plus leurs femmes, leurs enfans, leurs amis, leurs foyers, les rendoit tristes et rêveurs. Aucun remède, aucun conseil ne put déraciner cette superstition, dont ils moururent victimes ; et c est ainsi que des hommes qui ont affronté sans crainte les combats et les tempêtes, car ces Allemands sont assurément aussi braves qu'aucuns autres soldats du monde, ont été abattus par un fantôme sorti de leur cerveau : cette particularité est connue de toute l'armée.

Les Canadiens déposent les corps de leurs

morts dans une chambre particulière : nous avons dans notre hôpital une longue salle destinée à cet usage. L'inspecteur de cette salle, et l'apothicaire, sont deux originaux, ayant toujours des idées bizarres : ils avoient placé les cadavres de ces pauvres Allemands dans différentes postures, l'un à genoux, avec un livre de prières entre les mains; l'autre assis, une pipe dans sa bouche; plusieurs étoient tout droits contre le mur : comme ils avoient leurs habits, on ne s'appercevoit pas d'abord qu'ils etoient morts; mais en approchant d'eux, leur énorme moustache, leur air de spectre rendoient ce spectacle aussi effrayant que ridicule.

D'après ce que je viens de vous conter, vous approuvez sûrement comme moi la constitution anglaise, qui a déclaré les chirurgiens et les apothicaires incapables d'entrer dans la composition d'un juré pour le jugement des causes capitales, quoiqu'elle exclue assurément plusieurs hommes qui honorent leur profession par leur douceur et leur humanité. Je suis persuadé que la plupart d'entre eux ne se joindroient pas avec chaleur à ces transports de joie qui éclatent dans nos cours de justice, quand

l'innocence, sans protecteur, échappe aux persécutions de la puissance et de la méchanceté. J'ai entendu nos chirurgiens donner pour raison du peu de sensibilité qu'ils témoignoient en visitant le malade, ou l'apathie naturelle de leur caractère, ou qu'un cœur trop sensible les rendroit incapables, en beaucoup d'occasions, de remplir les devoirs de leur état. Combien ce raisonnement est opposé aux principes d'une véritable philosophie, qui leur inspireroit la douceur dans la manière et la fermeté dans l'exécution! La situation de mon ame, quand je suis malade, est telle, que je prends en amitié le chirurgien et l'apothicaire, dont l'un me soulage par ses saignées, l'autre avec ses drogues. Comment concevoir qu'un jeune homme de seize ans s'étant blessé à la jambe, un chirurgien ait refusé d'examiner la plaie, à la première visite, pour voir si la jambe étoit cassée, parce que, disoit-il, il jetteroit des cris qui ne sortiroient pas de sa tête de quatre nuits, et quoique ce jeune homme l'assurât que ceux qui étoient présens ne lui avoient pas vû verser une larme.

Ce chirurgien avoit, je pense, une meilleure raison; il croyoit la jambe trop en-

flée : c'est pourtant ainsi qu'il traita notre cousin B...., le laissant pendant quatre jours dans le doute si sa jambe étoit cassée ou non, seulement pour montrer avec quel sang froid il parloit d'un sujet semblable devant le malade. Si, au lieu de cette excuse barbare, il eût assuré notre cousin, avec un tendre intérêt, qu'il lui feroit plus de mal que dans un autre tems, il lui auroit procuré plus de tranquillité, et il auroit prévenu une fièvre toujours à craindre dans ces circonstances.

Dans les hôpitaux, peut-être le grand nombre de maladies est une excuse; mais bien payés par leurs pratiques particulières, ne doivent-ils pas ménager la sensibilité d'hommes dont l'ame est déjà assez malade?

Vous êtes surpris que je me sois écarté de la description que j'avois entreprise des objets sauvages qui m'environnent, pour tomber ainsi sur les suivans d'Esculape; mais vous connoissez assez la vérité de ce que j'avance, pour me pardonner cette digression. Je termine cette lettre par des vœux sincères, pour que vous n'ayez jamais le malheur de tomber entre leurs mains.

Je suis, etc.

LETTRE XVI.

Mont-Réal, 27 *février* 1777.

MON CHER AMI,

COMME ma dernière pouvoit tomber entre les mains de l'ennemi, je n'ai pu vous instruire de plusieurs choses que je vous aurois communiquées : je saisis l'occasion du départ d'un officier pour Quebec, et vous recevrez celle-ci par le premier vaisseau qui fera voile pour l'Angleterre.

Depuis ma dernière lettre, je suis retourné à Saint-Jean, où, malgré la rigueur du froid, les ouvriers et les constructeurs sont en activité. Nous avons ajouté aux forces que nous avions sur les lacs, l'hiver dernier, un vaisseau canonnier, nommé le *Radeau*, qui appartenoit originairement aux Français, et que les Américains ont échoué près de ces bords : il ressemble à une forteresse, sa structure est monstrueuse, et il doit contenir un grand nombre d'hommes; il

il est destiné à transporter la grosse artillerie au travers des lacs. D'après les rapports que nous ont faits quelques déserteurs, les Américains ne nous disputeront pas le passage, mais ils nous attendent à Ticonderoga.

La garnison de Saint-Jean s'est tenue sur ses gardes tout cet hiver, plusieurs partis ennemis étant venus à travers les lacs, et ayant attaqué deux fois la redoute qui est sur la route opposée : leur dessein étoit sans doute de détruire notre flotte ; mais pour mettre les vaisseaux plus en sûreté, on a rompu la glace tout au tour, afin d'empêcher d'y mettre le feu.

Comme je revenois de Saint-Jean, le long de la rivière, mon attention fut tout-à-coup attirée par un objet qui auroit été fait pour exercer la sensibilité et la plume de Sterne.

Quand la rivière gèle, les Canadiens y font un trou carré, pour y mener boire leurs bestiaux : je vis un troupeau au tour d'un de ces trous ; les moutons regardoient d'un air si triste, et bêloient d'un ton si plaintif, qu'ils auroient attendri un cœur de rocher : un d'eux paroissoit plus agité que

les autres ; la curiosité me porta vers ce trou, où je vis un pauvre agneau qui n'avoit pas quatre jours, qui, pressé par une soif extrême, étoit tombé dedans ; il trembloit pour sa vie, et c'étoit lui qui faisoit entendre ces cris douloureux ; souvent il portoit son petit pied sur l'endroit qui paroissoit le plus aisé à gravir, et soudain il retomboit dans l'eau; ensuite, désespéré et sans ressource, il paroissoit presque inanimé : il se passa quelque temps avant que je pusse le tirer du danger ; il me rendoit justice, et observoit mes efforts pour le sauver : enfin je le pris dans mes bras, et tout le troupeau me suivit jusqu'à la ferme. Il est impossible de décrire la tendresse et la joie de sa mère ; j'exprimerois mal ce que l'imagination même ne sçauroit peindre. Mais vous, mon ami, pour qui la nature à tant de charmes, vous concevrez aisément toute la joie que j'eus à faire cette légère action d'humanité.

Pourquoi la nature a-t-elle donné la vie à de si foibles créatures dans une saison si rigoureuse, pendant qu'il leur faudroit beaucoup de chaleur pour leur en-

tière perfection. C'est une des choses pour laquelle on pourroit accuser la Providence.

Quelques jours après, je vins à *Verchère* pour voir quelques officiers du vingt-quatrième régiment. Ce village est extrêmement agréable; il domine sur un pays très-étendu des deux côtés de la rivière; on y jouit aussi de la vue de la ville : il tire son nom d'une circonstance qui prouve que les femmes ont souvent un courage supérieur au nôtre. En 1690, lorsque cette province étoit continuellement en guerre avec les Indiens, et que les habitans étoient obligés de loger dans des forêts, madame de Verchère demeura un jour seule dans un fort. Pendant qu'on étoit occupé aux travaux des champs, une petite troupe d'Indiens qui en étoit instruite, prit la résolution de s'emparer du fort, de le piller, et de la faire prisonnière. Cependant madame de Verchère les voyant approcher pour escalader la palissade, tira quelques coups de mousquet qui les arrêtèrent, et il s'en retournèrent étonnés de ce que cette femme paroissoit entourée d'une nombreuse garnison.

Les Indiens ayant appris ensuite la vé-

rité, tentèrent plusieurs autres attaques, et furent toujours repoussés par cette femme, qui se défendit seule dans ce fort, pendant près de vingt-quatre heures, avec un courage et une présence d'esprit qui auroient fait honneur à un vieux guerrier : ils furent enfin forcés de se retirer entièrement, lorsque les habitans du fort, qui, étant allés aux champs avec leurs mousquets, crainte d'une attaque, revinrent très-supérieurs en nombre aux Indiens. Ce ne fut pas là le seul exemple de courage donné par cette femme. Environ deux ans après, un parti de ces Indiens, beaucoup plus nombreux que le premier, fit les habitans du fort, hommes et femmes, prisonniers, pendant qu'ils vaquoient à leurs travaux champêtres; une petite fille seule s'échappa, et vint raconter à madame de Verchère ce qui venoit d'arriver : il n'étoit resté auprès d'elle qu'un jeune soldat et quelques femmes, qui poussèrent des cris affreux en apprenant que leurs maris étoient prisonniers. Seule au milieu d'elles, madame de Verchère ne perdit ni sa présence d'esprit ni son courage, voyant bien que des cris et des gémissemens ne pourroient qu'aug-

menter le courage des Indiens. Elle employa habilement le jeune soldat; ils tirèrent un coup de canon et plusieurs coups de mousquet, tantôt d'une redoute, tantôt d'une autre, et fit croire ainsi à ces sauvages qu'il y avoit garnison dans le fort : heureusement pour elle, cette situation pénible ne dura pas long-tems. Le chevalier de Crisasy, gouverneur du petit fort de Chamblée, ayant entendu tirer le canon, vint au secours de la place : les Indiens furent obligés de faire une retraite précipitée, en abandonnant leurs prisonniers.

Cette femme courageuse vécut jusqu'à un âge très-avancé ; elle mourut en Normandie, où on lui a élevé un monument, sur lequel on a retracé ces deux exemples de bravoure et de force d'esprit.

On pourroit croire que le fort de Verchère a été destiné à des témoignages semblables du courage des femmes, et même d'attachement conjugal. Il est actuellement habité par une jeune femme d'une naissance distinguée, et qui a toute la douceur et toute la délicatesse de son sèxe : accoutumée à ces plaisirs et à ces jouis-

sances qui accompagnent toujours le rang et la fortune, elle a quitté tous les agrémens de la société, pour suivre son époux dans les forêts du Canada ; elle a parcouru, pour l'accompagner, une grande étendue de pays, dans des saisons rigoureuses, et bravé des difficultés qu'un Européen peut difficilement concevoir. Ces exemples d'union conjugale ne sont pas aujourd'hui communs ; mais il est encore plus rare que les vertus sociales aient pu résister au commerce du beau monde, et conserver une si grande énergie que celle qu'on remarque dans ladi Henriette Ackland, le modèle de son sèxe. Cette femme courageuse, en joignant l'armée, outre les fatigues qu'elle a souffertes, a eu la douleur de garder son mari malade, dans une misérable cabane de *Chamblée*. Il n'y a qu'une ame comme la sienne, qui soit capable de résister à de si rudes épreuves.

Le général Philips commande cette garnison ; il est très-considéré par les officiers ; il ne les tourmente pas, mais il veut qu'ils remplissent leurs devoirs avec exactitude, et il manque très-rarement de se trouver à la parade. L'anecdote suivante vous pein-

dra son caractère; vous y verrez comment il a gagné l'estime des officiers.

Plusieurs jeunes officiers, un peu échauffés par le vin, étoient allés à la maison d'un Canadien, père de trois filles fort jolies: elles y étoient; et comme elles avoient traité ces officiers avec quelque préférence, ils crurent pouvoir se permettre certaines libertés, et poussèrent les choses plus loin qu'ils ne devoient. Le père arrive au milieu de cette scène : ce fut pour eux un grand sujet de confusion ; et les cris de ce vieillard ayant excité une alarme générale, ils furent obligés de se sauver le lendemain. Ce malheureux père porta ses plaintes au général Philips, en menaçant, si elles n'étoient pas accueillies comme elles devoient l'être, d'aller à Quebec demander vengeance au général Carleton, et ajoutant qu'il étoit certain que ce bon général, connoissant l'injure, lui rendroit justice.

Le général Philips lui témoigna son chagrin que cette aventure fût arrivée à des officiers de la garnison; et la promesse qu'il ajouta au Canadien, de lui rendre justice et de faire tout ce qui seroit en son pou-

voir pour effacer le déshonneur de sa famille, acheva de l'appaiser.

Le lendemain, au lever du général, après que tout le monde se fut retiré, il désira que ces officiers restassent, et il leur dit:

J'ai reçu, Messieurs, une plainte d'un des habitans, contre quelques officiers d'artillerie, qui m'a fait infiniment de peine. La galanterie est une partie essentielle du caractère du soldat; mais la violence est une bassesse. Quant à moi, je ne puis deviner celui qui s'est rendu coupable d'une pareille action, à moins que ce ne soit le capitaine H.... Monthautalan, un officier vieux et infirme. Si c'eût été des jeunes gens, leurs discours et leur figure leur auroient assuré le succès. Quand vous sollicitez la beauté de se rendre, la violence vous est inutile: j'ignore qui sont ces officiers, et je ne veux pas le savoir; mais qu'ils prennent à l'avenir d'autres moyens pour réussir auprès des femmes, car ceux-ci ne sont pas faits pour réussir. Je désire ne plus entendre de semblables plaintes, et je conseille à ceux qui savent que cette affaire les regarde, de ne rien négliger pour appaiser le père de ces jeunes filles.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que ces officiers firent tous les sacrifices possibles pour réparer leur faute. C'est ainsi que cette affaire fut terminée par la douceur et la bonté du général Philips : avec un général plus sévère, elle auroit pu faire pendre ces jeunes gens pour un moment d'ivresse.

La plupart des habitans ont de grandes fosses dans leurs celliers, pour y garder de la glace ; car il fait aussi chaud ici pendant l'été, qu'il y fait froid pendant l'hiver, et ceux qui n'ont pas fait provision de glace ne peuvent rien conserver. Dans cette saison-ci, les habitans n'ont pas beaucoup de peine pour aller au marché, car ils n'ont à acheter que du beurre et des œufs; ils ont le soin, au commencement de l'hiver, de faire des provisions pour tout le tems qu'il doit durer, non seulement de viande et de volaille, mais même de poisson : ils font des creux dans la glace, et y placent des filets longs de cinq ou six pieds, et ils les tirent rarement vides. Quand on porte ces poissons au marché, ils sont si gelés, qu'ils sont durs comme des pierres. Leurs comestibles, gardés si long-tems avant que d'en faire usage, sont toujours tendres. Pour

accommoder quelques-uns de ces comestibles, on commence par les mettre dans un seau d'eau chaude devant le feu ; sans cette précaution, l'eau gèleroit sur le champ : au bout d'une heure que ces comestibles sont dégelés, on peut les préparer.

Les Canadiens des dernières classes sont excessivement insolens ; ils insultent les officiers à chaque occasion : leur conduite deviendroit insupportable, s'ils n'étoient sévèrement châtiés. La trop grandé familiarité que le général Carleton leur témoigne, est peut-être la cause de cette insolence ; il s'imagine qu'il doit écouter toutes leurs plaintes, quelque ridicules qu'elles soient, et qu'il doit prononcer d'après leur rapport : le trait suivant pourra vous prouver mon assertion,

Le colonel Carleton conduisoit son traîneau avec une femme dedans : un Canadien dirige précisément son *sleigh* (1) sur le traîneau du colonel, le renverse et le brise. Le colonel lui applique alors un grand coup de fouet, que le Canadien endure

(1) Espèce de traîneau particulier aux Canadiens.

avec baucoup de patience, et disoit seulement en haussant les épaules : *Frappez donc, Monsieur, jusqu'à ce que vous soyez fatigué; mais je vous assure que je m'en plaindrai au général Carleton.* Le colonel recommence alors sa flagellation, en lui disant : *Quand vous vous plaindrez au général, ayez la bonté de l'informer en même tems que c'est son frère qui vous a fouetté.* Le Canadien ayant entendu ces mots, et présumant qu'il ne seroit pas écouté du général, commença à demander pardon avec beaucoup de soumission, et il se crut trop heureux de se sauver, en disant que *s'il avoit su que c'étoit le frère du bon général, il n'auroit pas fait cela pour tout au monde.*

Cette petite anecdote prouve combien ces hommes sont insolens, quand ils se croient soutenus.

On vient m'avertir d'une occasion qui se présente pour Quebec. Je termine ma lettre en vous souhaitant santé et prospérité.

Je suis, etc.

LETTRE XVII.

Mont Réal, 6 *avril* 1777.

MON CHER AMI,

Nous espérons chaque jour que la glace va se rompre, et chacun est impatient de recevoir des nouvelles de ses amis; j'espère, en mon particulier, que mon attente ne sera pas trompée.

Curieux de visiter chaque place de quelque importance, j'ai été à *Chamblée*, où on voit encore les restes du fort que les Français y avoient construit: ils savent mieux que personne pourquoi on dit que leur intention étoit de fermer à une armée l'entrée du Canada; mais il est situé de manière qu'une armée pourroit s'avancer par *la Prairé* et par *la Chine*, prendre *Mont-Réal*, et tourner toutes ses forces contre ce fort, qui sera alors incapable de résister. C'est ce qui a été clairement démontré pendant cette guerre, lorsque le général Prescet et différentes compagnies y furent faits prisonniers.

Ce fort est construit en pierres ; c'ést un carré régulier, avec un bastion à chaque angle, sans aucun ouvrage extérieur. Il est situé à quelques milles des montagnes que j'ai déja décrites, et, d'après sa position, je ne puis lui supposer d'autre destination que celle de servir de magasin pour les provisions et les munitions de St-Jean.

A trois milles de ce fort, sont deux torrens qui empêchent les vaisseaux d'avancer jusqu'à St-Jean : on y a établi un moulin à scier des planches ; c'étoit le premier que j'eusse vu, et il fixa toute mon attention. Après que le propriétaire m'en eut démontré le mécanisme, je lui demandai quel étoit le gouvernement qu'il préféroit. Ah ! *Monsieur*, me répondit-il, *il n'y a pas de comparaison ; l'Anglais ! l'Anglais* ! et il me raconta une circonstance qui vous prouvera combien cette préférence est fondée, et combien ces bonnes gens étoient opprimés par le gouvernement Français.

Ils ont, pour réparer les routes, transporter les provisions, ou rendre les services nécessaires au gouvernement, une manière qu'ils appellent la *corvée*. Le com-

mandant des troupes nomme, à sa volonté, un certain nombre d'habitans pour aller, avec leurs chevaux et leurs charrettes, s'acquitter de ce devoir.

Le lord Amherst devoit entrer dans le Canada par le lac *Champlain*. Les Français envoyoient continuellement des provisions et des munitions à Chamblée et à St-Jean ; les habitans et leurs bestiaux étoient fatigués et harassés par la dureté et la tyrannie des commandans des troupes.

Avant le commencement de la campagne, le général Montcalm vint à St-Jean et à Chamblée, pour voir si la garnison étoit en état de défense. Les paysans l'entourèrent, et tombèrent à ses pieds pour lui conter leur peine. Le propriétaire du moulin dit au général qu'il étoit tout disposé à servir le *grand Monarque*, mais qu'il étoit trop opprimé; que ses bleds et ses plantations étoient négligés, sa famille ruinée, et que, pour ajouter à ses malheurs, *les deux seuls chevaux qu'il eût étoient mort de fatigue la veille.* Le général, au lieu de les plaindre et de les consoler, lui dit avec un regard sévère

et tournant sa croix de St-Louis : *Mais vous en avez les peaux, c'est beaucoup !*

Les Canadiens patinent à la manière des Hollandois, et loin, mais les Indiens vont comme l'éclair. Il y a quelques années que trois Indiens qui avoient fait une gageure considérable, partirent de cette place au point du jour, et arrivèrent à Quebec, qui en est éloigné de 60 lieues, avant la nuit ; leur fatigue étoit si grande, que deux expirèrent aussi-tôt après leur arrivée, et le troisième ne leur survecut qu'une semaine.

Il n'y a, dans ce pays, ni printems ni automne, et comme on attend de jour en jour le dégel, on exerce continuellement les troupes. Le général Carleton est venu pour passer en revue les différens régimens ; mais la neige est si haute sur la terre, qu'on est obligé de manœuvrer et de faire la revue sur la glace, ce qui est très-dangereux, parce que les soldats peuvent glisser et se blesser mutuellement avec leurs baïonnettes. L'éclat du soleil est si fort, que pendant le jour il dégèle la surface, qui regèle pendant la nuit ; ce qui occasionne des inégalités, et rend le pied plus

ferme : ajoutez à cela, que, devant la ville, la glace est couverte de paille et de fumier, le sol étant si fertile, que les habitans n'en ont pas besoin pour l'engraisser; ils le transportent dans leur *sleigh*, sur la glace, pour qu'elle l'entraîne avec elle au moment de la débacle.

L'état d'officier oblige à quelques devoirs désagréables; je n'en connois pas qui le soit plus que d'assister à une *cour martiale.* Quelques jours après avoir rempli ce pénible dévoir, je me trouvai dans une grande peine; j'étois le plus jeune officier, et par conséquent le premier à prononcer la sentence. Je fus heureusement délivré de cette cruelle obligation; le coupable échappa à la peine par son originalité. La faute dont il étoit accusé, et pour laquelle il avoit été déjà puni deux fois, étoit son ivrognerie et sa mauvaise conduite. Quand le président lui eut demandé ce qu'il avoit à dire pour sa défense : « Rien du tout, répondit-il, » je ne puis rien alléguer en » ma faveur; mais pour vous sauver, ainsi » qu'au tribunal, l'ennui de me juger, faites- » moi donner une centaine de coups de bâ- » ton, je vous asssure que c'est assez ». La

contenance

contenance de ce drôle, et sa manière de parler, excitèrent un rire général. Après qu'il se fut retiré, le tribunal fut aux opinions; et comme cet homme étoit, à d'autres égards, un bon soldat, son originalité lui sauva dans ce moment le châtiment qu'il avoit mérité: on le rappela; il eut une sévère réprimande du président, promit qu'il n'y reviendroit plus, et on le renvoya. Après avoir remercié le tribunal de son indulgence, il dit: « Puis- » que vous me témoignez tant de bontés, de » ce moment, je me *sèvre* pour six mois ». C'est un serment que les soldats qui craignent de s'enivrer, répètent souvent, et ils n'y manquent jamais: il ne seroit peut-être pas mal à propos que quelques officiers suivissent cet exemple, et se *sevrassent* aussi.

La différence que peut causer un petit nombre de jours dans cette saison de l'année, est incroyable. Six jours après que notre régiment eut passé en revue, la neige commença à fondre: elle est totalement fondue, excepté dans les endroits où il y en avoit de grands monceaux. Il y a sur la glace de si larges ouvertures, qu'il seroit imprudent de vouloir traverser la rivière; le

milieu, où le courant se fait jour par-dessus la glace, se brise de tems en tems avec un fracas épouvantable.

Il est étonnant combien la végétation est avancée ; à peine la neige a-t-elle disparu, et les champs sont déjà entièrement verts, ce que nous ne devons attribuer qu'à la grande quantité de neige qui couvre la terre et conserve les végétaux avec une chaleur telle, que quand le soleil, qui, même à présent, a beaucoup de force, darde ses rayons, il les fait croître avec une extrême rapidité.

Les routes sont actuellemeut impraticables ; mais je sais que dans quatre jours elles seront aussi sèches et aussi poudreuses qu'en été.

En sortant de la ville vers la *pointe aux Trembles*, à main droite, on trouve une maison bâtie par un vieillard qui a éprouvé beaucoup de vicissitudes dans le commerce ; enfin il a gagné un peu de fortune, et s'est choisi cette retraite. Il a fait graver sur la porte une inscription relative aux aventures de sa vie.

Il n'est plus question de traîneaux, les habitans préparent leurs calèches.

Beaucoup de gens périssent pour vouloir se hazarder à traverser la rivière avant qu'elle soit entièrement prise, et lorsque la glace se brise en dessus. Nous venons d'en avoir un exemple remarquable.

On met un pont de planches sur les gouffres creusés par la rupture de la glace, et ces trous sont quelquefois de la largeur de cinq ou six verges ; un traîneau chargé de deux personnes, conduit par un cheval, passa dessus ; le cheval se porta trop sur un des côtés, le traîneau et les deux personnes y demeurèrent quelque tems ; mais avant qu'on eût apporté des perches et des cordes pour les secourir, le poids du cheval et du traîneau brisa la glace jusqu'au fond, et ils furent emportés par le courant.

Je ne puis m'empêcher de me rappeler le pauvre agneau dans la même situation, et de comparer avec douleur la différence frappante entre le désespoir de la brebis pour la perte de son petit, et cette froideur peu humaine que je vis témoigner pour une mort si soudaine et si inattendue.

Comme les vêtemens de l'armée n'ont pas été envoyés l'année dernière, et qu'il seroit trop tard pour les faire à mesure que les hommes arrivent, les officiers ont reçu ordre de reduire l'habillement du soldat à une veste, et de lui donner un bonnet au lieu de chapeau. C'étoit le seul moyen de réparer l'habillement actuel, et le plus convenable pour marcher dans les bois, car, quand l'armée sera en campagne, elle se trouvera presque toute composée d'infanterie légère. Les régimens ont le poil attaché à leur bonnet de différente couleur : le notre est rouge ; et comme c'est le blanc le plus pur qui prend mieux cette couleur, la vanité d'en avoir de plus beau que les autres, a occasionné une singulière querelle entre des soldats et des habitans.

Ces soldats étoient entrés dans un champ au nombre de vingt ; ils commencèrent à couper quelques poils du milieu de la queue d'une vache. Le maître de la vache assembla ses voisins ; ils tombèrent sur eux avec des bâtons, et les soldats revinrent avec la tête cassée.

Deux d'entre eux qui avoient été cruelle-

ment battus, se plaignirent au major, qui leur demanda s'ils avoient alors leurs épées; lui ayant répondu que non, il les assura qu'il étoit enchanté qu'on les eût bien rossés.

Les habitans assurent que cet hiver a été très-doux, en comparaison du précédent. Si cela est ainsi, leurs hivers rigoureux doivent être terriblement froids. En général il dégèle rarement avant la fin d'avril, et même quelquefois avant celle de mai. La preuve de la douceur de cet hiver, c'est que plusieurs nations Indiennes sont venues de plusieurs milles pour joindre l'armée.

On ne peut se passer de leurs secours, qui sont absolument nécessaires dans ce pays de bois. Nos Indiens sont en plus grand nombre que ceux des Américains, qui ne peuvent pas leur fournir ce qui seroit nécessaire.

L'attachement des Indiens dure autant de tems qu'on a de présens à leur donner, et ils se rangent du parti qui leur en fait le plus.

Il est absolument nécessaire d'être bien avec eux; car, quoique les Indiens pos-

sèdent dans cette partie du monde une quantité de terre considérable, ce n'est encore rien en comparaison des terres inconnues qui s'étendent vers l'occident. Quoique la population ait beaucoup diminué parmi les Indiens, cette race d'hommes est encore très-nombreuse ; de sorte qu'il y a des nations dont on ignore le séjour et l'existence.

Ces peuples sont très-soumis à leurs chefs, et leur obéissent implicitement. Ils viennent chaque année à Mont-Réal, à ce qu'ils appellent la foire. Quand ils sont réunis au nombre de quelques centaines, ils deviennent très-incommodes pour les habitans. Ils reçoivent alors des présens pour vivre en paix et amicalement. Le gouvernement dépense chaque année, pour cela, des sommes incroyables.

Le général Carleton retourne demain à Quebec. Je vous envoie cette lettre par un de ses aides-de-camp qui repasse par cette ville : vous aurez de mes nouvelles à la première occasion.

Je suis, etc.

LETTRE XVIII.

Mont-Réal, 20 *mai* 1777.

MON CHER AMI,

JE n'ai reçu aucune lettre de vous depuis six mois ; ainsi je ne puis vous exprimer le plaisir que votre dernière m'a causé. Je me réjouis de ce que votre santé est rétablie, et j'espère que vous continuerez à vous bien porter.

Vous me faites entendre dans votre lettre, qu'on attend de grands évènemens de la campagne qui va s'ouvrir, et qu'on pense que les opérations des deux armées termineront bientôt cette guerre malheureuse. Quant à notre armée, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle est bien disciplinée, qu'elle est composée d'hommes courageux et bien portans, et conduite par le général Burgoyne qui est généralement estimé et respecté ; si tout cela peut assurer le succès, nous devons y compter. Mais, comme je l'ai déjà ob-

servé, nos ennemis intérieurs sont plus redoutables que ceux du dehors; tous nos projets sont connus avant que les ordres aient été donnés officiellement.

S'il y a des gens en place assez imprudens pour ne pas taire ces secrets, les agens et les amis des Américains seront sans doute assez actifs pour en profiter. Comme la mésintelligence est la source du tumulte dans une armée, les Américains auront un grand avantage; et ce qui ajoute encore beaucoup à cet avantage, c'est le profond secret qu'ils observent, et l'impossibilité absolue de rien pénétrer de leurs desseins, pendant qu'ils sont toujours informés des nôtres.

Il y a trois semaines que la rivière a débaclé, pendant la nuit, avec un bruit horrible; ce vaste amas de glace qui portoit des chevaux, des charrettes et des hommes, fut tout-à-coup changé, le lendemain, en une superbe rivière, sur laquelle on voyoit flotter des vaisseaux et des bateaux.

La campagne offre un aspect tout-à-fait nouveau; les habitans sont actuellement employés à leurs fermes, et après un si long

tems passé dans l'inaction, chaque chose est pour eux un objet de travail et d'industrie.

L'armée est actuellement en mouvement pour prendre ses postes. Le corps avancé est campé à Boucherville : il a été passé en revue, il y a quelques jours, par le général; j'ai accompagné quelques officiers qui n'avoient jamais vu 1500 soldats rassemblés. Quant aux bataillons de grenadiers et d'infanterie légère, il seroit impossible de lever une pareille troupe en un an dans toute l'Angleterre; la ligne des corps avancés s'étend à un mille : outre les manœuvres ordinaires, ils en ont encore de nouvelles, calculées pour se défendre dans ce pays coupé de bois; le général leur donna son approbation dans les termes les plus flatteurs, et loua avec chaleur leur ordre et leur discipline. Ils vont, dans peu de jours, vers Saint-Jean, et de là s'embarqueront sur le lac jusqu'à la rivière *la Cole*, où ils doivent camper en attendant que le reste de l'armée soit en marche.

J'ai été réellement touché d'une petite politesse de lady Henriette Ackland; outre les autres qualités qui la rendent si chère

aux officiers et aux grenadiers, corps que son mari commande, elle cherche toujours à reconnoître leur attention par de petits présens. Il y a quelques jours qu'elle envoya à chaque officier, ils sont au nombre de trente, la moitié d'un fromage de Cheshire, ce qui ne fut pas regardé comme un don peu important. Le fromage anglais coûte ici un dollar la livre : vous ne pouvez rien m'envoyer d'Europe qui me fasse plus de plaisir qu'un bon fromage de Cheshire ; mais vous voudrez bien l'envelopper dans du crin de cheval et dans du plomb, pour le préserver des rats et de l'humidité.

La manière dont les habitans célèbrent le jeudi de la Fête-Dieu, me réjouit beaucoup ; je fus fort étonné, le soir qui précède cette journée, de leur voir apporter dans la ville des charretées de petits sapins : mais quand je fus à la parade, jugez de ma surprise ; je trouvai les rues bien balayées et parfaitement propres, et de chaque côté on avoit attaché des branches, qui, unies par leur sommet, donnoient à chaque rue l'apparence d'un bosquet, et l'on m'a dit que cela étoit fait pour la célébration de la fête.

Vers onze heures, la procession sortit de la grande église : elle avoit un mille et demi de longueur ; elle étoit composée de tout le clergé, des moines des différens couvens, avec de grands chœurs de musique au milieu de la procession. Sous un dais de velours cramoisi, soutenu par six prêtres, étoit l'officiant, qui portoit l'hostie sur une bible couverte d'un linge blanc. Devant lui, deux hommes tenoient un grand panier de fleurs, que des petits garçons en surplis semoient sous ses pas. Quatre autres, avec des encensoirs, faisoient fumer l'encens devant l'hostie, et le peuple chantoit des hymnes. La procession traversa ainsi la plupart des rues de la ville; tous ceux qui la rencontroient fléchissoient aussi-tôt les genoux, et ceux qui étoient demeurés chez eux se mettoient aux fenêtres et faisoient de même. Cette fête doit être bien plus magnifique encore dans les pays où le catholicisme est la religion dominante.

Nous étions instruits qu'il devoit y avoir quelque procession, d'après l'ordre donné le jour précédent par le général Philips ; mais nous n'avions pas d'idée de la vue

d'un tel spectacle. Comme il y avoit eu dans quelque contrée catholique une dispute sérieuse, au sujet du respect que le militaire devoit à l'hostie *consacrée*, lorsqu'elle passe, le roi, quelques années auparavant, avoit, à cette occasion, publié un ordre, que le général Philips signifia dans les termes suivans : « Comme » demain il y aura une grande procession » dans la ville, je n'ai pas besoin d'ins- » truire les officiers du respect et des égards » que sa majesté demande qu'on ait pour » l'hostie, lorsqu'elle passe. Les officiers » non-brévetés sont priés de prévenir en » particulier les soldats d'avoir soin, lors- » que l'hostie passe, de se tourner vers » elle, et de se tenir dans une posture » décente et respectueuse ; d'ôter leurs » chapeaux, et de rester dans cet état, » jusqu'à ce que la procession soit finie. » Toute plainte qui sera faite au général, » sera punie avec beaucoup de sévérité ».

Demain je quitte la ville, pour joindre le corps avancé à la rivière *la Cole*. Dans l'endroit où je me trouve, confiné comme je le suis, quoique dans une compagnie qui, je le dis avec orgueil, est commandée par la

lord Petersham, vous ne pouvez espérer d'apprendre tout le détail des manœuvres et des diverses actions qui peuvent arriver, ni les particularités du siège de Ticonderoga. Je vais vous faire part, cependant, de tout ce que j'ai pu observer moi-même, et vous donner mon opinion sur les évènemens, non en officier, mais en simple spectateur.

Les officiers entrent en campagne avec de très-grands désavantages, eu égard aux chevaux qui transportent leurs bagages quand ils quittent les lacs. Ceux pour l'usage du gouvernement sont envoyés à travers les bois jusqu'à *Crown-Point*; mais leur arrivée à cette place est très-douteuse, car ils sont exposés à être pris par les ennemis. C'est un pur hazard; mais plutôt que de m'en passer, en partant pour Ticonderoga, j'ai risqué d'envoyer le mien avec plusieurs autres àtravers les bois: s'ils parviennent, ce sera une très-grande commodité; autrement je serai forcé de charger mon bagage sur mes épaules, et s'il arrive quelque malheur aux bestiaux destinés pour l'armée, elle éprouvera un grand retard; sinon les Américains aban-

donneront sûrement Ticonderoga. Dans tout évènement, nous serons toujours arrêtés jusqu'à l'arrivée de nos chevaux; car vous concevez aisément qu'une armée ne peut agir sans son artillerie et ses provisions.

Un autre grand désavantage que nous éprouvons dans cette guerre, et que les Américains ont évité, c'est que nous avons transporté toutes nos provisions avec nous, au lieu qu'ils ont des magasins abondamment pourvus, éloignés l'un de l'autre de trente à quarante milles. Ainsi, dans le cas d'une défaite, il leur seroit aisé de réparer la perte de leurs provisions. Mais si un pareil évènement nous arrivoit, nous serions obligés de nous arrêter à quelque poste avantageux, jusqu'à ce que nos vivres fussent arrivés du Canada.

Ajoutez à cela que les Américains savent beaucoup mieux combattre dans les bois; ils y sont habitués dès leur enfance. Nos succès dépendent en grande partie de la baïonnette. Le général Burgoyne compte beaucoup sur son utilité. Il a donné l'ordre aux officiers, depuis quelques jours, d'inculquer cette idée dans l'esprit des soldats.

Après que j'aurai quitté la ville, vous ne

devez pas espérer de moi des nouvelles aussi régulièrement que vous en aviez; mais vous devez être assuré que je saisirai toutes les occasions de vous marquer que je ne suis point encore la proie des corbeaux.

Je suis, etc.

LETTRE XIX.

Mont-Réal, 26 *mai* 1777.

MON CHER AMI,

Il y a peu de jours, j'ai été invité à dîner chez le capitaine Fraser, qui commande en chef les Indiens, et qui nous régala entièrement en mets sauvages. Le plus grand nombre des plats servoit purement à parer la table; ils étoient tels, qu'un très-petit nombre de convives pouvoient en avoir leur part. Nous avions, il est vrai, des pieds d'ours salés, et dont le fumet surpassoit de beaucoup celui des pieds de cochon; un autre mets estimé comme très-rare chez nous, et qui n'est pas jugé de même ici, c'est une belle hanche de bête fauve. A vous dire la vérité, je me nourris en effet de ce que M. Roberdeau, de Quebec, fit servir pour moi.

Au moment où l'on retiroit la nappe, nous voyons arriver dans l'appartement un grand nombre d'Indiens, dont un étoit très-vieux;

vieux, qui, sans beaucoup de cérémonie, appercevant des bouteilles et des verres sur la table, se mirent à boire avec nous, et devinrent extrêmement importuns, lorsque le capitaine Fraser intervint; et pour vous faire voir toute l'autorité qu'il a sur eux, à l'instant où il leur parla, ils quittèrent la salle, mais non sans qu'on leur eût fait quelque présent, comme je le pense, car je n'entendois pas le langage indien; mais après il nous avoua qu'il avoit été obligé de commander de leur faire donner une bouteille de rum.

Quand nous fûmes délivrés de ces fâcheux convives, et que l'ordre fut rétabli, le capitaine Fraser dit: « Messieurs, j'ai » observé que vous remarquiez Luancout, » ce vieux Indien; vous serez bien aises de » le connoître ». Et aussi-tôt il nous raconta son histoire.

Cet Indien, dit-il, est de la race des Algonquins qui ont été convertis au christianisme, et qui, étant attachés aux Français, s'étoient attiré l'inimitié des Iroquois, dont la haine pour les Chrétiens les portoit à tous les excès de la fureur, tourmentant et mutilant jusqu'à la mort tous ceux qui

avoient le malheur de tomber dans leurs mains, sans aucune distinction de sèxe ni d'âge : pour se soustraire à leur furie, toute la nation des Algonquins se détermina à s'ouvrir, les armes à la main, un chemin jusqu'aux Français. Les femmes n'eurent pas une petite part à ce soulèvement ; cependant elles résistèrent avec avantage à leurs ennemis dans cette occasion, et la mère de ce vieux Indien fut faite prisonnière.

Les Iroquois la traînèrent dans un de leurs villages, et l'ayant dépouillée de ses habits, ils lui lièrent les pieds et les mains, et l'attachèrent dans une de leurs cabanes. Elle resta dix jours dans cet état, entourée de Sauvages qui dormoient auprès d'elle pendant la nuit. La onzième nuit, comme ils étoient tous plongés dans le sommeil, elle rompit ses liens, et s'enfuit dans la forêt. Le second jour de son évasion, ses traces furent découvertes par les Iroquois qui étoient à sa poursuite ; ils firent une telle diligence, que le troisième jour elle les apperçut très-près d'elle : à l'instant elle se plongea dans un étang qui se trouvoit là, et s'enfonça dans les joncs et dans

les roseaux, tenant seulement la tête hors de l'eau, pour respirer ; et par ce stratagême elle échappa à la poursuite de ses ennemis, qui, après avoir fait la plus exacte recherche, poursuivirent leur route, espérant qu'ils l'attraperoient. Lorsque la nuit fut arrivée, elle sortit du lieu où elle étoit, et prit une route différente de celle qu'elle avoit vu suivre aux Sauvages. Ainsi cette malheureuse erra à travers les bois l'espace de trente-cinq jours, sans autre nourriture que des racines et des fruits sauvages. Enfin elle arriva à la rivière Saint-Laurent, et n'appercevant aucun canot le long de la rive, elle fit, avec de l'osier, une espèce de radeau, sur lequel elle traversa la rivière, et passa par Mont-Réal, ne sachant en quelle partie de la rivière elle étoit, lorsqu'appercevant un canot rempli de Sauvages, et craignant que ce ne fussent des Iroquois, elle s'enfonça une seconde fois dans les bois, et y resta jusqu'au coucher du soleil. Alors elle dirigea sa course vers Mont-Réal. A un mille de cette ville, elle fut apperçue par une troupe d'hommes, qu'elle reconnut pour être des Algonquins. A leur approche,

elle se tapit derrière un buisson, leur criant qu'elle n'étoit point dans un état convenable, qu'elle étoit nue. Un d'eux alors lui donna de quoi se couvrir, et la conduisit dans le fort. Après que le capitaine Fraser eut compté cette histoire, il fit venir ce vieux Indien, et nous dit qu'il avoit un grand plaisir à la raconter, qu'il témoignoit en même tems la plus grande indignation, et juroit de se venger des Iroquois.

Nous avions à peine bu cinq coups, depuis que le capitaine Fraser avoit achevé son récit, que les Indiens revinrent, sous prétexte d'une affaire; c'étoit uniquement pour lui demander de leur donner plus de rhum. Le capitaine le leur refusa. Ils devinrent extrêmement incommodes; et ceux qui avoient déjà bu de cette liqueur, l'étoient beaucoup plus encore, car ils n'avoient aucun égard pour le capitaine Fraser, qui, désespérant de pouvoir les calmer, ou de parvenir à se délivrer d'eux, nous engagea à nous retirer.

A mon retour, je fis part à mon hôte de ce que j'avois appris concernant les Iroquois. « Monsieur, me dit-il, les Iroquois

sont les plus sauvages et les plus frauduleux de tous les hommes ». Et il me raconta la fâcheuse aventure d'un missionnaire, *le père Jogues*, qui demeuroit un peu au dessous de *Trois-Rivières*. S'imaginant avoir beaucoup réussi à les convertir au christianisme, durant le court intervalle de la paix, il forma le projet de répandre cette doctrine dans le pays des Iroquois le plus éloigné. Dans ce dessein, il part avec quatre Indiens et un jeune Français qui lui servoit de domestique. Il n'étoit point encore au dessus de *Trois-Rivières*, que les quatre Sauvages qui lui servoient de guides l'abandonnèrent : cependant telle étoit sa persuasion, qu'en reconnoissance des peines qu'il s'étoit données autour d'eux, et croyant sa personne en sûreté, il ne voulut point retourner, et continua sa route ; mais dès le premier village Iroquois où il arriva lui et son domestique, il fut cruellement convaincu de son erreur, car ils le saisirent, le dépouillèrent, l'accablèrent de coups de fouet et de soufflets, et le traitèrent comme un prisonnier de guerre. Le bon père fut dans la plus grande surprise de ce soudain changement; et comme

il savoit parler leur langue, il se mit à les haranguer d'un ton mâle et énergique. Mais son éloquence ne lui servit de rien; la seule faveur qu'elle put lui procurer, fut, qu'au lieu de le brûler vif, lui et son compagnon, ils consentirent humainement à lui abattre la tête avec une hache. Quand mon hôte eut achevé son histoire, il dit, d'un ton plein de feu et d'indignation: « Monsieur, les Iroquois sont frauduleux » comme le Diable, et en voyageant, j'ai tou- » jours crainte de les rencontrer ». Et d'après l'histoire qu'il a rapportée, vous convien- drez sans doute que sa crainte est bien fondée.

Je suis, etc.

LETTRE XX.

Mont-Réal, 31 *mai* 1777.

MON CHER AMI,

AVANT de sortir de cette ville, quoique je n'aie que fort peu de tems à moi, je vais vous communiquer le fruit des recherhes que j'ai faites moi-même cet hiver, concernant les avantages que les Anglois retirent du Canada.

On se plaint, et peut-être n'est-ce pas sans fondement, que le Canada n'a jamais enrichi la France, et qu'aucun de ses habitans n'a acquis la moindre fortune, mais que les Indiens commerçans seuls se sont enrichis. Comme ce n'est point la faute de cette contrée, qui a plusieurs entrepôts très-commodes, d'où peut découler une source de richesses, à quoi faut-il alors en attribuer la cause? D'abord, à l'état continuel de guerre dans lequel cette province a été dès son premier établissement, à l'oppression du gouvernement,

et à la rapacité du clergé ; c'est pour cela que les colons (excepté les hommes entreprenans qui se livrent au commerce des fourrures), n'ayant point de motifs d'émulation, se contentoient de la pure existence ; et si un Canadien pouvoit seulement payer sa dîme et sa taxe à son prêtre, et emporter un peu de provision pour jouir pendant les ennuis d'un long hiver, son bonheur étoit complet.

Mais la face des choses est changée aujourd'hui ; dans toute la province il y a des moulins à scie et à farine, et les Canadiens s'enrichissent maintenant par l'exportation des planches et de leurs grains dans les Indes occidentales et dans les autres provinces. Comme je l'ai déjà remarqué, ce n'est pas la faute du pays : pour les gens naturellement industrieux, cette contrée a de grands avantages ; par exemple, quand ils ont labouré leurs terres en automne, depuis ce tems jusqu'à la moitié du mois d'avril, et au commencement de mai, qu'ils sement leurs grains, ils ont à couper du bois de charpente et à le scier pour les bâtimens, pour la construction des vaisseaux et autres usages, afin qu'on

Vue d'un Moulin-a-Scie et d'une redoute situés sur la Crique du Fort Anne appartenant au General Skeene.



Les Americains y mirent le Feu a l'approche de l'Armée Burgoyne

puisse l'exporter lorsque les neiges viennent à fondre. Un autre grand avantage que possède cette contrée, c'est une prompte végétation : en effet, les grains qu'ils ont semés en mai, poussent, mûrissent, sont coupés, et déposés dans les magasins à la fin du mois d'août.

Sans considérer les peines et les fatigues qu'ils avoient à essuyer, les Indiens commerçans étoient toujours regardés d'un œil d'envie. Mais aujourd'hui qu'ils ne sont plus exposés à la rapacité de l'état et du clergé, et qu'ils jouissent de tous les privilèges de notre heureuse constitution, leur industrie est très-grande, et les hivers qu'ils passoient dans les festins et en plaisirs, ils en font maintenant un usage plus utile.

L'expérience journalière prouve que cette province est capable de produire plus de ressources qu'aucune autre. Quelles raisons politiques pouvoit avoir le gouvernement Français, pour tenir les Canadiens dans un tel état d'oppression ? Il sembloit que la France se contentât de l'orgueil d'avoir un si vaste territoire annexé à sa couronne, et qu'il lui suffisoit du produit

que lui rapportoit le commerce des fourrures. Mais, de peur que vous ne croyiez que je m'enfonce trop avant dans la politique, je vais finir, me référant au détail que je donnerai bientôt sur le commerce des fourrures, qui est encore une très-grande source de richesses pour l'Angleterre, mais qui nécessairement avec le tems s'anéantira, vu la grande destruction que l'on fait des animaux, dont chaque année diminue le nombre, et les force de fuir dans des pays éloignés à un tel point, que le marchand a des centaines de lieues de plus à faire pour les poursuivre. Ainsi la nécessité d'encourager l'économie rurale vous paroîtra évidente. Mais je vois que je suis encore plongé dans la politique. Adieu donc.

Votre, etc.

LETTRE XXI.

Mont-Réal, 3 *juin* 1777.

MON CHER AMI,

JE continue à vous donner quelques détails sur le commerce des fourrures ; et comme, dans une de mes lettres précédentes, je vous ai décrit les mœurs des Indiens, et leur manière de trafiquer avec les Sauvages, je vais vous entretenir un peu des bêtes qu'ils poursuivent pour en avoir la dépouille, et j'espère que vous ne regarderez aucunes des remarques en petit nombre que j'entremêle, que comme des idées détachées qui se présentent sous ma plume.

Dans les détails que beaucoup d'auteurs nous ont donnés sur le Canada, ils représentent ce pays, au moment qu'il fut découvert, comme une immense étendue de forêts qui servoient seulement de vastes repaires aux bêtes sauvages dont elle étoit remplie, et qui y avoient multiplié prodigieusement ; car le petit nombre d'hommes

qui habitoient ces déserts, n'ayant point de troupeaux ni d'animaux apprivoisés, abandonnoient le terrein et la nourriture à ceux qui étoient errans et libres comme eux-mêmes : quoique les espèces n'en fussent pas très-variées, cependant il y en avoit un très-grand nombre de chaque espèce; mais ils eurent le sort de tous les êtres, qui, tôt ou tard, sur ce globe terrestre, payent un tribut à la souveraineté de l'homme, cette puissance cruelle qui a été si fatale à tous les êtres animés. Le petit nombre que les naturels du pays avoient détruit pour leur nourriture et leur vêtement, n'étoit pas sensible dans une multitude si prodigieuse. Notre luxe ne nous eut pas plutôt portés à faire usage de leurs peaux, que les naturels du pays leur firent une guerre continuelle, et la soutinrent avec une ardeur infatigable. Ce qui les animoit au dégât et au carnage qu'ils en faisoient, étoient l'attrait de l'abondance et les diverses gratifications qu'ils en retiroient, et auxquelles ils n'étoient point accoutumés. Pour rendre cette guerre plus destructive, nous leur prêtâmes le secours de nos armes à feu, par le moyen desquelles on

se procura des fourrures en une énorme quantité et d'une variété prodigieuse. Beaucoup de ces dépouilles étoient connues en Europe ; elles étoient les mêmes que celles qui venoient des contrées septentrionales de notre hémisphère ; mais ces dernières étoient en trop petite quantité pour suffire à toutes les demandes.

Le caprice et la nouveauté rendirent ces fourrures plus ou moins à la mode, et l'Angleterre a établi, pour l'intérêt du Canada, que le prix en seroit fixé sur les lieux et en présence de témoins. Le prix énorme que votre sœur a donné pour une palatine et pour un manchon, en est une preuve convaincante. Je vous assure qu'elles y sont très-chères ; une fourrure de bonnet très-commune coûte deux guinées.

Après vous avoir entretenu quelque temps de fourrures, je vais maintenant vous donner la description des animaux dont les dépouilles sont encore très-recherchées ; et je commence par la loutre (1), qui est si généralement connue en Angleterre, qu'il n'est pas besoin de la décrire : la seule

---

(1) *Mustela lutra.* L. Gmel. *Lutra marina.* Erxleb.

différence qu'il y ait, c'est qu'elle est beaucoup plus grande, et qu'elle a des soies plus fines et plus noires que les nôtres ; qualités fatales pour ces animaux, puisqu'elles les exposent davantage à la poursuite des Sauvages.

Le putois, dont il y a ici trois espèces, est fort estimé des chasseurs Canadiens, parce que son poil est d'une teinte plus sombre, plus lustrée, et qu'il est plus soyeux que celui d'Europe.

Le rat du nord de l'Amérique est aussi fort recherché pour sa peau ; mais dans cette branche de commerce, deux espèces de ces animaux sont sur-tout estimées, l'opossum (1), et le rat musqué. On raconte plusieurs histoires ridicules, relativement à la femelle du premier ; par exemple, que ses petits entrent dans son ventre, pour y sucer ses mamelles ; voici le fait : Sous son ventre, est une peau lâche et

---

(1) L'opossum n'est pas un rat, mais une espèce du genre appelé didelphe, *Didelphis opossum*. Gmel. *Syst, nat.* Il est certain que le sac du didephe renferme les mamelles. Ce sac forme un des caractères du genre, et le nombre des mamelles sert à déterminer les espèces.

flasque, avec une petite ouverture au centre ; elle peut la tendre ou la détendre à son gré. Si elle est poursuivie, et qu'elle croie ses petits en danger, elle les met dans cette espèce de sac, et s'enfuit avec eux au haut d'un arbre. Un autre trait bien singulier de la sagacité de cet animal, et que l'on a rarement cité, c'est que, s'il est poursuivi par d'autres animaux, tels que le tigre, le chat sauvage, etc., et qu'il puisse grimper à un arbre, il gagne l'extrémité d'une branche, et s'y suspend par la queue. La peau du rat musqué est employée aux mêmes usages que celle du bièvre, dont il semble être un diminutif; mais il renferme au dedans de lui-même un trésor plus précieux : c'est lui qui fournit le plus fin, le plus exquis des parfums, à qui il donne son nom (1).

L'hermine (2) est à peu près de la grosseur

---

(1) Le rat musqué est l'ondatra de Buffon, *Castor moschatus*. L. Le musc de cet animal n'est pas de bonne qualité : le meilleur est celui que l'on retire d'un animal qui approche du genre du cerf, et qu'on nomme musc, *Moschus moschiferus*.

(2) *Mustela vulgaris*. L. Erxleb. *Mustela erminea*. Gmel.

de l'écureuil, mais non aussi longue; elle a, comme lui, l'œil vif, le regard perçant; ses mouvemens sont si rapides, que les yeux peuvent à peine les suivre; elle a une queue longue et touffue, dont l'extrémité est noire comme du jayet. Ce qui me met à même de vous donner de ce petit animal une description exacte, c'est que la fille de celui chez lequel je loge en possède un. Cette jeune personne l'a accoutumé à se tenir comme font nos écureuils. Une chose qui n'est pas peu extraordinaire dans cet animal, c'est que, durant tout l'hiver, il étoit blanc comme neige, et que, dans un autre tems, j'exprimai ma surprise en appercevant qu'il étoit d'une teinte jaunâtre; alors elle me dit : « Ah! Monsieur, » au milieu de l'été, elle est jaune comme » de l'or ». Ce petit animal est mis au nombre d'une des beautés du Canada; car quoique la zibeline soit plus petite, elle n'est pas aussi commune. La martre, dont la peau est beaucoup estimée, se trouve seule au centre des forêts, loin de toute habitation. Quoique cet animal soit petit, il est carnacier, et ne se nourrit que d'oiseaux. Il n'a qu'un pied et demi de long;

cependant il laisse une empreinte sur la neige, qui paroît indiquer un gros animal: cela vient de ce qu'il s'alonge en sautant, et que les traces de ses deux pattes se réunissent en une seule. Sa péau est regardée comme très-précieuse; mais elle est inférieure à celle de l'espèce appelée zibeline, dont la dépouille est d'un noir brillant. Celle de la martre augmente en valeur, selon les diverses nuances; plus la teinte en est sombre, plus elle est estimée; et le prix de ces fourrures augmente graduellement depuis les brunes brillantes, jusqu'à celles d'un noir foncé et lustré. Les martres quittent rarement plus d'une fois, en deux ou trois ans, leurs retraites dans ces bois impénétrables; et lorsqu'elles le font, les Canadiens regardent cet évènement comme le pronostic d'un bon hiver, persuadés qu'il y aura beaucoup de neige, et par conséquent un grand plaisir à les détruire.

Le chat sauvage (1) du Canada passe pour être plus petit que ceux des parties septentrionales de l'Europe, et il est de la même espèce que cet animal à qui les an-

(1) Loup cervier. Lynx de Buffon. *Felis lynx*. L.

ciens donnoient le nom de lynx, et sur lequel il y eut, de tout temps, parmi le vulgaire, ce préjugé absurde, qu'il avoit le pouvoir de percer et de tuer, avec ses yeux, tout ce dont il vouloit faire sa proie, la nature lui ayant refusé les sens de l'ouïe et de l'odorat à une certaine distance. Cette fausse opinion provenoit sans doute d'une cause assez simple, de ce que cet animal, vivant de tout ce qu'il peut attraper à la chasse, poursuit sa proie jusqu'au sommet des arbres les plus élevés; et la nature l'ayant doué d'une vue plus perçante que celle de beaucoup d'autres animaux, tout ce qu'il poursuit, quoique d'une espèce toujours fort petite, il ne le perd jamais de vue, malgré l'épaisseur des feuillages. La chair de cet animal est très-blanche, et passe pour être d'un fumet exquis; les Indiens y font la chasse sur-tout pour sa peau, dont les soies sont fort longues, très-fines, et d'un beau lustre; mais elle n'est pas autant appréciée que celle du renard.

Cet animal, comme presque tous ceux qui naissent dans des climats glacés, où la nature ne produit que peu de végétaux, est carnivore.

Outre ces petites fourrures, le Canada fournit à l'Angleterre des peaux de cerf, de daim, de chevreuil, de *caribou* (*a*), et d'élan, duquel on fait provenir les autres espèces. Tous ces animaux sont chassés par les Canadiens ; mais les Sauvages se sont réservé la chasse de l'ours, et c'est leur plaisir favori. Elle semble tout-à-fait conforme à leur ardeur guerrière, à leur force et à leur bravoure ; d'ailleurs ces animaux sont d'une grande ressource pour leurs besoins.

Comme je crains de vous fatiguer par ce triste détail sur les bêtes sauvages, je vais finir ; je vous réserve, pour ma prochaine, la description de deux animaux seulement, qui sont dignes de remarque, l'ours et le castor : ce dernier possède toutes les qualités d'un ami dépouillé des vices et des maux qui existent entre les hommes, et qui nous privent des plaisirs vrais et réels, fruit d'un commerce tendre et delicieux.

Votre, etc.

---

(1) *Cervus Caribou.* Gmel. Espèce de renne.

LETTRE XXII.

Mont-Réal, 7 *juin* 1777.

MON CHER AMI,

IL se présente, presque tous les jours, des occasions favorables; je suis heureux de les saisir, durant le peu de temps que j'ai à rester dans cette ville. Quand je l'aurai quittée, vous me soupçonnerez de paresse à vous écrire; mais je vous assure avec sincérité, que, quoique mes dépêches ne soient pas alors bien suivies, je ne laisserai échapper aucune des occasions qui s'offriront.

Dans ma dernière, je vous ai dit que l'ours fournit à presque tous les besoins des Sauvages, qui se nourrissent de sa chair, se frottent avec sa graisse, et se couvrent de sa peau; trouvez bon que je vous donne quelques détails sur cet animal, et sur la manière dont ils s'y prennent pour le chasser.

Comme sans doute vous devez en avoir

vu plusieurs en Angleterre, je ne vous citerai que quelques-unes des particularités qui le concernent.

Cet animal est plus patient que farouche, et rarement il attaque l'homme ; au contraire, il s'enfuit à sa vue, et un chien peut le chasser fort loin. Le seul tems où ils sont dangereux, est lorsqu'ayant été blessés, ils quittent le creux des arbres où ils étoient restés pendant tout l'hiver, et quand ils sont en chaleur, ce qui arrive dans le mois de juillet. Ils sont alors si farouches, si furieux, qu'il est extrêmement dangereux de les rencontrer. Dans cette saison, ils deviennent très-maigres, et leur chair a un goût si désagréable, que les Indiens, dont l'estomac n'est pas très-délicat, ne peuvent y toucher. Qui pourroit croire qu'un animal aussi difforme pût, dans l'espace d'un mois, perdre tout son embonpoint par un effet de *belle passion*, et devenir maigre comme s'il eût jeûné pendant six mois?

Mais, cette saison passée, il recouvre son premier embonpoint ; ce qui contribue beaucoup à le lui faire retrouver, c'est la grande quantité de fruits sauvages qui y

abondent, et dont il est extrêmement friand ; il aime avec passion le raisin, et, pour en avoir, il grimpe au sommet des arbres les plus élevés. Après qu'il s'est nourri quelque temps de fruits, sa chair devient délicieuse, et continue de l'être jusqu'au printems.

Il est assez surprenant que cet animal, qui est muni d'une peau aussi chaude, et qui n'a pas l'air très-délicat, prenne plus de précautions qu'aucun autre, pour se préserver du froid (C'est une leçon que nous donne la nature, de ne point établir notre jugement d'après une simple apparence, puisque chacun est juge de ses propres besoins). A cet effet, lorsque l'hiver approche, il grimpe dans le creux d'un vieux arbre pourri, et en bouche l'entrée avec des branches de pin ; par ce moyen, il se garantit de toutes les intempéries de la saison ; et lorsqu'il est une fois établi dans sa demeure, il ne la quitte jamais, ou que rarement, pendant l'hiver ; ce qui est d'autant plus singulier, qu'il n'y dépose aucune sorte de provision, et qu'il lui faut quelque nourriture. Il est naturel de supposer qu'il ne lui en faut que

très-peu. A la fin de l'automne, comme il est très-gras, il ne prend point d'exercice, et il dort presque toujours ; ainsi, perdant très-peu par la transpiration, il a très rarement besoin de sortir pour chercher des alimens ; et lorsqu'il le fait, il retourne promptement dans sa retraite. Une opinion ridicule, répandue dans le monde, c'est que, durant l'hiver, la seule nourriture de l'ours est de lécher ses pattes. Une chose a pu donner lieu à cette opinion ; c'est la longueur étonnante du tems que ces animaux passent sans manger, soit qu'ils tirent leur soutien du sommeil ou de l'inaction. Cependant, que cette idée ait du crédit, je n'en suis point surpris, puisqu'on a un exemple d'un ours qui fut enchaîné durant tout un hiver, sans nourriture ni boisson, et qui, au bout de six mois, fut trouvé aussi gras qu'au moment où on l'avoit pris.

La saison de chasser l'ours, est l'hiver. Les Indiens le forcent de sortir de sa retraite, en mettant le feu aux branches du pin, qu'il a traînées au fond du creux de l'arbre : la fumée venant à monter jusqu'au tronc, le chasse de son fort ; d'où il n'est

pas plus tôt descendu, qu'ils le tuent. Les Indiens aujourd'hui n'en détruisent que pour leurs propres besoins ; au lieu qu'autrefois ils avoient coutume de le faire, dans le dessein de céder leurs peaux à des marchands. Mais on ne se fut pas plus tôt apperçu que le Canada abondoit en castors, que les Sauvages, dirigés par le motif d'un intérêt plus grand, tournèrent leurs armes contre un animal innocent, qui ne fait de mal à aucun être vivant, et qui n'est ni carnivore ni sanguinaire. Il est devenu (je n'y songe qu'avec peine) l'objet d'une poursuite facile, et celui que les Sauvages chassent avec le plus d'acharnement et de cruauté ; circonstance due entièrement à l'impitoyable avidité que le luxe inspire nécessairement pour leurs peaux, à toutes les nations policées de l'Europe.

Cet animal est, par sa nature, fait pour la vie sociale ; il est doué d'un instinct merveilleux pour conserver et propager son espèce. Il est en général long de trois ou quatre pieds environ, pesant ordinairement depuis quarante jusqu'à soixante livres. Ses pattes de derrière sont palmées, ce qui les rend propres à nager ; celles de devant sont

digitées; sa queue est ovale, très-platte, et couverte d'écailles; sa tête ressemble à celle du rat; il a quatre dents très-aigues, avec lesquelles il peut ronger les arbres les plus gros.

Cet animal n'a point de passions nuisibles; il n'éprouve point le désir de faire du mal à aucun être. Exempt de toute ruse, il se défend à peine lui-même, à moins qu'il ne se forme une société. Il ne mord jamais, excepté lorsqu'on le saisit; et comme la nature ne l'a point pourvu d'armes défensives, un instinct naturel le porte à se réunir en société. Il emploie divers stratagêmes pour assurer sa tranquillité sans combattre, et vivre sans faire aucun mal et sans en souffrir. Quoiqu'il soit pacifique, et de mœurs si douces, qu'il forme, comme vous le voyez, une société, il est néanmoins indépendant, pourvoyant lui-même à ses propres besoins, et par conséquent esclave d'aucun être. Il n'obéit point et ne prétend point commander; tous ses soins semblent dirigés, par son instinct, à travailler en même tems pour le bien général, et à vivre pour lui seulement. Avant de vous apprendre le genre

de la société formée par ces animaux, telle que me l'a décrite mon hôte, il faut vous faire part des renseignemens qu'il m'a donnés.

Au mois de juin ou de juillet, ils s'assemblent de tous les quartiers, au nombre de deux ou trois cents, près de quelque lac ou d'un étang, pour bâtir leurs demeures et se garantir de l'hiver. Cette construction, vu la complication des matériaux, et la manière dont ils sont disposés, peut être regardée comme au dessus de la capacité de tout autre être que d'un être in[illegible] Ce qui sur-tout jette dans l'étonnement, ce sont les digues qu'ils construisent, lorsqu'ils ne peuvent trouver de lac ni d'étang; dans ce cas, ils se fixent sur les bords de quelque rivière. Le premier de leurs travaux est de former une digue, qu'ils placent d'ordinaire dans la partie la plus basse du courant. A cet effet, ils abattent des arbres avec leurs quatre dents tranchantes, dont j'ai déjà parlé. Cinq ou six d'entre eux se mettent à couper un grand arbre; et pour vous donner une preuve de l'étonnante sagacité de ces bêtes industrieuses, ils s'arrangent de manière qu'il tombe toujours

dans l'eau. Après avoir jeté ce premier fondement, ils abattent des arbres plus petits, qu'ils roulent près du gros : mais ce qui est le plus merveilleux, c'est la manière dont ils enfoncent des pilotis dans l'eau. Pour briser le courant, dont la force emporteroit la charpente, ils les placent en travers; voici la manière dont ils s'y prennent : Avec leurs ongles ils creusent un trou dans la terre ou au fond de l'eau; avec leurs dents ils placent le pieu contre les bords de la rivière ou contre l'arbre qu'ils [illegible] en travers, et avec leurs pattes ils l'élèvent et l'enfoncent par le bout piquant (que ces animaux pleins d'intelligence ont façonné exprès) dans le trou qu'ils ont creusé à l'endroit où ils dressent ce poteau. Pour rendre ces pieux ou ces pilotis plus solides, ils les entrelacent des branches de ces petits arbres, et avec leur queue ils gachent une espèce de mortier fait avec de l'argile, et en remplissent les espaces vides des branches entrelacées. Après que la masse de ce bâtiment en général est achevée, chacun d'eux, parmi les appartemens, en cherche un pour lui-même. Une cabane sur des pilotis aux

bords d'un lac, est capable d'en contenir depuis deux ou trois jusqu'à dix ou quinze (car ils se partagent eux-mêmes par compagnie, et bâtissent des cabanes en proportion) : elles sont fermées par des murs et des cloisons d'environ deux pieds d'épaisseur et plusieurs de hauteur ; elles sont voûtées et si bien cimentées, que le plus petit courant d'air ne sçauroit y pénétrer. Chaque appartement est d'une grandeur suffisante pour contenir deux d'entre eux, le mâle et la femelle. Chaque cabane a deux entrées, l'une du côté de la terre, et l'autre du côté du courant ; la première est faite pour aller dans les bois chercher des provisions, et la dernière pour échapper à leur ennemi, c'est-à-dire, à l'*homme*, le destructeur des cités et des sociétés. L'intérieur de leurs appartemens n'a d'autre ornement qu'une couche de gazon, couverte de branches de sapin, et ces animaux sont si propres, qu'on n'y voit jamais la moindre ordure.

Dans chaque cabane il y a plusieurs logemens, en proportion du nombre de leurs habitans ; chacun connoît le sien, et jamais il ne s'introduit dans celui de son voisin.

Le mâle et la femelle logent dans leur habitation particulière ; ils ne connoissent ni les jalousies ni les querelles. Les provisions de la communauté sont recueillies et dépensées sans contestation, et ils se contentent d'une nourriture, fruit de leurs travaux : la seule passion qu'ils aient est celle de l'amour ; grand exemple pour cet être doué de toute intelligence, de toute sagacité, l'homme, qui est le triste esclave de toutes les passions de la vanité.

Deux de ces animaux, dans le cours de leurs travaux pendant les mois d'été, s'attachent l'un à l'autre par inclination et par un choix réciproque, et s'assortissent pour passer l'hiver.

Ce couple heureux se retire dans sa cabane, vers la fin d'automne, que l'on a remarqué n'être pas moins favorable à l'amour, que le commencement de cette saison ; car si la saison des fleurs invite la classe des oiseaux à se propager au fond des bois, celle ces fruits n'a pas d'attraits moins puissans, pour engager les habitans de la terre à la reproduction de leur espèce. D'ailleurs, comme l'hiver donne le loisir aux poursuites amoureuses, il dédommage, par

ce moyen, des avantages des autres saisons.

J'apprends dans le moment que le vaisseau est prêt à faire voile. Il faut interrompre l'histoire de cet étonnant et merveilleux animal, d'où l'on peut tirer des leçons d'industrie et de morale, jusqu'à ce qu'il se présente une autre occasion. Je finis en vous assurant de mes vœux sincères pour votre bonheur et votre prospérité.

Votre etc.

LETTRE XXIII.

Mont-Réal, 8 *juin* 1777.

MON CHER AMI,

JE vous envoie la présente par notre ami le capitaine F.... qui part en poste pour Quebec, d'où il s'embarquera aussi-tôt ; et comme la navigation depuis cette ville jusqu'à Quebec est ralentie par divers courans et autres causes produites par les eaux, il y sera peut-être plus tôt que le bâtiment par lequel je vous envoie ma première, et dans ce cas vous recevrez celle-ci avant l'autre. Je vais achever la fin de l'histoire du castor.

Si ma mémoire ne me trompe pas, j'en suis resté à la peinture de leur amour, cette passion universelle de la nature, dont le castor semble goûter les douceurs dans l'état conjugal, par comparaison, plus heureux que les hommes ; car lorsqu'ils se sont accouplés et qu'ils sont entrés dans leur cabane, jamais ils ne se quittent l'un

l'autre ; ils consacrent tout leur tems à l'amour, dont ni travail, ni aucun autre objet ne peut les distraire.

Si par hazard le soleil paroît, pour égayer la sombre mélancolie de la saison, ce couple heureux abandonne sa cabane pour se promener sur les bords du lac. Là ils se régalent de quelque écorce fraîche, et respirent les salutaires exhalaisons de la terre. A la fin de l'hiver, la mère met au jour des gages chéris de leur affection, pendant que le père va dans les bois, attiré par les douceurs du printems, laissant pour sa petite famille la portion du terrein situé au sommet de leur étroite cellule. Le castor produit en général deux ou trois petits, que la mère nourrit et élève ; car pendant que le père est absent, elle emmène ses petits pour chercher des écrevisses, des poissons et de l'écorce verte, pour réparer ses forces, et nourrir ses petits jusqu'à ce que la saison du travail soit revenue. Car, quoique ces animaux soient si industrieux qu'ils construisent des habitations qui dureroient un siècle, ils sont obligés de les rebâtir tous les ans, parce que la première chose que font les marchands,

marchands, lorsquils rencontrent quelques-uns de leur travaux, est de détruire leurs cabanes et leurs digues.

Il est divers moyens de prendre et de détruire ces animaux, en desséchant l'eau de leurs digues, et quelquefois en leur tendant des filets. Rarement on tire dessus ; car, à moins qu'ils ne soient tués sur la place, ils sont perdus pour le chasseur ; ils plongent dans la rivière quand ils ne sont que blessés, et lorsqu'ils gagnent le fond ils ne surnagent jamais. Le moyen le plus général et le plus sûr de les attraper, est de tendre des pièges dans les bois, où on les voit occupés à manger l'écorce des jeunes arbres. On met pour appât à ces pièges des tiges fraiches, auxquelles le castor n'a pas plus tôt touché, qu'un grand poids tombe sur lui et lui écrase les reins. Alors le chasseur, qui se tenoit caché près de là, se hâte de le mettre à mort.

Sans doute maintenant vous êtes tout de bon fatigué par un aussi long détail sur cet animal. Mais si je me suis étendu sur ce sujet, c'est que je ne puis me lasser d'admirer beaucoup de qualités rares que cet animal possède sans aucun mélange de

vices, et que je me suis perdu dans la contemplation de cet Etre suprême qui l'a formé avec tous ces talens naturels.

Pardonnez-moi la comparaison que j'établis entre les sociétés de ces animaux et celle des couvens. Si l'on peut dire que le bonheur se trouve dans ces deux communautés, il faut avouer qu'il y réside d'une manière bien opposée. Le bonheur de l'une consiste à suivre les impulsions de la nature ; dans l'autre, la nature, les charmes d'un amour social, et les loix de la propagation, y sont entièrement anéantis. L'établissement de la société du castor paroît destinée à la reproduction de son espèce ; l'autre la foule aux pieds. Combien d'êtres qui pouroient honorer la nature sous le titre de mère passionnée, d'épouse tendre, sont perdus pour le monde et pour eux-mêmes !.... Ils ne peuvent espérer d'éprouver de tendres émotions, et, dans l'amertume de leur douleur, ils détestent la coutume tyrannique qui les a arrachés au bonheur, et les tient enchaînés dans des cellules, en proie à des désirs stériles et sans espérance. Cette idée me révolte et me déchire.

Qui peut, avec des sentimens d'humanité, ne pas se récrier, lorsqu'il considère que ces affreuses et féroces institutions sont prodiguées dans toutes les parties de l'Europe ? Institutions non seulement injustes, mais barbares, qui, sous l'absurde et ridicule idée de rendre les hommes égaux aux Anges, dépouille la santé de sa vigueur, et la beauté de sa récompense.

Je suis très-agréablement interrompu dans mes sérieuses réflexions, par la visite de notre ami S...., qui arrive dans le moment de New-Yorck. Il avoit été fait prisonnier, dans l'expédition de l'été dernier, par un homme bien connu, nommé Whitcomb, le même qui tira sur le brigadier général Gordon, particularité dont je vous instruirai dans ma prochaine lettre.

Votre, etc.

LETTRE XXIV.

Mont-Réal, 12 juin 1777.

MON CHER AMI,

DANS ma dernière, je vous ai parlé d'un certain Whitcomb, natif de Connecticut, et grand partisan des Américains, qui, après la défaite sur les lacs, offrit ses services pour amener prisonnier un officier Anglois. Pour cet effet, il se rendit près d'un bois épais, entre *la Prairé* et *Saint-Jean*. Le premier officier qui vint à passer, fut le brigadier général Gordon : il étoit monté sur un cheval plein de feu, et Whitcomb voyant peu de possibilité de se saisir de lui, tira dessus et le blessa à l'épaule. Le général gagna, aussi promptement qu'il put, le camp de Saint-Jean. Au moment où il arrivoit, épuisé par la fatigue et par la perte de son sang, il tomba de cheval. Quelques soldats le relevèrent, et le portèrent à l'hôpital. Après que sa blessure fut pansée, et qu'il fut un peu remis, il raconta

les circonstances de son accident. La chose ayant été aussi-tôt rapportée au général Carleton, un corps d'Indiens fut envoyé pour visiter le bois et poursuivre Withcomb : mais ce fut inutilement ; car il s'étoit hâté de gagner Ticonderoga. Cependant le général Carleton, imaginant qu'il pouvoit être dans les bois, ou être caché dans la cabane de quelque Indien mal-intentionné, fit publier, parmi les naturels du pays, qu'il promettoit une récompense de cinquante guinées à celui qui amèneroit Whitcomb, mort ou vif, au camp.

Au bout de quelques jours, le général Gordon mourut de sa blessure ; on pleura sincèrement, dans sa personne, la perte d'un officier plein de bravoure et d'expérience.

Lorsque Whitcomb fut arrivé à Ticonderoga, et qu'il eut appris au général, commandant de la place, que n'ayant pu faire un officier prisonnier, il croyoit l'avoir blessé mortellement, le général témoigna son mécontentement dans les termes les plus forts, et fut très-irrité de cette action. Alors Withcomb, pour se réconcilier avec lui, offrit ses services pour retourner encore, jurant qu'il perdroit la vie s'il ne revenoit pas avec un prisonnier.

En conséquence, suivi de deux autres hommes, il traversa le lac Champlain, et s'arrêta près d'un petit crique, où il cacha son canot, et gagna, dans le bois, le même lieu où il s'étoit posté la première fois. Ses deux compagnons se cachèrent dans un petit sentier, pendant qu'il rodoit aux environs.

Le régiment, dont notre ami S... est quartier-maître, ayant occasion d'aller à Mont-Réal pour quelques provisions, partit du camp de Saint-Jean pour se les procurer. S.... se détermina à ne point aller par la même route, mais par le chemin de *Chamblée*, d'après le récit du dernier accident : mais vous le connoissez, c'est un homme d'une grande bravoure et d'un grand courage, joint à une force peu commune. Résolu à ne point s'écarter de quelques milles de son chemin pour un Whitcomb, quel qu'il fût, il dit en riant, qu'il seroit bien aise de le rencontrer, étant sûr d'obtenir la récompense promise.

Avant de partir, il prit toutes ses précautions, et se chargea non seulement d'un fusil, mais même d'une paire de pistolets. Lorsqu'il fut arrivé près du bois dont j'ai

déjà parlé, il se tint sur ses gardes ; mais tout-à-coup Whitcomb et les deux hommes qu'il avoit avec lui, s'élancèrent de derrière un buisson épais, et le saisirent avant qu'il pût faire la moindre résistance : ils lui prirent son fusil et ses pistolets, lui lièrent ses armes derrière le dos, et lui bandèrent les yeux.

Ils furent trois jours à gagner le canot qu'ils avoient caché. Pendant ce tems, ils firent bien maigre chère ; un peu de biscuit dur servoit à appaiser leur faim, et les fruits sauvages étoient un luxe pour eux. Lorsque Whitcomb l'eut fait avancer assez loin pour croire qu'il ne pourroit s'échapper, on lui délia les mains, et on lui ôta le bandeau de dessus les yeux. Peignez-vous les sentimens qu'il dut éprouver, quand il se vit au milieu d'un bois épais, environné de trois furieux, et ignorant quelles étoient leurs intentions.

La nuit venue, lorsqu'ils eurent partagé leur foible portion, deux de ces trois hommes se livrèrent au sommeil, tandis que l'autre fit sentinelle. La première nuit, notre prisonnier dormit de fatigue ; la seconde, comme vous devez naturellement le sup-

poser, l'excès d'inquiétude qui agitoit son esprit, ne lui permit pas de clorre les yeux. Au milieu de cette nuit, il se présenta une occasion favorable de s'évader ; car celui qui étoit de garde, tomba vaincu par le sommeil. Il m'a instruit depuis, combien il balança long-tems sur les mesures à prendre pour s'enfuir ; il ne pouvoit soutenir l'idée de les mettre à mort, quoique cette action eût été justifiée par les loix de la guerre : s'il s'évadoit, ils pouvoient le reprendre et le maltraiter. De toutes les raisons, celle qui le détermina à rester dans l'état où il se trouvoit, fut qu'après avoir ainsi parcouru une étendue de plusieurs milles à travers les bois, il ne pourroit savoir quelle direction prendre (ayant eu les yeux bandés lorsqu'il y étoit entré) ; il pouvoit se faire qu'il errât çà et là, jusqu'à ce qu'il mourût de faim. Il resta dans cette cruelle incertitude jusqu'au retour du jour, qu'ils reprirent leur marche, et vers le soir ils arrivèrent à la crique, où ils avoient caché leur canot. Alors ils s'assurèrent de lui de nouveau, en le faisant entrer dans le canot ; ils traversèrent le lac jusqu'à Ticonderoga, où ils arrivèrent de

bonne heure le lendemain matin. Lorsqu'il fut débarqué, ils lui bandèrent encore les yeux, pour qu'il ne pût voir leurs manœuvres, et le conduisirent ainsi au général, dont le seul motif, en s'efforçant de se procurer un officier, étoit d'en tirer, par des menaces ou par de bons traitemens, quelque information sur notre armée. En cela cependant il fut étrangement trompé; et comme il ne put obtenir le moindre renseignement de notre ami, il l'envoya, en qualité de prisonnier de guerre, sur sa parole, à quelques-unes des villes de l'intérieur, d'où, comme vous le marquoit ma dernière, il est revenu aussi gai, aussi bien portant que jamais. Je ne me serois pas arrêté aussi long-tems sur ce sujet, si je n'eusse su que son bonheur vous est tellement cher, que vous prenez un vif intérêt à tout ce qui le concerne. Je finis; mais auparavant, laissez-moi vous féliciter du recouvrement de votre santé, après avoir été si inquiet de votre maladie. Une bonne santé rend seule la vie agréable; puissiez-vous en jouir long-tems, et pour votre avantage et pour celui de vos amis! c'est le vœu ardent de

Votre, etc.

LETTRE XXV.

Du camp de St-Jean, 18 *juin* 777.

MON CHER AMI,

J'AVOIS à peine fini ma dernière, que j'ai reçu l'ordre de me rendre ici, et je suis maintenant jeté dans le fracas et dans les embarras d'une campagne en activité. Ne m'accusez point maintenant de négligence, si vous ne recevez point de moi des nouvelles aussi fréquentes.

Je vous ai observé dans ma lettre précédente, que l'opinion générale étoit, que les troupes du roi ne nous devanceroient point pour passer le lac *Champlain*, mais qu'elles attendroient notre arrivée à Ticonderoga; d'après cela, les opérations de la campagne commenceront à Crown-Point. Ce seroit être très-injuste envers ceux qui ont campé dans cette garnison durant l'hiver, si je passois sous silence leurs travaux pour réparer, augmenter et mettre en état de servir incessamment les bateaux,

les barques canonnières, et les vaisseaux armés. L'autre partie des troupes a développé la même industrie, en établissant des magasins à Mont-Réal, à Sorell, à Chamblée, qu'il faut former durant la gelée, non seulement parce que le transport est plus aisé à cette époque, mais pour abréger les chemins, qui, lors de la fonte et de l'écoulement des neiges, sont en général impraticables pendant quelques mois.

D'après tous les détails que j'ai pu recueillir, les Américains sont en grande force à Ticonderoga ; ils sont aux environs de douze mille, et un nombre considérable occupe le lac George, défendu par une puissante flotte, dans la vue sans doute d'assurer leur retraite en cas qu'ils soient obligés d'abandonner Ticonderoga.

Le trajet du lac *Champlain* seroit sans danger, vu la supériorité de nos forces navales. Le corps avancé sous le commandement du général Fraser, une puissante troupe de sauvages et de Canadiens destinés aux découvertes et aux opérations du dehors, et les meilleurs ingénieurs et ouvriers sont destinés à s'emparer de Crown-Point et à le fortifier. Notre but est de

prévenir les insultes de l'ennemi, durant le tems nécessaire pour rassembler les provisions, former les magasins, et fortifier les postes ; travaux qui sont indispensables, avant de nous avancer en forces, pour mettre le siège devant Ticonderoga.

La brigade campée à Crown-Point doit arrêter l'ennemi. Le reste de l'armée est destiné à faire avancer les convois, à transporter les provisions, disposer l'artillerie, préparer les fascines et les autres choses nécessaires pour le service de l'artillerie, pour commencer le siège, et pour que les ennemis, durant ce tems, ne puissent demeurer en repos. Des corps de sauvages, soutenus par des détachemens d'infanterie légère, les tiennent dans de continuelles alarmes au milieu de leurs fortifications, et en même tems favorisent la marche des officiers généraux et des ingénieurs, qui vont à la découverte pour se procurer les renseignemens sur leurs forces, leur position et leurs desseins. D'après les grands préparatifs qui ont été faits pendant l'hiver, d'après les vigoureuses opérations des troupes, qui sont en bon état, pleines de force et d'ardeur, on peut raisonnable-

ment espérer que la réduction de Ticonderoga aura lieu dans le commencement de l'été (à moins que quelque malheur, que la prudence humaine ne sçauroit prévoir, n'y mette obstacle), quoique l'on croie généralement que l'action sera chaude, et qu'il y aura beaucoup de sang répandu. Les Américains, en tirant l'épée, ont dû prévoir que les débats seroient sanglans, et s'attendre à toutes les horreurs d'une guerre qui s'étendra sur tout ce qui est dans son sein, au pillage de leurs champs converts de moissons, à la destruction de toutes les commodités de la vie, et au débordement de tous les maux que des ennemis sont capables d'inventer. Mais si des hommes, dirigés par les seuls motifs du bien-être et du bonheur des deux contrées, avoient dirigé leurs desseins, ils leur eussent conseillé de se soumettre à la mere-patrie. Parlà ils auroient prévenu facilement toutes les horreurs d'une guerre civile. L'Amérique, par un concours d'heureuses circonstances, s'est élevée lentement et par dégré à un haut point de prospérité, et la puissance qu'elle doit à sa prospérité, est susceptible de quelque durée; cepen-

dant, à mon avis, cette puissance n'est pas tellement affermie, qu'elle lui assure l'indépendance : la situation critique où elle se trouve maintenant, sans aucune circonstance favorable, lui prépare indubitablement une secousse des plus violentes. Je suis pleinement convaincu que s'ils eussent retardé d'un demi-siècle l'exécution de leurs idées d'indépendance, d'après l'accroissement de leur population et de leurs richesses, ils auroient réussi sans beaucoup de difficulté, et même sans le secours d'aucune autre puissance ; et alors ils seroient devenus la première nation du monde. Aujourd'hui, s'ils atteignent à ce but, il faut que ce soit par les armes de quelque nation, avec laquelle, faute de moyens pour payer les dépenses de cette alliance, ils seront dans des débats et dans des disputes continuelles, qui se termineront peut-être par un entier assujettissement, et par ce vil esclavage qu'ils prétendoient si ridiculement avoir à craindre de nous. C'est alors que l'Amérique regrettera la protection de la mère-patrie, qu'elle traite maintenant avec tant d'ingratitude. Mais je vous laisse à vos propres réflexions;

car sans doute vous allez dire : « Un soldat qui fait le politique » ! Je vais détourner votre attention de dessus les débats du genre humain, pour la porter sur les productions étonnantes de la nature, en vous traçant le portrait d'un petit animal qui m'a été apporté depuis peu, et qu'on appelle *écureuil volant* (1).

Cet animal est ainsi appelé, parce qu'il est pourvu d'une peau ou membrane attachée à chacun de ses côtés. Elle est longue d'environ trois pouces, et s'étend depuis les reins jusqu'aux pattes de devant, où elle est arrêtée par une articulation osseuse : il étend cette membrane comme une voile ; ce qui lui donne la faculté de voler d'un arbre à un autre, à une grande distance. La plupart des écureuils sautent d'arbre en arbre, quand ils sont rapprochés les uns des autres ; mais cet animal parcourt, en volant, une grande étendue. Cette membrane est très-flexible et d'un beau gris obscur ; ses yeux sont noirs et très-saillans. Il diffère un peu des autres écureuils pour le goût ; car il ne se soucie

(1) *Sciurus volans*. L. Polatouche. Buff.

point de noix, et son mets principal et favori est la tige fraîche du bouleau. Ce petit animal fait son gîte d'une manière tout-à-fait curieuse, avec de la mousse de quelque arbre; c'est un petit tombeau dans lequel il est comme enseveli. Rarement il en sort pendant le jour, à moins qu'il n'en soit chassé. Je tiens celui-ci d'un petit enfant, qui, grimpant à un arbre pour avoir un nid d'oiseaux, et l'ayant apperçu comme il étoit endormi, s'en saisit et me l'apporta, parce qu'il avoit appris que je faisois une collection de curiosités naturelles. En conséquence, je vous prie de me mander par votre première, si vous avez reçu en bon état la petite collection que je vous ai envoyée de Mont-Réal. J'ai ajouté cet animal curieux, et un d'une autre espèce, appelé *écureuil de terre*, de la grosseur d'un rat, et agréablement tacheté comme un jeune faon, à la collection que je fais maintenant, et j'espère que vous les regarderez comme des preuves de l'amitié de

Votre, etc.

LETTRE

LETTRE XXVI.

Du camp à la rivière Bouquet, sur le lac Champlain, 23 juin 1777.

MON CHER AMI,

Vous voyez combien nous nous sommes avancés. Il paroît que nous traverserons ce qui nous reste du lac, sans éprouver aucune opposition de la part des ennemis, leur dessein étant, comme je vous l'ai déjà dit, de disputer Ticonderoga. Les rapports de différens espions et de déserteurs nous confirment pleinement dans cette opinion; ils apprennent que les ennemis ont travaillé avec ardeur à se renforcer, et qu'ils sont déterminés à disputer la place avec la plus grande vigueur. Ils bâtissent maintenant des galères à rames au fort Saint-George, pour la défense de ce lac, et ils fortifient le chemin de Skenesborough.

Il paroît que le congrès a chargé les quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre, dont les habitans sont d'excellens bûcherons

et pleins d'activité pour la coupe des arbres, de fournir des hommes et des provisions, pour s'opposer aux progrès de nos forces; ce qu'ils ont accepté, mais à condition d'être exempts de rien fournir à l'armée du général Washington. Si la chose est réellement ainsi, nous nous voyons assez d'affaires sur les bras, ayant quatre provinces puissantes et révoltées à combattre. Ils ont de plus l'avantage, qu'étant sur leurs frontières, s'ils venoient à essuyer quelque échec, ils pourront aisément renouveler et leurs forces et leurs provisions.

Nous étant aussi avancés sur le lac, je suis en état de vous donner quelques détails à ce sujet; déjà nous avons traversé la partie la plus large. Plusieurs petites îles sont répandues çà et là; et dans l'endroit où il est le plus étendu, il est impossible d'appercevoir le bord opposé. Des deux côtés il y a plusieurs plantations, mais en bien plus grand nombre au midi, parce que la partie du nord est pleine de montagnes et de rochers. Il renferme une grande quantité de poissons de toute espèce, l'esturgeon, le brochet, d'une grosseur incroyable, et plusieurs autres, parmi les-

quels est le chat de mer, qui a environ 18 pouces de long ; sa couleur est brune ; il est sans écaille ; il a une grosse tête ronde, semblable à celle du chat, duquel il tire son nom ; sa tête est armée d'appendices semblables aux tentacules du limaçon, et que, comme lui, il peut alonger et retirer à volonté, et lorsqu'elles sont dans toute leur longueur, elles ont environ deux pouces. Si en tirant un de ces poissons de l'hameçon, il vous touche avec une de ses appendices, il laisse à la partie une sensation affectée et désagréable, pendant deux ou trois jours. Ses nageoires sont très-osseuses et très-dures, comme celles de la perche ; il pèse communément cinq ou six livres environ ; sa chair est grasse et fade ; son goût tient beaucoup de celui de l'anguille.

Dans cette saison de l'année, des bandes prodigieuses de pigeons traversent le lac ; ils sont du plus beau plumage et en une étonnante quantité.

Ils sont excellens à manger ; et pour vous donner une idée de leur nombre, dans un de nos campemens, les soldats, pendant un jour entier, ne se sont nourris que de

cela. Fatigués de la traversée du lac, ils s'abbattent sur la première branche qu'ils peuvent rencontrer; quelques-uns sont tellement épuisés de lassitude, qu'ils tombent dans l'eau, où il est facile de les prendre. Ceux qui se sont arrêtés sur des branches, étant hors d'état de reprendre leur vol, les soldats les font tomber avec de longues perches.

Dans le tems que ces pigeons, traversant le lac dans le Canada, ne cessent de voler par bandes nombreuses, les Canadiens trouvent un grand amusement à les chasser, ce qu'il font d'une manière tout-à-fait singulière: pendant le jour, ils s'en vont dans les bois, et appuient des échelles contre les plus élevés, où les pigeons viennent se hucher; et lorsque l'obscurité est venue, ils se glissent doucement, et de dessus ces échelles ils en tuent une grande quantité. Alors ils tirent du feu d'un caillou, et allumant une torche enduite de poix, ils ramassent ceux qu'ils ont tués, et ceux que les blessures mettent hors d'état de s'envoler. Pendant trois semaines ou un mois, que durent en général ces volées de pigeons, les Canadiens de la dernière

classe ne subsistent uniquement que de cela.

A ce dernier campement, ainsi qu'aux autres précédens, nous avons été réduits à la nécessité d'éclaircir des buissons épais et d'abattre de petits arbres, avant de pouvoir asseoir notre camp ; pendant ce tems, nous étions dévorés par des essaims de mousquites, qui y sont en grande abondance, et nous en étions continuellement harcelés, jusqu'à ce qu'on eut allumé des feux, dont la fumée les dispersa aussi-tôt.

Comme nous abattions du bois pour nous établir à l'endroit où nous sommes dans ce moment, un chien, les délices du lord Balcarres, de la Newtousndlan, a failli être tué ; il n'a échappé que par une espèce de prodige : dans le moment qu'un haut pin ébranlé tomboit, ce chien passe en travers ; l'arbre le touche, et enfonce le pauvre animal dans la terre. A l'instant tout le monde s'empresse de le secourir ; on ne l'a pas plus tôt débarrassé, qu'il va sautant, gambadant autour de son maître, au grand étonnement de tous les spectateurs, qui croyoient naturellement que le pauvre animal avoit eu les os brisés ; car

l'arbre, en tombant, l'avoit enfoncé dans la terre. La conservation de ce chien a été attribuée à la nature du terrein, qui étoit sablonneux et sans résistance. Je n'ai pas besoin d'ajouter combien, depuis cet évènement, le Lord est attaché à son cher *Batteau*. A deux milles plus haut sur cette rivière, et à la chûte de l'eau, il se trouve d'excellentes truïtes. Vous qui êtes si passionné pour le plaisir de la pêche, vous trouveriez de quoi vous amuser dans ce pays. Combien je désirerois que vous fussiez ici, une heure seulement, à prendre ce divertissement, pour pouvoir, pendant ce court espace, jouir du bonheur de m'entretenir avec vous, pour vous faire mille questions, pour m'informer de ceux qui me sont chers, pour . . . . . ! Mais il faut mettre fin à mes réflexions et à mes désirs.

Votre, etc.

LETTRE XXVII.

Du camp de la rivière Bouquet, sur le lac Champlain, 24 juin 1777.

MON CHER AMI,

CETTE rivière tire son nom du colonel Bouquet, qui, chargé d'une expédition contre les Indiens, lorsque le Canada étoit dépendant du gouvernement Français, eut en cet endroit un entretien avec eux pour traiter de la paix.

Il semble que ce lieu soit destiné à des conférences; car hier le général Burgoyne en eut une avec eux; et comme je suis fâché de voir que l'emploi que nous faisons des Indiens dans cette guerre, soit désapprouvé en Angleterre, je vais donner un discours du général et leur réponse, et, d'après cela, vous pourrez établir votre propre opinion. Lorsque l'assemblée fut formée, le général, par le moyen d'un interprète, leur parla en ces termes :

« CHEFS ET GUERRIERS,

» Le grand roi, notre père commun, et

» le défenseur de tous ceux qui recherchent » et méritent sa protection, a vu avec sa» tisfaction la conduite générale des tribus » Indiennes, depuis le commencement des » troubles avec l'Amérique : trop pénétrans » pour être trompés, trop fidèles pour se » laisser corrompre, ils ont respecté les » droits violés d'une puissance paternelle » qu'ils chérissent, et ils ont brûlé de la » venger. Un petit nombre d'individus seu» lement, le rebut d'une petite tribu, dès » le commencement, se sont laissé égarer ; » de faux exposés, des appâts trompeurs, » des promesses insidieuses, et les diverses » trames que savent ourdir des rebelles, » toutes les machines qu'ils ont fait jouer » pour l'exécution de leurs desseins, n'ont » servi à la fin qu'à donner un nouveau » lustre à la conduite des tribus en géné» ral, en dévoilant à l'univers et le petit » nombre de ces apostats, et tout le mé» pris qu'ils inspirent ! C'est une vérité qui » est connue de vous tous ; toutes les voix, » tous les bras réunis des tribus Indiennes » répandues sur ce vaste continent, sont » rangés du côté de la justice, de la loi, et » du roi.

» Les entraves que vous avez mises à » votre ressentiment, en attendant que le » roi votre père vous appelât aux armes, » les rudes épreuves auxquelles sans doute » votre amitié a été mise, sont une autre » marque, un témoignage touchant de votre » attachement au principe d'une alliance » dont vous fûtes toujours jaloux de faire » profession, qui consiste à s'intéresser aux » jouissances les uns des autres, et à aimer » les devoirs qui existent entre parens.

» La clémence de votre père a été trom- » pée, ses offres de pardon ont été mépri- » sées, et sa patience, portée plus loin, » seroit devenue coupable à ses yeux, s'il » n'avoit pas entrepris d'arrêter dans les » provinces les oppressions les plus affreuses » qui aient jamais flétri l'histoire du genre » humain. Il ne me reste donc à moi, géné- » ral d'une des armées de sa majesté, et son » représentant dans cette assemblée, qu'à » vous décharger de ces liens qui vous » tenoient asservis. — Guerriers, vous êtes » libres; — reposez-vous sur la force et sur » la justice de votre cause; — tombez sur » les ennemis communs de la Grande-Bre- » tagne et de l'Amérique, ces perturbateurs

» de l'ordre public, de la paix et du bon-
» heur, ces destructeurs du commerce, ces
» parricides de l'état ».

Le général, dirigeant alors leurs regards
sur les officiers Allemands et Bretons qui
étoient présens à cette assemblée :

« Le cercle qui vous environne, conti-
» nua-t-il, les chefs des troupes de sa ma-
» jesté Européenne et des princes ses alliés,
» vous considèrent comme des frères dans
» cette guerre : rivaux de gloire et d'amitié,
» tous nos efforts vont tendre à nous en
» donner mutuellement des exemples. Nous
» savons estimer, et nous tâcherons d'imi-
» ter votre persévérance dans les entre-
» prises, et votre constance à supporter la
» faim, la fatigue et la peine. C'est à vous,
» d'après les préceptes de votre religion, et
» les loix de votre discipline militaire, d'a-
» près les principes et les intérêts de votre
» politique, à gouverner vos passions lors-
» qu'on vous outrage, à faire voir ici qu'il
» est plus noble de pardonner que de se
» venger, à distinguer les degrés du crime,
» à suspendre vos coups, et non à détruire.

» Cette guerre est nouvelle pour vous,
» mes amis; dans toutes les occasions pré-

» cédentes, en entrant en campagne, vous » vous êtes crus autorisés à massacrer tout » ce que vous rencontriez, parce que tous » alors étoient vos ennemis déclarés ; mais » la circonstance actuelle est bien diffé- » rente.

» Le roi a plusieurs sujets fidèles dispersés » dans les provinces ; conséquemment vous » y avez plusieurs frères, et ces peuples » sont d'autant plus dignes de pitié, qu'ils » sont persécutés et emprisonnés par-tout » où ils sont découverts ou soupçonnés ; et » la dissimulation, pour des cœurs nobles » et généreux, est un tourment encore plus » cruel.

» Persuadé que la noblesse de votre carac- » tère, jointe à vos principes d'affection » pour le roi, me donnera un pouvoir plus » grand sur vos esprits, que le grade mili- » taire dont je suis revêtu, je vous recom- » mande la plus sérieuse attention aux » ordonnances que je proclame ici, pour » être inviolablement observées par vous, » pendant le cours de cette campagne ».

Après avoir rèpondu *Etow* ! *etow* ! mot qui, dans leur langage, marque l'approbation, ils parurent prêter la plus grande

attention à l'interprète chargé de rendre les instructions du général.

» Je défends d'une manière positive l'effusion du sang, lorsque vous n'êtes point rangés en bataille.

» Les hommes âgés, les femmes, les enfans et les prisonniers doivent être à l'abri du poignard ou de la hache, même en tems de guerre.

» Vous recevrez une gratification pour les prisonniers que vous ferez; mais vous serez punis si vous les *scalpez*.

» Par égard et par indulgence pour vos coutumes, qui ont attaché une idée d'honneur à de tels gages de la victoire, il vous sera permis d'enlever le crâne d'un ennemi mort, lorsqu'il sera tombé sous votre feu et dans un combat légitime. Mais pour aucun motif, sous aucun prétexte, ni par ruse, ni par violence, vous ne devez scalper un homme blessé, ou même mourant; et il doit être encore moins pardonnable, s'il est possible, de tuer un homme en cet état, fût-ce par un bon motif, et sous le prétexte que c'est rendre service à un blessé.

» Les vils assassins, les incendiaires,

» ceux qui ravageront et pilleront le pays, » de quelque armée qu'ils soient, seront » traités avec la dernière rigueur.

» Supposé que les ennemis, de leur » côté, soient capables de commettre des » actes de barbarie envers ceux qui peuvent » tomber entre leurs mains, ce sera à vous » à user de représailles ; mais jusqu'à ce » que cette cruauté vous ait portés à en user » ainsi, conservez à jamais dans vos cœurs » cette maxime solide (elle ne sçauroit y » être trop profondément gravée), que votre » mérite essentiel, le digne service de votre » alliance, que la sincérité de votre zèle » pour le roi, votre père, prince qui ne » manqua jamais à ceux qu'il protège, se- » ront examinés et jugés d'après le témoi- » gnage seul de votre solide et constant » attachement aux ordres et aux conseils » de ceux à qui sa majesté a confié la direc- » tion et l'honneur de ses armes ».

Lorsque le général eut fini son discours, tous s'écrièrent : *Etow* ! *etow* ! *etow* ! et après être restés quelque tems à délibérer entre eux, un vieux chef des Iroquois se leva, et fit la réponse suivante :

« Je me lève au nom de toute la nation

» présente, pour assurer notre père que
» nous avons écouté avec attention son
» discours . . . Nous vous regardons comme
» notre père, parce que, quand vous par-
» lez, nous entendons la voix de notre père
» suprême qui est au delà du grand lac.

» Nous sommes joyeux des éloges que
» vous avez donnés à notre conduite.

» Nous avons été tentés et sollicités par
» les Bostoniens ; mais nous avons aimé
» notre père, et nos haches ont été aigui-
» sées par attachement pour lui.

» Pour preuve de la sincérité de notre
» aveu, tous nos villages, disposés à faire
» la guerre, sont en marche. Les vieillards
» et les infirmes, nos enfans et nos femmes
» seuls sont demeurés.

» D'un commun consentement, nous
» promettons une constante obéissance à
» tout ce que vous avez ordonné et à tout
» ce que vous ordonnerez ; et puisse le père
» de la lumière vous accorder de longs
» jours et des succès »!

Après que le chef des Iroquois eut fini, tous crièrent encore : *Etow* ! *etouw* ! *etow* ! et l'assemblée se sépara.

Un des aides-de-camp du général m'a

appris que ce dernier avoit été on ne peut plus satisfait de trouver les Indiens si traitables, espérant que les heureux succès que l'on se promet s'obtiendroient en employant leur secours. Il est fort avant dans l'amitié du capitaine ***, qui a recueilli ces discours pour que je pusse vous les envoyer.

Les ordres ayant été donnés pour que l'armée s'embarque demain à la pointe du jour, afin de s'avancer au delà du lac, et ayant plusieurs choses à arranger, j'espère que vous me pardonnerez de conclure d'une manière si précipitée, et je suis

Votre, etc.

LETTRE XXVIII.

Du camp à Button-Mole-Bay, sur le lac Champlain, 24 *juin* 1777.

MON CHER AMI,

APRÈS l'assemblée des Indiens à la rivière Bouquet, le général leur fit donner quelques liqueurs, et ils exécutèrent une danse guerrière, dans laquelle ils prennent diverses postures, poussant de tems en tems les hurlemens les plus affreux, Quant à leur air, vous ne pouvez vous peindre rien de plus horrible : ils sont habillés de la manière la plus étrange ; quelques-uns avec des peaux de buffle dont les cornes sont placées sur leurs têtes ; d'autres avec une grande quantité de plumes, et plusieurs sont entièrement nus. Il y en avoit un parmi eux, dont je ne pouvois, sans rire, examiner la modestie, et qui, pour n'être point dépouillé de tout vêtement, s'étoit attaché un morle par-devant. Outre ces étranges vêtemens et ce grotesque extérieur, ils se peignent la figure de diverses couleurs,

couleurs, dans la vue d'inspirer plus d'effroi. Il est tout-à-fait incroyable combien les Sauvages mettent de coquetterie et de recherche dans leur parure; elle ne le cède peut-être pas à celle qui fait le seul ornement de quelques-uns de nos aimables libertins de ce siècle. L'exemple suivant en est une preuve frappante ; quelques officiers et moi en avons été témoins oculaires, et il ne nous a pas peu divertis.

Comme nous allions visiter leur camp, nous apperçûmes un jeune Indien qui se préparoit pour la danse guerrière ; il étoit alors sous un *wigwam*, ayant devant lui un petit miroir, et étant environné de plusieurs papiers remplis de diverses couleurs. Comme nous nous arrêtâmes à le considérer, il fut d'abord un peu déconcerté, et parut fâché ; mais bientôt après il continua sa toilette. Il commença par se frotter le visage avec un peu de graisse d'ours; puis il se mit du vermillon, ensuite du noir, du bleu et du vert; et s'étant regardé quelque tems dans son miroir, dans un mouvement de colère il essuya le tout et recommença de plus belle, mais sans plus de succès, paroissant toujours mécontent. Nous allâmes

au Conseil, qui dura, environ deux heures, et à notre retour nous trouvâmes l'Indien dans la même position et occupé à la même chose, ayant à peu près épuisé toutes ses provisions de couleurs. Quel dommage que nos peintres les plus habiles n'aient pas sous la main une telle variété de couleurs, pour exercer leur génie! Selon moi, si l'on doit se peindre, la manière la plus ridicule dont on puisse le faire est la meilleure.

L'idée d'un Indien sur la guerre, est de ne jamais combattre en rase campagne, excepté dans quelque occasion extraordinaire; car ils regardent cette méthode comme indigne d'un brave guerrier, et comme une chose à laquelle le hazard a plus de part que la prudence et le courage.

Extrêmement habiles dans l'art de surprendre l'ennemi et d'épier tous ses mouvemens, ils sont d'un secours essentiel pour défendre et envahir un pays.

Dans les expéditions secrètes, ils n'allument point de feu pour se chauffer ni pour préparer leur nourriture, mais ils ne vivent que d'une foible ration de quelque farine détrempée dans de l'eau. Ils couchent

par terre tout le jour, et ne marchent que pendant la nuit. Quand ils font halte pour se reposer et se rafraîchir, ils envoient de tous les côtés des coureurs, pour reconnoître le pays et parcourir tous les endroits où ils soupçonnent que les ennemis pourroient s'être cachés. Deux des principales choses qui les mettent en état de découvrir leurs ennemis, sont la fumée de leurs feux, qu'ils sentent à une grande distance, et leurs traces, qu'ils trouvent et qu'ils distinguent avec une sagacité tout-à-fait surprenante; car, d'après l'empreinte des pieds, qui ne nous présenteroient à nous rien que de très-confus, ils jugent à peu près du nombre des hommes, et depuis quel tems ils sont passés. Cette dernière circonstance m'a été confirmée par un officier, qui a la surintendance de leurs tribus. Etant sorti avec eux pour aller à la découverte, on apperçut quelques traces; alors les Indiens lui assurèrent que sept ou huit hommes avoient passé par ce chemin, et qu'il n'y avoit que deux ou trois jours: on ne se fut point avancé bien loin, que l'on découvrit une plantation avec une cabane au delà; et, comme c'est la coutume chez

les Indiens, ils fondirent dessus, et surprirent en embuscade un parti d'Américains, au nombre de sept, qui étoient arrivés dans cet endroit l'avant-dernière nuit.

En traversant les bois, ils observent avec soin les arbres, et sur-tout les plus élevés, dont les branches, exposées au vent du nord, sont en grande partie dépourvues de feuilles, et dont le tronc a, de ce côté, l'écorce extrêmement ridée, ce qui leur apprend la direction qu'ils doivent suivre; et pour reconnoître plus aisément leur chemin en retournant, de leurs tomahawka ils frappent sans cesse les arbres, en coupent de petits morceaux d'écorce, et, tout en marchant, ils abattent les taillis qu'ils trouvent sur leur passage.

Tout Indien est chasseur, et leur manière de faire la guerre ne change que d'objet, sans changer de nature; ils poursuivent, ils surprenent et ils tuent ceux de leur espèce, au lieu de l'animal brute.

Il est indispensable d'avoir des Indiens, lorsque des Indiens servent contre vous, à moins d'avoir parmi les nôtres assez d'hommes formés à ce genre d'exercice militaire; car notre discipline Européenne est

de peu de ressource, dans les bois, contre les Sauvages.

La raison pour laquelle j'insiste tant sur les Indiens, c'est que je suis fâché de voir toute la répugnance qu'éprouve l'Anglois à les employer, et combien leur cruauté et leur barbarie ont été exagérées.

Ils combattent comme ceux du parti contraire: nous devons user des mêmes moyens que les ennemis, et avoir un égal nombre d'infanterie. Je me rappelle souvent ce discours laconique, qu'un très-brave officier fit à ses gens, dans la dernière guerre, avant d'aller combattre : « Voilà, mes braves » enfans, voilà les ennemis, et, par-dieu, si » vous ne les tuez, ils vous tueront ».

La nature offre, sur le lac Champlain, un objet de curiosité bien piquant; je suis porté à croire que dans le principe il y a eu deux lacs. Vers le milieu de celui-ci, les bords se resserrent à un tel point, qu'il semble que le rocher ait été séparé par un tremblement de terre; le passage entre ce qui fait maintenant deux rochers, étoit juste assez large pour que nos gros bâtimens passassent, encore falloit-il un vent favorable, à cause du courant. Ainsi

vous voyez que c'est avec raison que cet endroit est appelé *Rocher-fendu.*

La baye où nous sommes maintenant campés est au sud du lac, et tire son nom de pierres jetées en grande quantité sur le rivage, qui ont exactement la forme d'un moule de bouton, et au défaut de ceux de bois ou de corne, ils pourroient fort bien leur être substitués.

Au moment d'entrer dans cette baie, il s'est élevé une bourasque violente et inattendue; elle étoit occasionnée par un vent de terre, qui souffloit de la cime d'une haute montagne au nord du lac : elle fut de courte durée, mais terrible tant qu'elle subsista. Le trait suivant vous donnera une idée de toute sa force, et de la violence avec laquelle le vent souffloit de ces montagnes. Un petit bâtiment, dépendant de la flotte, n'ayant que de très-petites voiles, fut en un instant renversé à plat sur le côté, et l'équipage fut obligé de couper les mâts pour qu'il pût se relever. Le lac étoit excessivement agité; les bateaux plats avoient beaucoup à craindre, et il est absolument impossible de les gouverner, lorsque le vent est fort. Quoique les rameurs des

bateaux sur lesquels nous étions, fussent à chaque instant relevés, ce fut avec la plus grande difficulté qu'ils parvinrent à les faire entrer dans la baie, leurs forces étant entièrement épuisées. Cependant toute l'escadre arriva saine et sauve, à l'exception de deux bateaux, qui s'abîmèrent au moment où ils touchoient le rivage ; mais comme l'eau n'étoit qu'à la hauteur d'un homme, personne n'y périt.

Durant la tempête, je tremblai pour le sort des Indiens dans leurs canots de bouleau, que je croyois ne pouvoir manquer de couler à fond. En y réfléchissant, il est vrai, ils ne paroissoient pas avoir tout à craindre pour eux-mêmes, hommes et femmes étant accoutumés, dès leur enfance, à être continuellement dans l'eau. Cependant, à notre grand étonnement, leurs canots, couverts par les vagues, surnageoient et flottoient comme du liége, ce qu'ils devoient entièrement à la légèreté de leur construction ; cette légèreté les retint quelque tems sur le lac, après que nous eûmes gagné terre, dans la crainte que les vagues, heurtant violemment leurs canots contre le rivage, ne les brisassent.

J'oubliai, dans ma dernière, de vous apprendre qu'à l'embouchure de la rivière *Bouquet*, est une petite île, où nous avons trouvé plusieurs jeunes faons; la femelle les y avoit transportés à la nage pour les mettre en sûreté, un instinct naturel lui faisant pressentir que le daim pouvoit tuer ses petits. Un soldat qui débarqua dans cette île, en rapporta un, qu'il présenta à son capitaine. Il étoit tacheté d'une manière charmante, et si jeune, qu'il pouvoit à peine marcher. Nous le mîmes sur le bord des bateaux; mais, durant l'orage, il tomba dans l'eau, et tous les efforts pour le sauver devinrent inutiles : il eût fallu hazarder la vie de plusieurs matelots.

Chaque jour, dit Addisson, est « *big* » *with the fate of Cato and of Rome* » gros des destins de Caton et de Rome.

Demain nous quittons ce poste, et nous nous embarquons pour Crown-Point, où commencent nos opérations contre les ennemis. Soyez assuré que je saisirai toutes les occasions de vous envoyer les particularités qu'offriront nos travaux.

Votre, etc.

LETTRE XXIX.

Du camp de Crown-Point, 30 juin 1777.

MON CHER AMI,

Nous sommes maintenant à la vue de l'ennemi, et leurs chaloupes, pour nous reconnoître, viennent sans cesse ramer autour de nous, mais hors de la portée du canon. Avant d'aller plus loin, qu'il me soit permis de vous tracer la manière dont l'armée a passé le lac, divisée par brigades. Elles faisoient généralement depuis dix-sept jusqu'à vingt milles par jour, et la chose étoit réglée de manière que la seconde brigade prenoit le campement de la première, et ainsi successivement. Chaque brigade occupoit donc le terrein qu'une autre quittoit, et le moment du départ étoit toujours au point du jour.

Une chose m'a paru tout-à-fait singulière ; je ne suis point assez profond pour l'expliquer. En faisant voile sur le lac, l'eau sembloit séparer les arbres des

îles et des pointes de terre où ils étoient plantés, et passer en quelque sorte au travers de leurs branches ; de manière qu'ils ne paroissoient être qu'un petit amas de brossailles, élevées à une médiocre hauteur au dessus de l'eau ; nous n'appercevions les arbres toucher à la terre, que quand nous n'étions qu'à deux ou trois milles de l'objet, et alors ils paroissoient distinctement y être attachés.

Je ne puis m'empêcher de peindre à votre imagination le plus agréable spectacle que j'aie jamais vu. Lorsque nous étions dans la partie la plus large du lac, nous fûmes frappés de sa beauté ; ses eaux limpides n'étoient agitées par aucun souffle ; toute l'armée, déployée dans cet endroit, présentoit aux regards un ensemble parfaitement régulier. On ne peut se faire une idée d'un spectacle plus majestueux et plus brillant. Un point de vue si nouveau, si enchanteur, ne pouvoit manquer de fixer l'attention et l'admiration générale.

Les Indiens parurent au port dans leurs canots d'écorce de bouleau, qui en contenoient vingt à trente. Le corps avancé formoit une ligne régulière avec les

chaloupes canonnières. Après, suivoient le Royal-George et l'Inflexible, qui se placèrent au travers des deux pointes de terre avec les autres bâtimens. La première brigade s'avança ensuite, formant une ligne régulière avec les généraux Burgoyne, Philips et Raidesel dans leur pinasse. Ensuite on voyoit la seconde brigade, puis la brigade des Allemands. L'arrière-garde étoit fermée par les vivandiers et les suivans de l'armée. L'arrivée d'une flotte aussi formidable ne causa pas peu d'effroi à Ticonderoga ; les Américains furent avertis par leurs bâtimens d'observation, que nous appercevions chaque jour. Il est sûr que nos forces navales étoient considérables ; mais il leur auroit été facile de nous empêcher de passer le lac aussi rapidement que nous l'avons fait. Il y a des endroits où quelques vaisseaux armés auroient pu nous retenir long-tems ; mais les Américains ont pour maxime de n'attaquer qu'avec des forces supérieures, ou avec un espoir assuré du succès.

Notre armée est actuellement assemblée pour commencer le siége aussi-tôt que la grosse artillerie sera arrivée ; nous l'atten-

dons chaque jour du Canada. Mes compatriotes réfléchiront sans doute que nous en sommes éloignés de quatre-vingt-dix lieues, et qu'il faut un tems considérable. Le général Carleton a pourtant fait toute la diligence possible, et cependant on lui a fait une injustice en ne lui donnant pas le commandement de cette armée, comme il l'avoit l'année dernière; cela ne l'empêche pas de donner tous ses soins pour le service de son roi et de son pays.

Je vous ai marqué, dans ma première lettre, que nous étions retranchés dans cette place; mais malgré toutes les précautions possibles, quand une armée s'avance pour investir une place, le général est bientôt convaincu qu'aucune description, aucune carte ne peuvent être assez exactes pour qu'il n'ait rien à changer à ses dispositions: c'est le cas dans lequel nous nous trouvons. Les ordres sont donnés pour nous embarquer demain; il est imposible de déterminer quelles seront les opérations de l'armée après la prise de Ticonderoga; mais on doit sûrement prendre quelques mesures rigoureuses; c'est du moins ce que l'extrait des ordres du général, que je vous envoie,

vous fera présumer : on croit généralement que l'armée pénétrera par force dans l'Albanie. Voici cet extrait.

« L'armée s'embarquera demain pour » approcher l'ennemi ; les services que le » général demande pour cette expédition » particulière, sont dangereux et éclatans ; » il peut se trouver des occasions dans les- » quelles il ne faudra épargner ni les tra- » vaux ni sa vie ; l'armée ne doit point son- » ger à la retraite ». Ces derniers mots font penser qu'il faudra chercher à surmonter toutes les oppositions que nous pourrons rencontrer, quand bien même l'ennemi seroit en nombre supérieur : notre armée est dans le meilleur état que l'on puisse désirer pour une pareille expédition ; les troupes sont pleines d'ardeur, bien disciplinées, et en bonne santé.

J'oubliois de vous dire qu'après l'entrevue que nous eûmes avec les Sauvages à la rivière *Bouquet*, le général publia un manifeste, qu'il fit circuler dans toute la province de Connecticut et sur la frontière. Le but de ce manifeste est de répandre la terreur parmi les rebelles, de leur faire craindre la cruauté des Sauvages, et de les

informer en même tems que des forces considérables de mer et de terre vont s'unir pour arrêter les progrès de la rebellion. Ce manifeste inculpe fortement la conduite du gouvernement actuel et des chefs; il leur en attribue la continuation; il expose leur injustice, leur persécution, leur tyrannie; il encourage tous ceux qui ont quelque talent et quelque moyen, à sauver la patrie de l'esclavage, et à rétablir la première forme de gouvernement. Il offre protection et sécurité à ceux qui demeurent tranquilles dans leurs habitations; mais il annonce tous les outrages et tous les malheurs de la guerre à ceux qui continueront à commettre des hostilités. Je ne pense pas que ce manifeste ait l'effet qu'on en attend; les provinces de la Nouvelle-Angleterre sont les plus violentes dans leurs principes de rebellion.

Pendant notre séjour ici, l'arrière-garde de l'armée est arrivée; les magasins et les hôpitaux ont été établis; ainsi les opérations du siège de Ticonderoga vont commencer.

Je suis sensible aux efforts que vous avez faits pour m'empêcher d'entrer dans l'armée; mais ce seroit à présent une folie

de désirer la retraite : je ne suis point un enthousiaste de religion ; cependant j'ai confiance en la protection de l'Être suprême ; si je succombe, je mourrai avec l'idée satisfaisante d'avoir servi mon roi et ma patrie, et, tant que je vivrai, je ne laisserai échapper aucune occasion de vous informer de mon sort.

Je suis, etc.

LETTRE XXX.

Du camp devant Ticonderoga, 5 juillet 1777.

MON CHER AMI,

Nous voilà devant une place non moins célèbre dans la dernière guerre que dans celle actuelle, par le siège mémorable qu'elle essuya, et dans lequel fut tué ce brave officier, qui, s'il pouvoit sortir de sa froide demeure, ne seroit pas peu satisfait de voir l'un de ses descendans placé à la tête de la flotte, et l'autre à celle de l'armée, pour rendre la paix à un peuple égaré par des rebelles.

Nos coureurs ont rapporté qu'un détachement ennemi occupe les lignes que les Français tracèrent autrefois, à huit milles au nord du fort de Ticonderoga : ces lignes sont dans un lieu sûr ; elles ont derrière elles différens retranchemens, soutenus par une redoute, et une autre porte aux moulins à scie, de transport sur le lac George ; une autre redoute sur une éminence qui domine

domine sur les moulins ; on voit enfin une autre redoute et un hôpital à l'entrée du lac.

A la droite de ces lignes, entre elles et l'ancien fort, sont deux nouvelles redoutes et une batterie forte tout-à-fait au bord de l'eau ; mais il paroît que les Américains ont employé toute leur industrie dans le lieu où ils sont en plus grande force, sur le mont de l'Indépendance, qui est extrêmement rapide et d'une forme circulaire. Sur le sommet de ce mont, ils ont un fort en étoile, bien garni d'artillerie, et au dedans un large carré de baraques. Le côté de la montagne qui s'avance vers le lac, est bien retranché ; il y a un fort établi tout près de l'eau, garni de grosse artillerie pointée sur le lac, flanquant la batterie d'eau, et soutenue par une autre, qui est à la moitié de la montagne ; enfin les ennemis étant ainsi fortifiés, on ne les peut déloger que par un siège en règle.

Il y eut dans cet endroit une escarmouche entre les Indiens et le parti ennemi, qui étoit allé à la découverte. Ils se retirèrent derrière leurs lignes. Les Indiens étoient assez animés pour les pour-

suivre à la portée de leur canon, qui en tua et blessa plusieurs. Le détachement se mit aussi-tôt sous les armes; sur le champ les Indiens emportèrent leurs morts et leurs blessés sur des civières couvertes de feuilles. On craignoit que cet évènement ne les décourageât, et qu'ils ne le regardassent comme un mauvais augure; mais il ne fit au contraire qu'augmeter leur courage.

Comme notre ami M. . . . ., regardoit avec un télescope à réflexion les ouvrages des ennemis, il cria gare, et à peine étions-nous rangés, que nous fûmes couverts de poussière; il les avoit vu retirer le canon de l'embrasure, et ce qui les avoit dirigés sans doute pour pointer si juste, étoit la réflexion du soleil sur le télescope. Après avoir découvert notre situation, ils tirèrent plusieurs coups de canon, mais sans aucun effet.

Notre campement a été accompagné d'une singulière circonstance. Un peu après la première pointe du jour, la sentinelle d'un piquet de garde vit dans le bois un homme qui tenoit un livre : la sentinelle l'interpella; mais il étoit si occupé de sa lecture, qu'il n'y fit point d'attention et ne répondit pas. Le soldat courut à lui, le

saisit, et le tira de sa rêverie. Il dit au sentinelle qu'il étoit le chapelain du quarante-septième régiment ; mais comme la circonstance le rendoit suspect, le sentinelle le garda jusqu'à ce qu'on l'eût relevé : il le conduisit au capitaine de piquet, qui l'envoya aussi-tôt au général du quartier de Fraser. Le général crut que c'étoit une ruse, car le quarante-septième régiment étoit campé à deux ou trois milles, à l'arrière garde ; il croyoit d'ailleurs connoître parfaitement tout le clergé de l'armée. Il commença à lui faire quelques questions sur les Américains ; mais le pauvre chapelain étoit encore plus interdit, et il persistoit dans son premier récit : ce qui contribuoit à la méprise, c'est que son costume n'étoit pas en sa faveur ; il étoit en déshabillé. Le général Fraser n'en pouvant rien faire, l'envoya avec un officier au général Burgoyne, qui ne le connoissoit pas davantage. Enfin on fit venir le colonel du quarante-septième régiment, qui apprit au général que c'étoit la personne qui lui avoit apporté une lettre du général Carleton, et qui étoit arrivée la veille au soir du Canada pour joindre le

régiment. Cet homme studieux ne s'étoit apperçu des dangers auxquels sa promenade du matin pouvoit l'exposer, que quand il se vit arrêté par le sentinelle ; il est probablement guéri de la fantaisie de se promener dans les bois.

Nous observions, depuis trois jours, une grande fumée sur le lac de Saint-George ; nos coureurs nous rapportèrent que les ennemis avcient mis le feu à la redoute la plus éloignée, qu'ils avoient abandonné le moulin à scie, et qu'un corps considérable s'avançoit hors des lignes vers un pont, par une route qui conduit du moulin à scie au lieu où nous sommes campés : un détachement de notre corps, soutenu par une brigade et de la petite artillerie, sous le commandement du général Philipps, a reçu ordre de s'avancer vers *Hope-Hill* pour reconnoître la position de l'ennemi, et s'emparer des postes qu'il abandonneroit, ou dont on pourroit le chasser.

Les Indiens, soutenus par une compagnie de bons tireurs, firent un circuit à notre gauche, pour couper la retraite aux ennemis vers leurs lignes ; mais leur impétuosité empêcha le succès de l'entreprise ; ils attaquèrent trop tôt, et les ennemis se

retirèrent avec très-peu de perte. Le général Philipps s'est emparé du mont *Hope*, ce qui enlève aux ennemis toute communication avec le lac Saint-George : nous quittâmes notre premier campement pour occuper ce poste, qui est actuellement d'une grande force ; il y a tout le corps du général Fraser, la première brigade angloise, et deux brigades d'artillerie. L'ennemi a canonné le camp, mais sans effort; il a continué le lendemain, pendant que l'armée étoit occupée à monter les tentes d'artillerie, les provisions et les bagages : nous n'avons pas rendu un seul coup de canon.

Aujourd'hui le lieutenant Tweill, commandant ingénieur, a reçu ordre de reconnoître la montagne *Sugar*, du côté de la communication du lac George au lac Champlain ; l'infanterie légère a pris possession d'une partie de cette montagne la nuit dernière. Il a rapporté qu'elle domine les ouvrages et les bâtimens de Ticonderoga et de la montagne de l'Indépendance ; elle a environ 1400 verges au dessus de cette ville, et 1300 au dessus de la montagne. On peut, en vingt-quatre heures, applanir le sol pour recevoir le canon, quoique la route

pour le transporter soit extrêmement difficile. Cette montagne commande aussi le pont de communication, et de là ils peuvent voir la situation exacte de leurs vaisseaux. Un autre grand avantage de ce poste, c'est que les ennemis ne peuvent faire aucune disposition pendant le jour sans être découverts; on peut même les compter. D'après le rapport du général Will, il fut résolu d'y établir une batterie, ce qui s'exécute avec tant de rapidité, qu'il n'y a pas de doute qu'elle ne soit en état demain matin. On doit les plus grands éloges au zèle et à l'activité du général Philips qui a conduit cette opération; il a fait promptement transporter le canon au sommet de la montagne, comme il avoit déjà fait à la bataille de Minden, où l'on dit qu'il mettoit tant d'ardeur à expédier l'artillerie, qu'il cassa cinquante cannes en battant les chevaux: sa conduite, et la manière dont il disposa l'artillerie, causèrent la déroute totale des Français. Je me trouve heureux de saisir l'occasion d'un vivandier qui s'en retourne par le lac à Saint-Jean. Je ne vous laisserai point ignorer les circonstances du siège, tant que j'aurai des moyens de vous écrire.

Je suis, etc.

LETTRE XXXI.

Du camp à Skenesborough, 12 *juillet* 1777.

MON CHER AMI,

APRÈS vous avoir parlé de la vigoureuse défense que nous devions attendre de l'ennemi à Ticonderoga, vous êtes sans doute fort étonné d'une si grande distance de cette ville ; mais pour vous apprendre comment les Américains ont abandonné cette place, je dois reprendre ma description de plus haut.

Après que nous eûmes pris possession du mont Sugar, *Sugar-Hill*, nous apperçûmes que l'ennemi alluma de grands feux, ce qui nous fit généralement présumer qu'il méditoit ou une attaque ou une retraite. Cette dernière conjecture étoit véritable. Le général Fraser apprit, au point du jour, que l'ennemi se retiroit ; il ordonna aussitôt aux piquets et aux brigades d'avancer.

Ils furent bientôt prêts, et marchèrent aux ouvrages. Quand nous fûmes

arrivés au pont de communication, nous fûmes obligés de faire halte jusqu'à ce qu'il fût suffisamment réparé pour que les troupes y pussent passer; car l'ennemi l'avoit détruit en abandonnant les ouvrages, et y avoit laissé quatre hommes, qui, à l'approche de notre armée, tirèrent le canon d'une grosse batterie qui le défendoit, et se retirèrent aussi-tôt en laissant leur mèche allumée près de la pièce.

Si ces hommes avoient suivi leurs instructions, ils nous auroient fait beaucoup de mal; mais attirés par l'ardeur du butin et par les liqueurs, nous les trouvâmes ivres de vin de Madère. Cette batterie a pourtant pensé devenir funeste au neuvième régiment, au moment où il passoit le pont, par la stupidité d'un Indien.

Comme il étoit curieux d'examiner tout ce qu'il voyoit, il ramena la mèche qui étoit à terre, et qui brûloit encore un peu; une étincelle vola sur l'amorce du canon, heureusement il n'en résulta aucun accident.

Peu de tems après que le pont eut été rendu praticable, notre brigade le traversa, et s'avança vers le fort de Palinave, où le

drapeau anglois fut arboré sur le champ. Les Américains avoient sûrement formé quelques projets, qui avortèrent, et qui, dans l'exécution, avoient été confiés à ces hommes qu'ils avoient laissés derrière eux; car la terre étoit couverte de poudre, et nous en trouvâmes plusieurs tonneaux défoncés.

Après que nous eûmes demeuré quelque tems dans ce fort, nous reçûmes l'ordre de marcher à l'ennemi, qui se retiroit à Huberton, pour le harceler pendant sa retraite. Nous marchâmes jusqu'à une heure, pendant une journée très-chaude, dans un pays sans cesse coupé par des roches et des collines. Je ne puis pas indiquer au juste combien nous fîmes de lieues; mais nous marchâmes très-vîte depuis quatre heures du matin jusqu'à une heure après midi.

Nous prîmes plusieurs traîneurs, qui apprirent au général Fraser que l'arrière-garde des ennemis étoit composée d'hommes choisis, commandés par le colonel Francis, excellent officier.

Pendant que le corps avancé faisoit halte pour se rafraîchir, le général Reidesel vint

se consulter avec le général Fraser; nous marchâmes à la poursuite de l'ennemi, et nous arrivâmes à trois lieues de lui dans une position avantageuse, où nous passâmes toute la nuit sous les armes.

Nous reprîmes notre marche à trois heures du matin; à cinq heures nous atteignîmes les ennemis, qui étoient occupés à faire cuire leurs provisions.

Le major Grant, du vingt-quatrième régiment, qni commandoit la garde avancée, attaqua leurs piquets, qui rejoignirent le corps. Nous eûmes la douleur de perdre, à cette attaque, ce loyal et brave officier: dès qu'il avoit apperçu l'ennemi, il avoit monté sur un tronc d'arbre pour le reconnoître; à peine avoit-il crié feu, qu'une balle l'atteignit, et il tomba de l'arbre sans proférer un seul mot.

L'infanterie légère se forma alors, ainsi que le vingt-quatrième régiment; la première, et particulièrement les compagnies du vingt-neuvième et du trente-quatrième régiment, souffrirent beaucoup du feu de l'ennemi. Les grenadiers reçurent ordre de se former, pour empêcher les ennemis de s'emparer de la route qui conduit à Charles-

Town, ce qu'ils cherchoient à faire ; mais ils furent repoussés, et alors ils tentèrent la retraite par une montagne assez roide à Pitssford. Les grenadiers en gagnèrent le sommet avant eux, par un côté qui paroissoit inaccessible ; cela les jeta dans une grande confusion : cette montagne étoit si roide, que les soldats étoient obligés de poser le pied sur une branche d'arbre ou un éclat de rocher, pour ne pas glisser.

Quoique les grenadiers eussent gagné le sommet de cette montagne, et que les Américains eussent perdu beaucoup de monde et leur brave commandant, le colonel Francis, ils étoient encore supérieurs en nombre aux Anglois, et la victoire demeura douteuse jusqu'à l'arrivée des Allemands : alors ils s'enfuirent de toute part. Leur nombre étoit de 2000, et le nôtre ne fut que de 850 jusqu'à l'arrivée des Allemands, qui ne vinrent que deux heures après nous.

Le général Riedesel étoit arrivé sur le champ de bataille long-tems avant ses troupes : je ne puis exprimer l'impatience de ce brave officier, ni rendre les imprécations qu'il faisoit contre leur lenteur,

qui les empêchoit de prendre part à la gloire de cette journée.

A leur arrivée, nous fûmes un peu inquiets du bruit qui se répandit que le corps de l'armée Américaine avoit envoyé du renfort à son arrière-garde. Les soldats chantoient des pseaumes en avançant, et ils firent un feu continuel qui décida du sort de cette journée.

Pendant le combat, les Américains commirent une infraction à toutes les loix militaires, qui irrita un peu les soldats. L'action se passa dans des bois où il y avoit peu de champs ouverts ; deux compagnies de grenadiers qui étoient postés sur les bords du bois auprès d'un de ces champs, afin que les ennemis ne prissent pas en flanc le vingt-quatrième régiment, apperçurent environ soixante Américains qui vinrent au travers de ce champ avec leurs armes renversées, ce qui annonce ordinairement la volonté de se rendre prisonnier. Les grenadiers ne témoignèrent aucune intention hostile; mais à peine les Américains étoient-ils à dix verges de distance, qu'ils tournèrent leurs armes, firent feu sur les grenadiers, et s'enfuirent dans les bois : leur feu

en tua ou en blessa un grand nombre; mais ceux qui échappèrent, poursuivirent ces Américains et ne leur firent point de quartier.

Cette guerre est bien différente de la dernière guerre d'Allemagne : dans celle-ci, la vie d'un seul individu est attaquée avec autant d'ardeur que s'il s'agissoit d'une victoire sur mille. En voici un exemple.

Après l'action dont je viens de parler, quand le feu eut cessé, un certain nombre d'officiers se rassembla sur le sommet de la montagne, qui n'étoit commandé par aucun autre lieu, pour lire les papiers qu'on avoit trouvés dans la poche du colonel Francis. Le colonel Shrimpton, du soixante-deuxième régiment, qui tenoit les papiers dans sa main, fait un cri et tombe : il étoit grièvement blessé; nous entendîmes le sifflement de la balle; nous apperçûmes la fumée : tout nous faisoit soupçonner que le coup étoit parti de dessus un arbre; mais on eut beau chercher, on ne trouva personne.

A cinq heures du soir, les grenadiers reçurent ordre de quitter le sommet de la montagne pour rejoindre l'infanterie légère,

et le vingt-quatrième régiment campa dans un poste avantageux : comme nous étions de sang froid, chacun fut étonné d'avoir pu gagner cette hauteur ; je croyois, pour ma part, que je n'atteindrois jamais le bas : il est vrai que ma marche étoit très-retardée, parce que je conduisois le major Ackland blessé à la cuisse.

J'ai observé, pendant cette action, que l'exercice manuel n'est en général qu'une pure ostentation ; la seule chose importante est de savoir charger, tirer, et placer la baïonnette. Quant à charger, il faut enseigner aux soldats la méthode la plus expéditive. Je ne saurois vous dire si cela venoit du désir que chacun a de sa propre conservation, ou d'un instinct naturel ; mais les soldats mettoient dans leurs mouvemens la plus grande célérité. La confusion des idées, dans ces momens, quelque brave qu'on soit, est très-grande ; aussi plusieurs soldats, en examinant leurs fusils, y trouvèrent-ils cinq ou six cartouches.

Je réserve pour une autre fois les autres particularités de cette affaire.

Je suis, etc.

LETTRE XXXII.

Du camp à Skenesborough, 14 juillet 1777.

MON CHER AMI,

LA confusion de l'ennemi, dans sa retraite, fut si grande, qu'il ne savoit où il fuyoit, ni par qui il étoit conduit, après la mort du colonel Francis.

Nous n'eûmes, de notre côté, que deux cents hommes de tués et six cents blessés. Après l'action, un colonel se rendit à nous avec le reste de son régiment, composé de deux cent trente hommes.

Les Américans avoient entièrement l'avantage du lieu; ajoutez à cela, que les bois étoient si épais, qu'on ne pouvoit observer aucun ordre en marchant à l'ennemi. Il étoit absolument impossible de garder une ligne régulière. Le courage et l'intrépidité peuvent seuls remplacer la discipline et les connoissances militaires. Jamais nos compatriotes ne montrèrent plus de bravoure, que dans cette occasion; c'étoit une

rivalité de zèle, de force et de valeur ; les ennemis étoient au commencement, les ennemis étoient en désordre, mais ils avoient bientôt été ralliés par le colonel Francis, dont la mort, quoiqu'il fût notre ennemi, doit être regrettée. C'étoit un homme brave et loyal ; il avoit rétabli le combat avec beaucoup d'obstination et d'intrépidité, et la victoire auroit pu être douteuse, sans l'arrivée des Allemands.

Après vous avoir donné les détails de cette action, permettez-moi d'y joindre quelques réflexions. Pendant le combat, toute idée de crainte s'éloigne de l'ame, qui devient plus hardie et plus animée à mesure que le moment de l'attaque approche davantage ; chaque soldat se sent inspiré, comme s'il croyoit le destin du combat attaché à son coup de mousquet ou à la pointe de sa baïonnette ; mais après l'action, l'ame reprend sa sensibilité naturelle, et l'œil est blessé de voir sur le champ de bataille les corps de tant de braves gens qui, pleins de vie il n'y a pas une heure, sont actuellement étendus sur la poussière. L'oreille est continuellement percée par les cris des blessés et des mourans ; la joie qu'on

qu'on ressent à la vue de ses amis et de ses frères, est troublée par le souvenir de ceux qui ont péri. Tels sont, mon ami, les sentimens qu'on éprouve après une bataille.

Quelquefois on doit son salut à des circonstances légères : le lord Balcarres, qui commande la petite infanterie, avoit reçu trente balles dans ses habits, et il n'avoit qu'une légère égratignure à la jambe. D'autres sont aussi malheureux que les premiers ont de bonheur : le lieutenant Haggit a reçu une balle dans chaque œil, et une balle a percé le cœur du lieutenant Douglas du vingt-neuvième régiment, au moment où on l'emportoit blessé du champ de bataille. Des évènemens extraordinaires sont quelquefois dus à la résistance que les balles éprouvent, et qui leur donne une direction singulière : notre chirurgien, en examinant la blessure d'un Américain, trouva qu'elle étoit entrée par le côté gauche, et que s'étant fait un passage à travers la peau et les boyaux, elle étoit sortie par le côté opposé.

Après que le général Fraser se fut posté d'une manière avantageuse pour la défense, et se fut fortifié par quelques ouvrages et

palissades, il pensa à faire rafraîchir ses troupes : il étoit impossible de faire avancer les provisions dans ce pays boisé et montagneux ; il envoya un détachement tuer quelques bœufs qui couroient dans les bois : on les distribua par ration, et nous les mangeâmes grillés sans pain et sans sel.

Mais le hazard nous fournit une chose agréable pour remplacer le pain qui nous manquoit : un officier qui étoit à Ticonderoga, avoit envoyé à son frère, par plaisanterie, une grande quantité de pain d'épice; nous l'avions pris; il fut distribué aux officiers, et le général Fraser lui envoya une portion de sa propre part en présent.

Nous passâmes la nuit tout armés : le lendemain nous envoyâmes nos prisonniers à Ticonderoga; ils étoient au nombre de 250 : on ne pouvoit employer qu'un petit détachement pour les garder; car le général Fraser s'attendoit que les ennemis, ayant reçu un renfort du corps d'armée, se prépareroient à lui disputer le passage au delà de Castle-Town. Il dit à un colonel Américain qui s'étoit rendu lui-même, d'annoncer aux autres prisonniers que s'ils cherchoient à s'échapper, on ne leur feroit

aucun quartier, et que les Indiens poursuivroient ceux qui voudroient tromper la vigilance des gardes, et leur enleveroient le péricrane.

Nous laissâmes les malades et les blessés sous une garde subalterne, pour les défendre contre les Indiens et contre les coureurs des ennemis, et nous marchâmes vers Castle-Town, où les soldats trouvèrent quelques provisions fraîches et burent quelques coups de rum. Après cela, ils marchèrent vers la crique. Les pionniers furent obligés d'abattre quelques arbres, pour qu'on pût la traverser; et comme on ne pouvoit passer qu'un à un, il étoit presque nuit avant que toute la brigade eût traversé: il nous restoit cependant encore sept milles à faire, pour arriver à cette place.

Le major Shrimpton, qui, comme je vous l'ai dit, avoit été blessé sur la montagne, aima mieux marcher avec la brigade, que de rester à Huberton: en traversant la crique, il ne pouvoit s'aider que d'une main, et il seroit infailliblement tombé, si un officier, qui étoit derrière lui, ne l'avoit pas retenu par son habit. Sa blessure étoit à l'épaule; et comme il pouvoit marcher,

il dit qu'il ne vouloit pas demeurer pour tomber entre les mains des ennemis, ce que nous pensions devoir arriver à nos malades et à nos blessés : cependant, heureusement pour eux, ils n'éprouvèrent aucun désagrément, et ils furent transportés trois jours après, à Ticonderoga dans des litières, la route étant impraticable pour toute autre voiture.

Après que nous eûmes traversé la crique, le général Fraser fut parfaitement tranquille sur l'attaque qu'il avoit crainte la veille : vous devez penser qu'après une marche de trente milles, craignant sans cesse d'être attaqués dans un lieu désavantageux, nous devions être très-fatigués de corps et d'esprit.

Quant à moi, après avoir bu avec avidité un verre de rum et d'eau, je me jetai sur ma peau d'ours, je m'enveloppai de ma couverture, et je ne m'éveillai que le lendemain à midi ; mais je termine ici mon récit, pour ne pas vous fatiguer vous-même.

Je suis, etc.

LETTRE XXXIII.

Du camp à Skenesborough, 14 juillet 1777.

MON CHER AMI,

Nous sommes encore campés à Skenesborough, où nous attendons l'arrivée de nos provisions, qui viennent par des bateaux. Ces obstacles se rencontrent rarement dans la partie du Sud, où la flotte peut toujours suivre les mouvemens de l'armée; je ne vous dis ceci, que pour vous empêcher d'être étonné de la lenteur de notre marche.

Les troupes sont toutes rassemblées à cette place. Sous peu de jours, le corps avancé marchera vers le fort Edward. Je pense que vous seriez bien aise de connoitre les mouvemens de l'autre armée, après qu'elle eut pris possession de Ticonderoga. Je n'y étois pas; mais je vais vous raconter ce que j'en ai appris.

Après avoir passé avec beaucoup de difficultés et de promptitude le pont de communication entre Ticonderoga et le fort de l'Indépendance, ce pont que les Américains avoient construit avec tant de peine et de dépenses, le corps d'armée poursuivit l'ennemi par la baie du Sud, à trois milles de cette place, où il s'étoit porté dans un fort palissadé; ils y mirent le feu en se retirant au fort Edward.

Quant à l'autre partie de l'armée, une portion demeura à Ticonderoga; l'autre fut employée à charger les bateaux; mais actuellement elle est totalement rassemblée et réunie dans cette place.

D'après les différens récits qui nous furent faits par les Américains sur les motifs qui les avoient fait abandonner Ticonderoga, il parut que quand nous nous fûmes emparés de *Sugar-Hill*, port qu'ils avoient eu la négligence et l'imprudence de ne pas mettre en état de défense, ils furent très-découragés de cette prise, sur-tout quand ils se furent apperçus que nous allions ouvrir une batterie qui commanderoit tous leurs ouvrages; leurs principaux officiers tinrent un conseil, dans lequel le général

Sainclair leur fit sentir que la résistance étoit impossible. Le général, qui craignoit la perte de son armée, crut devoir abandonner le fort pour sauver les troupes, envoyer par eau le bagage et les troupes à Skenesborough, et faire marcher les troupes vers cette place par la route d'Huberton. Cette proposition ayant été acceptée dans le conseil, on tenta l'entreprise.

Le général Burgoyne, voyant la difficulté de transporter même les provisions, sans parler du bagage, a donné l'ordre suivant :

« On a observé que l'ordonnance » donnée avant l'ouverture de la cam- » pagne, relativement au bagage des offi- » ciers, n'a point été suivie, et que les » régimens sont en général chargés de plus » de bagages qu'on n'en pourra transpor- » ter quand on quittera les lacs et les » rivières : il est ordonné de nouveau aux » officiers de renvoyer par bateaux à Ti- » conderoga tout ce qui ne leur est pas » d'une nécessité indispensable ; autre- » ment, au premier mouvement, ils se » verront forcés d'abandonner leurs effets. » Ceux qui ont fait la dernière guerre d'A- » mérique savent bien que les officiers

» bornent souvent, pendant un mois
» entier, tout leur bagage à un seul havre-
» sac ».

Heureusement pour moi, mon bagage est venu sain et sauf à travers le lac, ce qui me met dans le cas de garder ce que j'ai apporté.

Les Indiens, animés par notre dernier succès, ont acquis plus de hardiesse et de courage ; un grand nombre a rejoint l'armée ; on s'est journellement occupé à la rejoindre.

Le capitaine Gardner part demain pour l'Angleterre ; il veut bien se charger de ma lettre. Je vous quitte, adieu.

Je suis, etc.

LETTRE XXXIV.

Du camp devant Skenesborough, 17 *juillet* 1777.

MON CHER AMI,

Vous ne serez sûrement pas étonné que dans mon récit des progrès de l'armée, dont chaque circonstance ajoute à la gloire des armes anglaises, je n'aie jamais fait mention des Sauvages, en parlant de la chasse que nous avons donnée à l'ennemi depuis Ticonderoga ; c'est qu'il n'y eut pas de moyen de leur faire abandonner le pillage de cette place, et ce n'est pas la seule circonstance dans laquelle notre général a éprouvé l'inutilité de leur assistance.

Ceux qui sont à leur tête sont obligés, par des motifs d'intérêts, à suivre leurs caprices et leur humeurs, et cependant ces Sauvages sont moins raisonnables que des enfans gâtés, et pourtant, quand on les abandonne à eux-mêmes, ils se rendent coupables d'atrocités dont la pensée seule

fait frémir ; le crime et l'innocence, les femmes, les enfans, deviennent également leur proie.

Tels sont les Sauvages du Bas-Canada, qui étoient les seuls qui eussent joint notre armée : mais nous apprîmes, après deux jours de marche, que les *Outawas*, et quelques nations plus éloignées, devoient nous venir trouver sur la route. Ces nations sont moins cruelles et plus braves ; elles aiment la guerre et non le pillage ; elles sont sous la conduite de M. de *Saint-Luc* et de M. *Langdale*, tous deux partisans zélés des Français dans la dernière guerre ; le dernier est celui qui, à la tête de la nation qu'il commande, défit le général Braddock.

Si le caractère de ces Indiens est tel qu'on nous l'a dépeint, ils pourront nous être fort utiles ; mais ceux qui suivent à présent l'armée ne peuvent servir qu'à piller.

Le manifeste du général, comme je vous l'ai marqué dans ma première lettre, n'a pas eu l'effet qu'on en attendoit ; les Canadiens font tous leurs efforts pour le rendre inutile, en faisant garder et emprisonner

les personnes suspectes, en empêchant le peuple de prendre les armes, en les forçant de retirer leurs bestiaux et de brûler leurs moissons sous peine de mort; c'est avec peine que je vous annonce que la plupart de ceux qui étoient disposés à se déclarer pour nous, ont déjà éprouvé ce sort. L'histoire ne fournit aucun exemple d'une guerre faite avec autant d'acharnement, même par ceux qui auroient dû demeurer neutres.

Un grand nombre a joint notre armée depuis notre arivée à cette place, promettant de suivre avec loyauté, les uns pendant toute la guerre, les autres pendant cette campagne; les trois quarts d'entre eux sont armés, et jusqu'à ce que les armes qu'on doit donner aux autres soient arrivées, on les emploie à applanir les routes, à réparer les ponts, travaux auxquels les Américains sont très-habiles.

Nous sommes obligés de demeurer quelque tems dans l'inaction, jusqu'à ce que nous ayons débarrassé les routes des grands arbres que les Américains y ont jetés dans leur retraite : de dix en dix verges ils ont abbatu de grands arbres, sans compter les

petits ; chose qui paroît incroyable, quand on songe à la rapidité de leur retraite : la réparation des ponts exige des travaux considérables; ajoutez à cela que nous attendons l'arrivée de nos provisions avant de marcher vers le fort Edward. Ces obstacles nous causent un grand désavantage, et nous empêcheut de suivre cette maxime militaire : « Dans les succès, portez vos avan» tages aussi loin qu'il vous est possible ».

Pendant que cette partie de l'armée est ainsi employée, le reste conduit les bateaux chargés de canons et de provisions sur le lac George, pour balayer le lac et assurer la route vers nos magasins. L'armée de terre doit ensuite marcher pour s'emparer du fort Edward; et si, après cela, les ennemis n'abandonnent pas le fort George, enfermés entre deux armées, ils sont inévitablement perdus. Pendant ces mouvemens, le général Reidesel doit faire diversion à Connecticut et reconnoître la contrée, et par ce moyen attirer l'attention des Américains vers les quartiers les plus éloignés,

Nos succès ont sans doute frappé vivement l'ame des ennemis, et ils doivent

être inquiets sur les moyens d'arrêter nos progrès, et pour prévenir le danger auquel les colonies du nord sont exposées.

Dimanche dernier, on prêcha un sermon d'actions de graces pour le succès de nos armes, après lequel l'armée alluma un feu de joie et fit plusieurs décharges. Ce sermon fut prononcé par l'ecclésiastique dont j'ai déjà parlé; il étoit excellent pour une paroisse, mais il n'étoit pas propre à la circonstance.

Nous sommes informés que le général Schuyler est dans le fort Edward; il rassemble la milice des environs, qui, jointe au reste de l'armée débandée, forme un corps suffisant pour la défense de cette place. L'armée poursuivie a éprouvé de grandes difficultés, à cause du défaut de provisions et d'autres nécessités, de la pluie continuelle, et du long circuit qu'elle a été obligée de faire à travers les bois, pour éviter les différens partis que nous avons dans le Connecticut.

J'ai oublié de vous apprendre que votre ancien ami le colonel H..... a été blessé à la bataille d'Huberton, au commencement de l'action, lorsque les grenadiers se for-

moient pour soutenir la petite infanterie : il est maintenant à Ticonderoga, et, d'après les dernières nouvelles que j'ai reçues, il sera bientôt rétabli.

Nous partons demain ; vous saurez des nouvelles de notre arrivée au fort Edward.

Je suis, etc.

LETTRE XXXV.

Du camp, au fort Edwartd, 6 *août* 1777.

Mon cher ami,

Nous voici devant cette place où l'on prétendoit que les ennemis devoient nous arrêter; mais au bruit de notre approche ils l'ont abandonnée, comme ils avoient fait Ticonderoga : heureusement pour la garnison du fort Saint-George, elle avoit passé devant cette place une heure avant notre arrivée ; plus tard, elle étoit taillée en pièces.

Le pays, entre notre dernier campement à Skenesborough et cette place, étoit une continuation de bois et de criques incoupés par des marais profonds, et l'industrie des ennemis avoit encore augmenté ces obstacles naturels, en renversant de grands arbres, et par d'autres moyens, ce qui rendoit la marche très-difficile. Outre cela, les terreins aquatiques et maréca-

geux sont en si grand nombre, que nous avons été obligés de construire quarante ponts pour les traverser, dont l'un avoit plus de deux milles de longueur.

Les Américains nous opposèrent peu d'obstacles dans cette marche à travers ces déserts : quelquefois ils tentoient d'attaquer nos travailleurs : mais comme leurs partis étoient peu nombreux, ils étoient toujours repoussés. Cependant, quoique la distance entre notre dernier campement et celui-ci ne soit pas considérable, c'est un sujet d'étonnement que nous y soyons arrivés si tôt, pour ceux qui savent compter. Notre marche a été embarrassée, pénible, et laborieuse.

Nous avons traversé la plaine des Pins, qui tire son nom de la grande quantité de pins qui y croissent : nous y rencontrâmes plusieurs campemens des ennemis ; mais ils ne les jugèrent pas assez sûrs pour nous y attendre, car jamais ils n'osèrent nous opposer quelque résistance que sur des hauteurs accompagnées de bois pour couvrir leur retraite.

Les Indiens que nous attendions nous ont joints à ce campement ; ils paroissent plus

plus humains et plus braves que ceux qui nous accompagnèrent à travers le lac Champlain, comme l'anecdote suivante pourra vous en convaincre.

Il y a quelques jours que les Indiens tombèrent sur un parti de chasseurs Américains. Les ennemis s'enfuirent vers leurs bateaux; mais les Indiens gagnèrent avant eux le rivage, les surprirent, et les firent prisonniers. Un de ces Américains, officier plein de bravoure, avoit été blessé dans cette escarmouche; et comme il ne pouvoit marcher, ces Indiens le portèrent sur leurs épaules pendant l'espace de plus de trois milles, avec autant de soin et d'attention que si c'eût été un de leurs compagnons.

Nous fûmes étonnés, à leur retour au camp, de voir un Indien porter sur son dos le chef du parti qu'ils venoient de faire prisonnier; on le porta devant le général Fraser, qui tenta vainement de recevoir de lui quelque information. Le général, pensant qu'il obtiendroit davantage avec de la douceur et des attentions, commanda de lui donner des rafraîchissemens, et de faire venir le chirurgien. Celui-ci ordonna

l'amputation, après laquelle il prescrivit au blessé de demeurer calme et tranquille, sans quoi il ne répondroit pas de sa vie. Hé bien, dit celui-ci, j'aurai le plaisir de mourir pour une belle cause, celle de l'indépendance des colonies d'Amérique. Je vous raconte cette anecdote, pour vous faire voir combien d'hommes sont disposés à sacrifier leur vie à cette idole. Cet officier mourut le lendemaiu, et il fut vivement regretté, comme un homme qui agissoit réellement d'après les principes qu'il s'étoit formés. S'il avoit vécu, un traitement doux et humain auroit pu le rendre aussi bon royaliste qu'il étoit obstiné dans sa rebellion.

Ceux qui n'étoient pas d'avis que nous employassions des Sauvages, ne manqueront pas de citer un évènement très-fâcheux, qui peut donner quelque force à leurs argumens ; et comme le récit sera sûrement beaucoup exageré quand il arrivera en Angleterre, je veux vous en raconter les circonstances, pour vous prouver que ce ne fut pas un effet de leur cruauté, mais la suite d'une dispute.

Une jeune fille, dont les parens, attachés

au gouvernement, avoient fui leur habitation pour éviter les mauvais traitemens des Américains, et laissé leur fille seule, se détermina, à l'approche de notre armée, à quitter la maison de son père, et à le rejoindre, ainsi qu'un jeune officier qu'elle alloit épouser, et qui servoit dans les troupes provinciales. Quelques Indiens qui étoient allés à la découverte, la rencontrèrent dans les bois; ils la traitèrent d'abord avec beaucoup de douceur, et la conduisirent au camp : à peine en étoient-ils à un mille, qu'il s'éleva entre eux une dispute pour savoir de qui elle étoit la prisonnière; la querelle s'étant échauffée, un d'entre eux lui frappa sur le champ le crâne, et elle expira.

La situation du général, dont l'humanité étoit offensée par cet acte de barbarie, devint embarrassante et critique : il devoit punir; mais il craignoit d'exciter la vengeance des Indiens, qu'il étoit de son intérêt d'attirer dans son parti plutôt que de les irriter.

Le chef de la tribu, dont étoit cet Indien, consentit à le livrer au général, pour en faire ce qu'il jugeroit à propos; mais il le prévint que parmi eux, selon les loix de

la guerre, quand il s'élevoit une contestation relativement à un prisonnier, et que chacun paroissoit avoir un droit égal, le malheureux devenoit toujours la victime de cette querelle.

Ainsi mourut cette jeune infortunée, dont chacun plaignit la destinée. Vous m'accuserez sûrement d'une grande apathie, quand je dirai que cette aventure, mise en comparaison avec toutes les scènes d'horreur dont j'ai été témoin, et qui ne feront sûrement qu'augmenter, parut peu importante.

Le général témoigna, depuis ce tems, beaucoup de ressentiment aux Indiens, et mit des obstacles à ce qu'ils pussent commettre par la suite d'autres atrocités : il fut d'autant plus irrité, que ce meurtre avoit été commis par les Indiens des tribus les plus éloignées, ceux qu'on lui avoit donnés comme les meilleurs guerriers et les moins barbares ; je crois cependant qu'ils sont tous cruels, et que ceux des tribus les plus éloignées ne l'emportent que par leur férocité.

Depuis cette époque, nous apperçûmes un grand changement dans leur manière

d'être : leur mutinerie et leur mécontentement éclatoient ouvertement quand on les empêchoit de piller ; leurs interprêtes, qui avoient une part dans le butin, et qui se voyoient frustrés de ce profit, ne faisoient que les exciter à la désertion et à la révolte.

M. de Saint-Luc ne partageoit pas ces mutineries ; il paroissoit même très-sensible à des choses auxquelles il devoit être accoutumé, et les Sauvages paroissoient supporter impatiemment son pouvoir, comme tous les autres. Cependant l'orgueil et l'amour de l'autorité, et peut-être plus encore l'attachement qu'il portoit à son vieil associé, lui faisoient déguiser les motifs réels de ses plaintes sous des prétextes frivoles.

On alloit tenir conseil, d'après les demandes de M. de Saint-Luc, lorsque les nations qu'il commandoit déclarèrent leur intention de s'en retourner chez eux, et demanderent la permission et l'assistance du général. La circonstance étoit embarrassante ; leur départ nous privoit d'une force que le gouvernement s'étoit procurée avec de grandes dépenses, et la réconci-

liation ne pouvoit s'opérer qu'en souffrant leurs excès de cruauté et de rapine. Cependant il falloit que le général répondît sur le champ. Il refusa formellement leur proposition, et insista sur l'obéissance aux défenses qu'il leur avoit faites ; en même tems il leur représenta avec douceur leur engagement de fidélité ; enfin il n'oublia rien pour leur persuader de continuer leur service.

Cette réponse parut faire impression sur eux ; quelques tribus voisines seulement demandèrent qu'il fût permis à quelques-uns d'entre eux de retourner à leurs maisons, ce qu'on leur accorda. Les tribus les plus éloignées parurent retirer leur demande, et témoignèrent un grand zèle pour le service.

Cependant, au grand étonnement du général et de l'armée, la désertion commença le jour suivant ; ils partoient par bandes de vingt, chargés de tout ce qu'ils avoient pu piller, et ils continuèrent ainsi jusqu'à ce qu'il n'en demeurât pas un de ceux qui nous avoient joints à Skenesborough.

J'ai un grand plaisir à vous apprendre

que le major Ackland est assez bien rétabli pour reprendre le commandement des grenadiers. Il arriva hier au camp, accompagné de l'aimable Lady Henriette, à qui, au commencement de la campagne, son mari avoit défendu de partager les fatigues et les dangers du siège de Ticonderoga; mais elle n'eut pas plus tôt appris que son mari avoit été blessé, qu'elle traversa le lac Champlain pour le rejoindre, déterminée à suivre sa fortune pendant tout le reste de la campagne. Adieu, mon ami.

Je suis, etc.

LETTRE XXXVI.

Du camp au fort Edward, 8 *août* 1777.

MON CHER AMI,

Nous sommes encore campés ici, jusqu'à ce que nous ayons reçu nos provisions pour aller plus loin. Malgré ce délai de nos convois, il faut avouer que nous agissons avec trop de lenteur pour une armée offensive, dont les premiers mouvemens, selon les maximes de la guerre, doivent contribuer, autant qu'il est possible, au succès de tout le reste de l'expédition projetée.

On pensera sans doute généralement en Angleterre, qu'ayant pénétré si loin, nous aurions dû entrer dans l'Albanie, dont nous ne sommes qu'à cinquante lieues, par des marches rapides. Que l'on considère qu'il faudroit que les troupes traversassent deux rivières, celle d'Hudson et la *Mohawk*, sans bateaux, qu'il faudroit construire un pont, ne fût-il que de radeaux, pour passer les rivières, se fier au hazard pour la Mohawk,

et, en cas de mauvais succès, avoir recours aux gués de Schenectady, qui sont à cinquante milles de l'embouchure de la rivière, et qui ne cessent d'être praticables qu'après les pluies : quand tous ces obstacles n'existeroient pas, il faudroit, pour qu'un soldat pût faire une marche rapide, qu'il ne fût pas chargé d'un pesant fardeau, et qu'il marchât comme ceux qui vont à la parade en Angleterre; car rien n'est plus contraire à l'idée d'une marche rapide, que le lourd fardeau dont le soldat est chargé pendant la campagne : il consiste en une couverture, un havre-sac, un sac pour les provisions, une bouteille pour l'eau, et une portion de l'équipage de la tente; ajoutez à cela ses armes, ses habits, la munition, des provisions pour quatre jours, et vous verrez un poids de plus de soixante livres. Comme les Allemands sont compris dans cette marche, permettez-moi de vous indiquer le poids dont ils sont chargés : outre ce que j'ai détaillé, leurs grenadiers ont un énorme bonnet, avec une lourde plaque de cuivre sur le front, un sabre d'une grandeur démesurée, une bouteille qui ne tient guère moins d'un gallon, et

un habit avec de longues franges. Peignez-vous un homme dans cette situation, et voyez s'il est bien propre pour une marche forcée.

On répondra qu'on pourroit épargner aux soldats une partie considérable de ce fardeau, et les faire marcher sans havre-sac et sans équipages de camp, et qu'ils porteroient ainsi beaucoup plus de provisions. Ceci ne remédieroit point au mal; il seroit impossible, dans quelque circonstance que ce fût, d'engager un jeune soldat à ménager ses provisions; même dans les camps, le jeune soldat n'a presque plus rien à manger quatre jours après qu'il a reçu ses provisions : ainsi, dans une marche par de mauvais tems et de mauvaises routes, quand le pied glisse à tout moment, et quand le soldat maudit le fardeau qui retarde sa marche, il n'y a que le vétéran, qui a le plus éprouvé la faim et la peine, qui puisse ne pas être tenté de jeter son havre-sac dans la fange, comme j'en ai vu des exemples dans quelques marches.

Quand il pense qu'il aura de nouvelles provisions au premier campement, et qu'il n'est chargé que pour quatre jours, le sol-

dat raisonne de cette manière : le pas est embarrassant, mais le besoin est encore pire. Je les ai souvent entendus s'écrier : Nous aurons probablement plus de provisions au premier campement, car le général ne veut sûrement pas que ses soldats meurent de faim.

Pour obtenir cette rapidité, il faudroit transporter, pendant les marches, beaucoup plus de provisions qu'il n'est nécessaire pour la simple subsistance pendant une marche. Or comment les soldats subsisteroient-ils, une fois arrivés dans l'Albanie, où les Américains nous opposeroient sûrement de la résistance ? Même en supposant qu'ils ne nous résistassent pas, ils retireroient leurs troupeaux, détruiroient leurs moissons et leurs moulins. Ces provisions ne pourroient se transporter que sur des chariots, qui ne pourroient suivre l'armée ; car il n'y a qu'une route praticable pour les voitures, et dans plusieurs endroits ce sont des fondrières larges et profondes, où les ponts sont brisés, et il faudroit nécessairement les réparer. Cette route est bordée d'un côté par la rivière, et de l'autre par une hauteur perpendiculaire et cou-

à s'instruire des détails d'une affaire, avant de se former une opinion.

Je fus, il y a quelques jours, au fort Saint-George, pour quelques détails relatifs à l'artillerie. J'eus ainsi l'occasion de voir le lac George, qui, quoique beaucoup plus petit que le lac Champlain, est, à mon gré, plus beau, et offre des sites plus variés.

Au centre de ce lac, il y a deux isles; deux compagnies du quarante-septième régiment sont campés dans la plus grande, appelée l'isle de Diamant, sous les ordres du capitaine Aubrey, pour le transport des provisions à travers le lac. Cette cité et celle qui l'avoisine étoient si remplies de serpens à sonnettes (1), que personne n'osoit y aborder. Un vaisseau se brisa près de l'isle de Diamant; il portoit, entre autres, des cochons, qui nagèrent vers le rivage, ainsi que les Canadiens naufragés : ceux-ci, craignant le serpent à sonnettes, montèrent sur des arbres pendant la nuit; le lendemain matin, ayant apperçu un bateau, ils firent de grands cris : on alla vers

(1) Crotalus durissus. L.

eux, et on les transporta au fort Saint-George.

Quelque tems après, le propriétaire des cochons, qui n'étoit pas d'avis de les perdre, retourna à travers le lac et avec quelques camarades pour les chercher : ils les trouvèrent enfin, après avoir fait beaucoup de chemin ; mais ils étoient si gras, qu'ils pouvoient à peine marcher, et ils ne rencontrèrent pas un seul serpent à sonnettes, ce qui les surprit beaucoup, car cette île passoit pour en être pleine : mais leur étonnement ne fut pas de longue durée ; comme ils manquoient de provisions, ils tuèrent un de ces cochons, et lui trouvèrent l'estomac rempli de serpens à sonnettes, d'où ils conclurent que les cochons les avoient tous dévorés pendant leur séjour dans l'île.

Ce fait m'a été raconté par une personne très-véridique, et plusieurs babitans m'ont depuis confirmé que si un cochon rencontre un serpent à sonnettes, il l'attaque et le dévore sur le champ.

Puisque j'ai commencé à vous parler des serpens à sonnettes, qui sont très-nombreux dans ce pays, je veux aussi vous

donner la description de ces reptiles. J'en ai vu un hier que l'on venoit de tuer ; il avoit environ une verge de long, et trois pouces de circonférence dans sa partie la plus épaisse. Il avoit plusieurs grelots à l'extrémité de la queue ; chaque année il leur croît un de ces grelots, dont le nombre sert à déterminer leur âge : ils sont tous fixés près les uns des autres par un petit ligament ; ils sont creux, et le moindre mouvement leur fait rendre un son particulier que je ne puis comparer à rien ; les écailles de ces serpens sont de différentes couleurs, et très-belles. Il a la tête petite, les yeux vifs et perçans ; sa chair, malgré le venin qu'il renferme, est délicieuse, très-supérieure à celle de l'anguille, et fait une soupe excellente.

La morsure de ces reptiles cause une mort certaine, si on n'applique pas sur le champ le remède qui lui est propre. La prudence, attentive à notre conservation, a fait naître dans le lieu où ces serpens sont communs, une plante à larges feuilles, vulgairement appelée *plantain* (1), qui,

(1) Le mot *plantain* ne signifie autre chose que

broyée et appliquée sur la plaie, est un excellent antidote contre ce venin. Je tiens ces détails d'un soldat qui s'occupe à les tuer et à les détruire.

Les propriétés de cette plante ont été découvertes par un nègre de Virginie, qui a obtenu sa liberté et une pension pour la vie. Comme la plupart des autres découvertes, elle est due à un hazard très-singulier : ce pauvre nègre avoit été mordu par un de ces serpens à la jambe, qui enfla en un moment à un tel point, qu'il ne pouvoit plus marcher. Il étoit couché sur le gazon dans une grande peine ; il s'avisa de cueillir quelques brins d'une plante dont il étoit entouré, de les mâcher, et de les appliquer sur sa blessure, dans l'espoir que cela calmeroit l'inflammation. Il se sentit soulagé ; alors il renouvela plusieurs fois ce cataplasme, et l'enflure diminua

---

plante, celle qui guérit la morsure du serpent à sonnettes ; c'est une espèce de *polygala*, nommée *polygala Sénégal*. Voyez au tome second des *Amaminates academica* de Linné, la Dissertation intitulée, *Radix Senega* ; c'est le nom sous lequel ce médicament est connu dans les boutiques.

assez pour qu'il pût gagner la maison de son maître : il continua ce remède pendant deux ou trois jours, et fut parfaitement guéri.

Quoiqu'entouré de reptiles venimeux; et au milieu du bruit des armes et des horreurs de la guerre, soyez assuré que ni la distance, ni le tems, ni le lieu, ne peuvent altérer mon amitié.

Je suis, etc.

LETTRE XXXVII.

Du camp à Battenkill, 24 août 1777.

MON CHER AMI,

JE vous apprends avec une peine très-sensible, que l'expédition de Bennington a manqué, et que beaucoup de nos gens ont été faits prisonniers, ce qui doit être sans doute un grand sujet de triomphe pour les Américains, et diminuer beaucoup la crainte qu'ils avoient des troupes Allemandes, puisqu'elles viennent d'être défaites par des milices. Dans cette entreprise, le général n'avoit rien laissé au hazard; il avoit tracé tous les plans que sa prudence avoit pu lui suggérer, et son projet auroit eu la suite qn'il en attendoit, si l'exécution avoit été aussi heureuse que le plan étoit bien conçu.

Dans une de mes premières lettres, je vous ai donné quelques raisons contre les marches rapides; j'ai cherché à vous en

démontrer l'impossibilité ; j'ajouterai seulement un autre argument, pour vous faire partager les mêmes sentimens. Une armée ne sauroit marcher sans l'attirail d'un hôpital, et sans les provisions qui lui sont nécessaires : un général qui conduit ses troupes au feu sans avoir pris les précautions qui peuvent en adoucir les suites certaines, est sûr d'aliéner leur attachement et de refroidir leur ardeur ; il exige plus que l'esprit humain ne peut supporter. Il n'est pas nécessaire que vous soyez accoutumé aux champs de bataille, pour sentir cette vérité ; reposez un instant votre ame sur les objets qui se présentent après une action, et vous verrez si l'on peut se passer d'un instrument pour les os cassés, et de cordiaux pour ceux qui sont en foiblesse ou en agonie. Ceux qui, dans leur imagination, font marcher les armées avec tant de précipitation, ne supposent aucune opposition, et ne reçoivent pas de blessures ; mais celui qui abandonne ses camarades blessés et sans espoir, et qui craint d'avoir le même sort le lendemain, pense tout autrement que ces hommes dont l'imagination va si vîte. Je terminerai

ce que j'avois à dire sur ce sujet, en observant que le général est responsable à Dieu et à sa patrie, des armées qu'il conduit, et qu'il ne peut pas considérer légèrement ces divers objets ; quelque ardent qu'il soit, il doit prendre patience, jusqu'à ce qu'il ait à sa suite quelques centaines de lits, des drogues et des instrumens de chirurgie, enfin tout ce qui est nécessaire à une armée qui ne doit pas seulement marcher, mais qui doit aussi combattre.

Pour saisir l'avantage des succès que nous attendions de l'expédition de Bennington, l'armée se mit en marche du côté oriental de la rivière d'Hudson, et le 14 on construisit un pont de radeaux, sur lequel on fit passer le corps avancé, qui fut camper à huit milles de Saratoga.

Plusieurs causes ont fait échouer l'expédition de Bennington : on peut regarder comme la principale, le délai du renfort qu'on envoyoit au premier détachement pour le soutenir. Les soldats qui le composoient marchèrent depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures après-midi du lendemain, pour faire vingt-deux milles. Après la défaite des Allemands, le corps

avancé crut qu'il devoit se porter en avant, et ce ne fut qu'après qu'il eut été aussi battu, qu'il s'apperçut de sa méprise ; il étoit réservé à des services plus importans : si l'expédition avoit réussi, le corps avancé devoit gagner les hauteurs de *Stillwater*, et s'y retrancher jusqu'à l'arrivée de l'armée et des provisions ; de cette manière, tout le pays du côté occidental de la rivière jusques aux bancs de Mohawk, auroit été en notre possession.

Peu de jours après que nous nous fûmes emparés des hauteurs de Saratoga, les torrens occasionnés par les pluies emportèrent notre pont de radeaux, et nous ôtèrent toute communication avec le corps de l'armée. Si les ennemis, après leur dernier succès, nous avoient attaqués, ils auroient trouvé notre général dans une mauvaise position, et sans pouvoir en prendre une plus avantageuse, car le corps avancé n'auroit pu être soutenu par les lignes ; nous n'avions de moyen de retraite que sous le feu de notre artillerie. Nous fûmes rappelés après l'action de Bennington, obligés de traverser la rivière dans des canots, et de reprendre notre ancien campement à cette place.

Les Indiens qui composent la nation Mohawk, et qu'on appelle les Indiens de sir William Jonhson, parce que leur village est auprès de son habitation, et qu'il passa parmi eux une grande partie de sa vie, ont été chasssés de leurs demeures par les Américains, et ont joint notre armée. Ils sont venus avec leurs femmes, leurs enfans, leurs bœufs, leurs chevaux et leurs moutons, et ils sont placés sur la crique, dont cette place tire son nom. Quand l'armée passera la rivière, les femmes et les enfans iront au Canada; les hommes demeureront.

A leur arrivée, je les visitai dans leur camp, et j'eus occasion d'examiner la manière dont ils élèvent leurs enfans : ce sont des espèces d'amphibies. Je vis plusieurs hommes qui se baignoient dans la crique, et une multitude de petits enfans, dont le plus vieux pouvoit avoir six ans. Ces petites créatures gagnoient le milieu de la crique sur une planche, en ramant, quelquefois assis, quelquefois de bout; si elle chaviroit, ils nageoient avec une adresse incroyable, la regagnoient, et montoient dessus; quelquefois ils plongeoient, et de-

meuroient sous l'eau pendant près de trois minutes.

Ces Indiens attachent leurs enfans le dos à plat sur une planche; ils l'emmaillotent jusqu'au menton, ce qui lui donne l'air d'une momie vivante. Cette méthode est probablement la cause de la parfaite proportion des Indiens; il est très-rare de voir parmi eux un homme difforme. Les femmes pourroient être également parfaites, mais elles tournent les pieds de manière que les orteils se touchent, ce qui est regardé chez eux comme une beauté. Quand les femmes ont allaité leurs enfans, s'ils s'endorment, elles les mettent à terre, sinon elles attachent le maillot à une branche d'arbre, et le balancent jusqu'à ce que l'enfant dorme. Quand elles marchent, elles attachent la planche et l'enfant sur leur dos.

Comme la rivière est sujette à recevoir continuellement des torrens, et qu'elle est sujette à des crues d'eau, on construit actuellement un pont de bateaux pour établir une communication entre les deux rives; quand il sera achevé, le corps avancé passera dessus, et ira camper à Saratoga.

Je suis interrompu par les clameurs de quelques Sauvages, qui font entendre le cri de guerre en usage quand ils font des prisonniers.

Dès qu'ils jugent être près du camp à la portée de la voix, ils font entendre leurs cris de guerre autant de fois qu'ils ont fait de prisonniers. Il est difficile de décrire ce cri ; il consiste à peu près dans ce son : *whou*, *whou*, *whoup* ! il continue jusqu'à perte d'haleine, et termine alors par une élévation de voix subite : quelques-uns modulent ce son en mettant la main devant leur bouche ; tous se font entendre à une très-grande distance.

Pour *scalper* (1), ils saisissent la tête de leur ennemi mort ou hors de combat, et lui posent le pied sur le corps : alors ils entortillent ses cheveux autour de leur main gauche, et de la droite ils tendent la peau qui couvre le sommet de la tête ; de l'autre ils tirent de son sein leur couteau à scalper, toujours en bon état pour cette opération, et en peu de tems ils enlèvent le

(1) J'ai cru devoir faire passer en français le verbe *scalp*, qui signifie *enlever le péricrâne*, pour n'être pas toujours obligé d'employer cette périphrase.

péricrâne : ils font cette opération avec tant d'adresse et de promptitude, qu'elle ne dure guère plus d'une minute. Si les cheveux sont trop courts pour qu'ils puissent les empoigner avec la main, ils tirent la peau avec les dents. Dès que le tems le leur permet, ils suspendent le trophée sanglant avec un nerf de dain, ou une fibre d'écorce, à un petit cerceau qu'ils peignent en rouge, ainsi que le péricrâne, pour le préserver de la putréfaction, et ils le conservent comme un monument de leur valeur et de la vengeance qu'ils ont su tirer de leurs ennemis.

Je vis dans un camp indien plusieurs péricrânes suspendus à des pieux, à la tête de leurs *wigwams* ; un d'eux portoit une chevelure d'une longueur remarquable : l'officier qui étoit avec moi demanda à l'acheter ; mais l'Indien parut vivement offensé de cette proposition ; il ne voulut jamais céder ce barbare trophée, quoiqu'on lui offrît une chose très-tentante, une bouteille de rum.

La vue d'un cadavre n'est jamais agréable, mais celle d'un cadavre scalpé est repoussante. Nous en rencontrâmes deux

en cet endroit dans notre marche, depuis Skenesborough jusqu'au fort Edward. Vous imaginerez difficilement qu'on puisse survivre à une opération si cruelle ; cependant, quand nous prîmes possession de Ticonderoga, nous trouvâmes deux malheureux blessés qui avoient été *scalpés* la veille du jour où les Américains s'étoient retirés ; ils sont maintenant presque guéris. J'ai vu une personne qui avoit été scalpée, et qui se porte à présent très-bien ; mais les cheveux ne lui ont jamais repoussé.

Si je suis assez malheureux pour être blessé, et pour que les Indiens viennent à moi pour me scalper, je leur demanderai tout de suite de me donner le *coup de grace* avec leur tomahawk, ce que leur pitié ne refuse presque jamais.

Cet instrument est pour eux d'un très-grand usage pendant la guerre : ils s'en servent à la poursuite de l'ennemi ; quand ils ne peuvent l'atteindre, ils le lui lancent avec tant d'adresse, qu'ils ne manquent jamais de le frapper et d'arrêter sa fuite. Ce tomahawk n'est autre chose qu'une petite hache qui a, du côté opposé au tranchant, ou une pointe aiguë, ou une coupe

pour le tabac ; car le plus souvent cet instrument sert de pipe et de hache : quand ils l'achètent, le manche est d'un bois plein, mais ils lui substituent un tuyau creux, et travaillé d'une manière curieuse.

L'intérêt que vous prenez à moi m'est un sûr garant que vous apprendrez avec plaisir qu'il s'est fait une promotion qui m'a été avantageuse, parce que je ne suis pas très-éloigné du corps avancé, puisque je suis dans le vingt-quatrième régiment : si je survis à cette campagne, j'ai l'espérance d'avoir une compagnie. Recevez les vœux que je fais pour votre santé et pour votre bonheur.

Je suis, etc.

ent cet
: quand
un bois
n tuyau
curieuse.
m'est un
vec plai-
qui m'a
suis pas
uisque je
iment : si
espérance
les vœux
our votre



Guerrier Indien

Enterrant son Wigwam avec une Chevelure

LETTRE XXXVIII.

Du camp, à Freeman-Farm, 24 septembre 1777.

MON CHER AMI,

Dès que le port de bateau eut été construit, et qu'on eut apporté à l'armée des provisions pour trois jours, nous passâmes le 13 du courant la rivière d'Hudson, et nous campâmes dans les plaines de Saratoga, dans un lieu fort agréable, où il y a un beau bâtiment, de beaux moulins à scies et à farine, et une église très-propre, entourée de plusieurs maisons. Tout cela appartient au général Schuyler. Ce beau lieu étoit presque désert; on n'y voyoit pas une seule créature vivante; le terrein étoit couvert d'une grande quantité de froment et de bled d'Inde: nous envoyâmes l'un au moulin, pour ménager nos provisions; l'autre fut coupé, pour servir de fourrage à nos chevaux.

Ainsi cette belle et riche plantation, qui

portoit une moisson si abondante, ne présenta plus le lendemain qu'un spectacle de misère et de pauvreté. Quelles horreurs, quelle dévastation accompagnent la guerre !

Le 15, l'armée fit un mouvement en avant, et fut camper dans un lieu nommé *Dovacote*.

J'ai oublié de vous raconter un accident arrivé à l'aimable lady Henriette Ackland, quelque tems avant de passer la rivière d'Hudson. Cet évènement n'a pourtant point diminué sa gaîté et son courage, et elle continue toujours à partager les fatigues du corps avancé.

Notre position étant celle du corps avancé de l'armée, nous étions toujours dans une telle activité, que nous dormions rarement sans être habillés. La tente dans laquelle le major Ackland et lady Henriette dormoient, prit feu. Le sergent d'ordre du major entrant, avec un danger très-imminent d'être suffoqué, la première personne qu'il rencontra ; c'étoit le major : il arriva heureusement que, dans le même tems, lady Henriette, sans savoir ce qu'elle faisoit, et peut-être sans être parfaitement éveillée, s'échappa, en se glissant sur le bord du derrière de la

tente. Imaginez quel fut son état, lorsqu'en reprenant ses sens, elle apperçut, au milieu des flammes, le major occupé à la chercher. Le sergent se sauva ; mais le major eut le corps et le visage cruellement brûlés : tous leurs effets ont été consumés. Cet accident avoit été causé par un chien favori de Newfoundland, qui, ne pouvant jamais demeurer en repos, avoit renversé une table sur laquelle il y avoit une chandelle allumée, et le feu s'étoit communiqué.

Le 17, l'armée reprit sa marche, en réparant un grand nombre de ponts : elle campa dans un lieu avantageux, à la distance de quatre milles des ennemis, qui sont bien postés à *Stillwater*.

Il arriva, à notre dernier campement, une aventure qui, quoique peu importante, prouve combien la nature a été prévoyante à l'égard des petits des animaux. C'est la coutume, dans les camps, de metire les chevaux au piquet derrière les tentes. Je fus réveillé, pendant la nuit, par l'agitation des cordes de la mienne : je me levai, et je vis que ce bruit étoit causé par un poulain dont ma jument venoit de se débarrasser,

Quand nous reprîmes notre marche le lendemain, j'étois bien embarrassé pour savoir ce que je ferois de ce petit poulain : je craignois qu'il n'affoiblît sa mère, et la rendît incapable de porter mon bagage ; mais il ne l'incommoda pas du tout pendant la route, et elle fut aussi gaie qu'elle auroit été dans une prairie.

Le 18, l'ennemi parut en forces pour troubler les travailleurs qui étoient occupés au raccommodage des ponts ; on imagina qu'ils cherchoient à nous engager à une action, dans un lieu où l'on ne pouvoit pas faire usage de l'artillerie : nous perdîmes peu de monde dans cette escarmouche, et le raccommodage des ponts fut achevé.

Pendant que nous étions campés, nos soldats étoient occupés à fourrager un champ de pommes de terre : un parti de coureurs ennemis les surprit, fit feu sur eux et en tua une trentaine, pendant qu'en les cernant il auroit pu les faire tous prisonniers. Une conduite si cruelle est mal conçue, et ne peut qu'exciter la haine et la vengeance.

Le 19, l'armée marcha à l'ennemi en trois divisions ;

divisions : la ligne des Allemands flanquoit l'artillerie et les bagages, et suivit le cours de la rivière à Francis-les-prés : la ligne Anglaise marcha parallèlement à quelque distance à travers les bois ; elle formoit le centre de la division, pendant que le corps avancé, avec les grenadiers et l'infanterie légère des Allemands, faisoit un circuit autour des bois, et composoit la droite de la division : notre droite étoit flanquée par les Indiens, les Canadiens et les Provinciaux.

Les canons donnèrent à toutes le signal pour avancer entre une et deux heures, et après une heure de marche, un parti avancé, composé de piquets de la colonne du centre, tomba sur un corps d'ennemis assez considérable, posté dans une maison et derrière une haie. Après avoir fait feu de part et d'autre, il tomba dans un autre parti Américain, et fut soutenu par deux compagnies du vingt-quatrième régiment, dont une étoit la nôtre. Le général Fraser, entendant le feu, lui avoit envoyé ce renfort, et nous arrivâmes comme l'ennemi fuyoit.

Dans cette escarmouche, un homme du général Fraser sauva des mains des Sau-

vages un officier nommé Van Swearingham, capitaine des chasseurs du colonel Morgan en Virginie. Les Sauvages alloient déjà le dépouiller. Cet homme s'y opposa : il tira aussi de leurs mains son porte-feuille, contenant tous les papiers qui le concernoient et son brevet, et offrit à ce soldat tous ses *dollars*, en lui exprimant ses regrets de ce qu'il lui en restoit si peu pour le récompenser.

On conduisit cet officier au général Fraser, qui étoit venu joindre les deux compagnies qu'il avoit détachées. Il l'interrogea sur la position de l'ennemi. Tout ce qu'il put en tirer, fut que l'armée étoit commandée par les généraux Gates et Arnold. Le général Fraser, furieux de ne pouvoir pas en recevoir plus d'instructions, s'écria que s'il ne vouloit pas même l'informer de la position de l'ennemi, il alloit le faire pendre à l'instant. Vous le pouvez si vous le voulez, répondit l'officier avec fermeté. Le général voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer, le mit sous la garde de M. Dunbar, lieutenant d'artillerie.

Mon domestique arriva dans ce moment avec une cantine, ce qui nous parut fort

heureux, ayant besoin de quelques rafraîchissemens après notre marche à travers les bois et cette petite escarmouche. Je priai Dunbar et son prisonnier de la partager. Nous nous assîmes au pied d'un arbre : je fis à ce capitaine plusieurs questions, qu'il éluda avec adresse, et il fit paroître beaucoup d'esprit; enfin je lui dis : — Capitaine, croyez-vous que nous ayons encore beaucoup d'affaires sur les bras aujourd'hui? — Oui certes, répondit-il hardiment, car vous avez maintenant plusieurs centaines d'hommes autour de vous. A peine avoit-il achevé ces mots, qu'on fit un feu très-vif d'un petit bois voisin. Dunbar me mit à ses canons en me criant : Chargez-vous du capitaine. Je le confiai à un sergent pour le conduire en la maison où étoient les prisonniers, en donnant des ordres, selon l'intention du général, pour qu'il fût bien traité, et je rejoignis ma compagnie. Je trouvai dans mon chemin plusieurs hommes qui s'en retournoient blessés : cependant notre artillerie avoit fait cesser le feu des ennemis.

Aussi-tôt après, nous entendîmes un feu terrible à notre gauche; on nous y attaquoit

avec force. Dès le premier feu, notre ancien ami Don, lieutenant du vingt-unième régiment, reçut une balle dans le cœur. Je n'oublierai jamais qu'en recevant le coup il sauta de la hauteur d'un homme. Le parti qui nous avoit attaqués fut repoussé par le canon ; mais le feu étoit toujours terrible à notre gauche. Les ennemis voulurent tourner par le flanc droit ; notre corps avancé les repoussa depuis trois heures jusqu'après le coucher du soleil. Les ennemis, qui étoient toujours secourus par des troupes fraîches, attaquèrent vigoureusement la ligne Anglaise. Le combat regarda principalement le vingtième, le vingt-unième et le soixante-deuxième régiment, qui furent engagés dans cette action pendant près de quatre heures ; les grenadiers et le vingt-quatrième régiment, et l'infanterie légère donnèrent aussi quelquefois ; le corps avancé ne put prendre part à cette action que partiellement et par occasion, ne pouvant pas abandonner les hauteurs où il étoit avantageusement posté.

Le général Philippe, dans le moment critique où la ligne Anglaise étoit la plus pressée, et par un feu supérieur, fit ap-

porter quatre pièces de canon, qui rétablirent le combat, et il les amena au vingtième régiment sans s'inquiéter des dangers qu'il couroit.

Le général Reidesel conduisit les Allemands, et arriva assez tôt pour charger les ennemis avec une grande bravoure.

Au déclin du jour, les ennemis se retirèrent; ils nous laissèrent maîtres du champ de bataille; mais la nuit nous empêcha de les poursuivre.

Les troupes passèrent la nuit sous les armes, et le lendemain nous nous postâmes hors de la portée du canon des ennemis. Nous fortifiâmes notre droite, et notre gauche s'étendit vers le front des hauteurs, pour couvrir les prairies et le côté de la rivière où nos bateaux et nos hôpitaux étoient placés. Le quarante-septième régiment et le régiment de Hesse-Hanau sont campés dans les prairies, pour plus grande sûreté.

La grande valeur que les troupes Anglaises ont fait paroître dans cette occasion, a triplé leur nombre aux yeux des ennemis, et doit leur faire le plus grand honneur.

Quoique l'honneur de cette journée soit resté de notre côté, je crains bien que les avantages réels résultant de ce combat sanglant ne soient du côté des Américains ; car cette action a tellement affoibli notre armée, qu'elle n'a point de forces suffisantes pour rien hazarder et pour faire valoir la victoire ; ce qui peut à la fin apporter du retard à l'expédition que nous avons projetée. Le seul gain apparent que nous ayons tiré, est d'être maîtres des terreins où l'action s'est engagée.

Ce choc terrible, et les suites qui en résultent, confirment pleinement les raisons que je vous ai exposées relativement à une marche rapide. La victoire eût été infailliblement du côté des Américains, sans notre artillerie ; et quel eût été l'état déplorable d'un grand nombre de braves soldats, privés de soulagement et d'un hôpital !

Le courage, l'opiniâtreté avec laquelle les Américains ont combattu, sont tout-à-fait étonnans ; et maintenant nous sommes pleinement convaincus qu'ils ne sont point des ennemis autant à mépriser que nous nous l'étions imaginé jusqu'ici ; nous

les croyions incapables de soutenir une action en règle, et propres seulement à combattre derrière des retranchemens solides et bien fortifiés.

Nous avons perdu plusieurs braves gens ; un, entre autres, qui doit exciter nos regrets, est le capitaine Jones, officier d'artillerie, qui a été tué à sa batterie. L'artillerie de l'armée s'est beaucoup distinguée, mais sa compagnie en particulier, dont tous les officiers et soldats postés à ces canons ont été tués ou blessés, à l'exception du lieutenant Hadden, qui l'a échappé belle, car son chapeau a été emporté dans le moment qu'il enclouoit un canon.

Je reçois dans le moment des ordres pour accompagner un corps de travailleurs, et les conduire sur une redoute. Je suis donc obligé de différer le détail de cette action, que je réserve pour ma prochaine. Il vous sera sans doute fort agréable d'apprendre que je me suis retiré sain et sauf de cette bataille sanglante.

Votre, etc.

LETTRE XXXIX.

Du camp à Freeman-Farm, 6 *octobre* 1777.

MON CHER AMI,

NOTRE victoire ne nous a guère valu que de l'honneur; les Américains travaillent avec une ardeur infatigable à renforcer leur aîle gauche ; leur droite est déjà inattaquable : au lieu d'avoir rebuté et dissipé les ennemis, nous les avons retrouvés aussi nombreux que dans la dernière action, et également résolus à se maintenir dans le poste où ils sont, et commandés par des généraux dont l'activité ne néglige aucun avantage.

Le lendemain de la dernière action, j'ai été chargé de l'emploi le plus désagréable pour un officier : j'ai commandé le détachement envoyé pour enterrer les morts et emporter les blessés ; et comme notre destination étoit pour un poste où avoient combattu trois régimens Anglais, ils

étoient en très-grand nombre. Dans ma lettre précédente, je vous peignois les diverses sensations que j'ai éprouvées avant et après le combat; mais dans un tel emploi, que ces sentimens se déploient avec bien plus de force ! Vous qui avez bien voulu me complimenter sur mon humanité, figurez-vous combien j'ai dû être affecté en voyant quinze, seize et vingt morts entassés dans une même fosse. Cependant, en les enterrant, j'ai observé un peu plus de décence que n'avoient fait quelques autres détachemens, qui leur avoient laissé la tête, les bras et les jambes hors de la terre. Il n'y a point de distinction entre les officiers et les soldats, si ce n'est que les premiers sont déposés dans la fosse par leurs camarades. Notre armée étoit remplie de jeunes officiers d'un rang subalterne : en remplissant ce triste devoir, j'en vis enterrer ensemble trois du vingtième régiment, dont le plus vieux n'avoit pas plus de dix-sept ans. Ce service d'ami que je rendois aux morts, quoique cruel et déchirant, n'étoit rien en comparaison du spectacle des blessés qu'on emportoit ; les uns du moins n'éprouvoient plus de dou-

leur; les autres au contraire, en proie aux tourmens les plus aigus, poussoient d'affreux gémissemens. Ils étoient restés toute la nuit étendus sur la terre; et, par la perte de leur sang et le défaut de nourriture, ils étoient sur le point d'expirer d'affoiblissement: quelques-uns prioient qu'on les laissât mourir; d'autres ressentoient des douleurs moins vives; ceux-ci, au moindre mouvement, éprouvoient d'horribles tourmens, et tous étoient éloignés de près d'un mille des hôpitaux: il y en avoit qui touchoient à leur dernier soupir, et qui expiroient faute d'avoir été secourus à tems. Ces infortunés, périssant de froid et baignés dans leur sang, offroient un spectacle si cruel, qu'il falloit avoir un cœur de diamant pour n'en être point affecté jusqu'à l'évanouissement.

Dans le cours de cette dernière action, le lieutenant Hervey, du soixante-deuxième régiment, jeune-homme de seize ans, et neveu du lieutenant-général du même nom, avoit reçu plusieurs blessures: le colonel Anstruther lui ordonna, à diverses reprises, de se retirer; mais emporté par une ardeur héroïque, il ne voulut point quitter le

champ de bataille, tant qu'il put se soutenir et voir ses braves gens combattre autour de lui : une balle vint frapper une de ses jambes ; alors il fut forcé d'abandonner la place ; mais pendant qu'on l'emportoit hors des rangs, une autre le blessa à mort. Dans ce fâcheux état, le chirurgien lui conseilla de prendre une forte dose d'opium, pour s'épargner, pendant sept ou huit heures de vie qui lui restoient, les douleurs les plus affreuses. Il y consentit sur le champ. Dans le moment, le colonel et le major Harnage, tous deux blessés, étant entrés dans la tente, lui demandèrent s'il n'avoit aucune affaire à les charger, dont ils pussent s'acquitter pour lui. Il leur répondit, « qu'étant mineur, tous les arran- » gemens étoient faits ». Mais, tout prêt à expirer, il leur recommanda de dire à son oncle qu'il étoit mort en soldat. Où trouverez-vous dans l'ancienne Rome un plus beau trait d'héroïsme ?

Vers le lieu où nous avons défait l'ennemi, le danger augmente à un degré tout-à-fait alarmant ; il semble que nous n'ayons vaincu que pour conserver notre réputation, car nous avons tiré peu d'avantages

de nos invincibles efforts ; la seule satisfaction qui nous reste est le sentiment intérieur, qui nous dit que nous nous sommes comportés en gens de cœur, et de manière à ce que l'honneur et la gloire des armes Anglaises demeurassent sans tache. Ce pays est peu favorable pour les opérations militaires ; il est difficile d'y aller reconnoître l'ennemi, et d'y obtenir aucun avis pour diriger ses plans. La connoissance des routes, de la position de l'ennemi, des endroits qui peuvent fournir des fourrages dont l'armée a le plus pressant besoin, toutes les choses qui sont nécessaires, on ne se les procure qu'à travers le plus grand danger, et il faut de puissans corps de troupes pour les protéger.

L'attente du butin qui avoit engagé les Indiens restés avec nous à nous accompagner aussi loin, commençant maintenant à paroître vaine, et comme ils voient qu'ils ne retirent que la peine et la fatigue qu'entraîne la guerre, leur nombre diminue de jour en jour : ils sont de la plus grande utilité pour aller aux fourrages et à la découverte, parce qu'ils sont accoutumés à cette manœuvre : ils ne peuvent soutenir

une action en règle, soit pour les motifs que j'ai déjà énoncés, soit par crainte ; mais je suis porté à croire que c'est pour cette dernière raison, d'après la remarque que j'en ai faite dans notre dernière rencontre avec les ennemis : les Indiens rodoient de bois en bois, et notre régiment s'étant rangé sur les bords d'une forêt, plusieurs d'entre eux s'enfoncèrent dedans, et par leurs signes montroient le feu terrible qu'il y avoit à notre aîle droite. Bientôt après les ennemis nous attaquèrent, et à la première décharge les Indiens s'enfuirent à travers les bois.

Quant aux Canadiens, il falloit peu compter sur leur attachement ; ils se laissent aisément décourager, et sont toujours prêts à se dissiper à la moindre apparence de danger. On ne pouvoit non plus se reposer sur la fidélité des naturels des pays qui se sont joints à notre armée ; ils se sont retirés en voyant que la résistance des Américains étoit bien plus redoutable qu'ils ne s'y étoient attendus.

La désertion des Indiens, des Canadiens et des Provinciaux, dans un tems où leurs services nous étoient si nécessaires, est

affligeante à l'excès, et cependant il peut arriver que cet exemple montre aux commandans à venir quelle confiance il faut avoir en de pareils auxiliaires.

Vous conviendrez sans peine que c'est une preuve bien grande d'attachement dans une femme, de partager avec son époux les peines et les fatigues d'une campagne, telle sur-tout que celle où nous nous trouvons maintenant. A quelle épreuve la dernière action a dû mettre leur courage, au milieu des longueurs cruelles d'nn combat long-temps prolongé! Les dames suivirent la route de l'artillerie et des bagages; et lorsque le combat commença, la baronne de Reidesel, lady Henriette Ackland, et les femmes du major Harnage et du lieutenant Reinell, du soixante-deuxième régiment, entrèrent dans une petite cabane inhabitée; mais lorsque l'action devint générale et meurtrière, les chirurgiens s'en emparèrent, la trouvant très-commode pour le premier pansement des blessés. Ces femmes restèrent ensemble quatre heures dans cette position, pendant qu'on donnoit du soulagement à tous ceux qui étoient conduits dans ce lieu. Le major Harnage

fut apporté aux chirurgiens profondément blessé. Quel coup terrible fut la première nouvelle qui leur apprit que le lieutenant Reinell étoit tué ! Madame de Reidesel et lady Henriette ne pouvoient apporter que peu de consolation à leurs compagnes, au milieu de l'inquiétude affreuse qui les déchiroit, et qu'elles ne pouvoient étouffer, tremblant que bientôt leur sort ne fût le même. Les frayeurs de lady Henriette étoient doublement cruelles, ayant à craindre pour les jours, non seulement de son mari, mais même de son frère.

Au milieu des morts et des mourans, au milieu des gémissemens des blessés, des décharges de mousqueterie, et de tout le fracas des armes, — Dieu ! — quel état pour des femmes aussi sensibles, aussi délicates ! — Incertaines sur l'issue du combat, ignorant si elles pourront encore embrasser l'objet de leurs plus chères espérances, pour l'amour de qui elles ont traversé d'affreuses contrées, affronté la faim et les fatigues, et été témoins de tout le carnage d'un combat long-tems disputé, — mourantes d'effroi, sans partager la gloire !

Une longue guerre apprend à la nation la moins aguerrie à faire usage de ses armes, et la met très-souvent à même de réparer à la fin les pertes qu'elle a faites au commencement. Telle est la situation des ennemis, qui, dans ce moment, et même depuis la dernière action, se voient renforcés d'armées puissantes, composées de milices qu'ils ont levées dans toutes les provinces. Cet avantage frappant étoit du côté des Américains dans la dernière action; mais le petit nombre d'hommes dans notre armée a été merveilleusement suppléé par le courage des soldats, par la valeur et la conduite de nos généraux.

Le nombre des officiers qui ont été tués ou blessés dans la dernière action, est beaucoup plus grand en proportion que celui des soldats, circonstance qu'il faut attribuer aux manœuvres rapides des chasseurs ennemis, qui dirigeoient leur feu contre eux en particulier. A peine la première fumée du coup étoit dissipée, qu'ils étoient sûrs d'en renverser encore d'autres du haut des arbres élevés où ils s'étoient postés. Quelques-uns des prisonniers qui ont été arrêtés depuis peu, ont dit qu'on avoit cru

sincèrement

sincèrement dans le camp ennemi que le général Burgoyne avoit été tué. Voici d'où vint cette méprise : un aide-de-camp du général Phillips, le capitaine Green, qui avoit une selle brodée et galonnée, ayant été blessé, tomba de son cheval; le chasseur qui avoit fait le coup, trompé par cet ornement, assura que c'étoit le général Burgoyne.

Vous êtes porté à croire que les Indiens et les Canadiens auroient été d'une grande utilité en ce genre de combats ; mais le peu qui reste des premiers ne peuvent pas même entendre le bruit des coups tirés par les chasseurs ; et les autres, qui autrefois étoient très-habiles dans cette manœuvre, maintenant, soit par un grand changement opéré dans leurs mœurs guerrières, soit par le découragement où les a jetés la perte de leurs meilleurs officiers, qui étoient obligés de s'exposer eux-mêmes plus qu'ils ne le devoient, pour les conduire tous au milieu de l'action ; les autres, dis-je, sont très-peu utiles. Parmi les troupes provinciales, il y en a quelques-unes qu'on pourroit employer ; mais les seuls hommes que nous ayons réellement à opposer, sont les chas-

seurs Allemands, dont le nombre est bien inférieur à celui des ennemis.

Notre situation actuelle est fort éloignée d'être inactive ; les armées sont si près l'une de l'autre, qu'il ne se passe point de nuit qu'il n'y ait quelques coups de tirés. Il y a, sans cela, des attaques aux piquets avancés, sur-tout à ceux des Allemands. Il paroît que le but des ennemis est de nous harrasser par des attaques continuelles, qu'ils sont en état de faire sans fatiguer leur armée, vu la grande supériorité de leur nombre.

Nous sommes maintenant tellement accoutumés au feu, que les soldats paroissent y être absolument indifférens, et qu'ils mangent et dorment lors même qu'il est tout près d'eux. Les officiers restent dans leurs tentes, et les officiers de service sont souvent de bout pendant la nuit. Les ennemis, vis-à-vis notre quartier de garde, et à portée d'être entendus, sont à couper des arbres et à se retrancher : lorsque j'ai été campé à ce poste, j'ai reçu la visite d'un grand nombre d'officiers de service qui venoient pour les écouter. Vous aurez peine à le croire ; mais les ennemis ont eu la

hardiesse de traîner une petite pièce de canon si près de notre quartier de garde, que la bourre jaillit contre nos retranchemens.

Pendant quelques-unes de ces soirées, qui se sont passées sans d'autres alarmes, nous avons été sous les armes une grande partie de la nuit ; un grand bruit, semblable à des hurlemens de chiens, s'étoit fait entendre à la droite de notre camp : on crut que c'étoit une ruse de l'ennemi, qui vouloit nous tromper, pendant qu'ils méditoient quelque attaque. Les deux premières nuits que ce bruit se fit entendre, le général Fraser s'imagina qu'il venoit des chiens appartenant aux officiers, et un ordre fut donné pour que tous les chiens fussent renfermés dans les tentes ; tout ceux que l'on voyoit roder aux environs, le Prévôt les faisoit étrangler. La nuit suivante, le bruit fut encore plus grand ; un détachement de Canadiens et de Provinciaux furent envoyés à la découverte, et on vit qu'il venoit d'une grande troupe de loups rassemblés autour des corps morts ; on eût dit une meute de chiens. Au premier cri d'un d'entre eux, ils se réunirent tous ; et lors-

qu'ils furent près des cadavres, ils poussèrent des hurlemens affreux, jusqu'à ce qu'ils les eussent mis en pièces.

Je vous ai envoyé une vue de l'emplacement de nos hôpitaux, du parc d'artillerie, etc., tirée de la redoute que nous avions à l'opposite de la rivière; elle peut vous donner une idée du pays où nous sommes maintenant campés. Cette vue a été prise par M. Francis Clerke, un des aides-de-camp du général Burgoyne, qui a bien voulu m'en donner une copie.

Votre, etc.

LETTRE XL.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre,
10 *novembre* 1777.

MON CHER AMI,

LES dépêches envoyées par le lord Petersham, relatives à nos malheurs, arriveront en Angleterre long-tems avant que la présente ne vous soit remise. Votre surprise alors cessera en recevant une lettre datée de cette place. Comme toutes les petites circonstances qui ont rapport à cette campagne ne peuvent être données dans un trop grand détail pour être mises sous les yeux du public, je vais vous raconter la conduite de l'armée avant les conventions.

Le lendemain du jour dont est datée ma dernière, un détachement de 1500 hommes de troupes réglées, avec deux canons portant une charge de douze livres, et six canons d'une charge de six livres, parti-

qu'ils furent près des cadavres, ils poussèrent des hurlemens affreux, jusqu'à ce qu'ils les eussent mis en pièces.

Je vous ai envoyé une vue de l'emplacement de nos hôpitaux, du parc d'artillerie, etc., tirée de la redoute que nous avions à l'opposite de la rivière; elle peut vous donner une idée du pays où nous sommes maintenant campés. Cette vue a été prise par M. Francis Cle:ke, un des aides-de-camp du général Burgoyne, qui a bien voulu m'en donner une copie.

Votre, etc.

rent entre onze heures et minuit : la raison sans doute pour laquelle le général se mettoit en marche à cette heure, étoit que si nous ne restions pas victorieux, il eût la nuit pour favoriser sa retraite.

Le but de ce détachement étoit de faire un mouvement vers la gauche de l'ennemi, non seulement pour s'assurer s'il étoit possible de forcer un passage, s'il étoit nécessaire d'avancer ou de faire déloger l'ennemi pour favoriser la retraite, mais aussi pour défendre les fourrages de l'armée, dont la disette nous mettoit dans la plus grande détresse. Ce projet étoit de la plus grande importance : aussi le général Burgoyne prit avec lui les généraux Phillips, Reidesel et Fraser, comme étant les officiers les plus distingués, et dont le secours lui donnoit les plus grandes espérances pour le succès de son entreprise. La garde du camp sur les hauteurs fut laissée aux brigadiers généraux Hamilton et Specht, les redoutes et la plaine au brigadier genéral Gall.

Comme ce jour j'avois la garde du régiment, je suis resté dans le camp, et ainsi je ne puis vous donner d'information sur les diverses dispositions qui ont été prises.

Peu de tems après le départ du détachement, nous entendîmes un bruit affreux d'artillerie, et quelques petites escarmouches aux armes légères.

Dans ce moment, le major Campbell, du vingt-neuvième régiment, officier de service ce jour-là, vint me trouver à mon poste, et désira que je sortisse avec un sergent et quelques hommes, pour découvrir à travers deux ravins qui étoient vis-à-vis mon poste, et écouter si j'entendrois marcher les ennemis dans ce chemin : tout étoit tranquille dans cet endroit; mais le feu devenant sérieux à la gauche, je retournai au quartier. Dans cette petite course, je vis jusqu'à quel point les Américains avoient été poussés dans notre dernière action du 19 septembre; car je trouvai plusieurs cadavres de nos ennemis, et parmi étoient serrés l'un contre l'autre une femme et deux hommes, dont le dernier avoit ses armes tendues et les mains pleines de cartouches.

Peu après mon retour, le feu parut s'être communiqué entièrement aux deux aîles, et être très-vif. Vers ce tems, un grand nombre de coureurs qui étoient sortis pour

le fourrage, arrivèrent au camp au grand galop, après avoir jeté leurs provisions pour se sauver eux et leurs chevaux. Un acte de bravoure d'un vieux soldat du vingtième régiment mérite d'être rapporté : il avoit été blessé à la bataille de Minden ; comme il étoit étendu à terre, un dragon Français fit passer par-dessus lui son cheval, dont les pieds appuyèrent sur la poitrine de ce malheureux. Etant revenu de cet accident il se crut invulnérable, et conçut pour les Américains un grand mépris. Lorsqu'ils vinrent attaquer le corps des fourrageurs, ce vieux vétéran, plein de hardiesse, s'assit sur le fourrage dont son cheval étoit chargé : il le défendit en tirant sur l'ennemi, et de cette manière il apporta son fourrage au camp. A son arrivée, son officier le réprimandant sur le danger auquel il avoit exposé lui et son cheval : « Voulez-vous, dit-il, me faire l'honneur » de m'entendre, je ne pouvois laisser là » mon fourrage; je perdrois plutôt la vie, » que de laisser ma pauvre bête mourir de » faim ».

Vous devez penser que cette défaite des coureurs, et le nombre des blessés qui

arrivoient au camp, n'étoient pas un présage favorable du succès. Vous ne pouvez concevoir l'excès de tristesse où tout le monde est plongé au sujet du général Fraser, qui a été apporté blessé ; vos vieux amis, Campbell et Johnston, du même régiment que moi, le soutenoient de chaque côté de son cheval. Je ne puis vous peindre cette scène ; elle étoit telle, qu'il faudroit le secours de l'imagination pour la bien tracer. — Les officiers, tous dans la plus grande inquiétude, et s'informant avidement de sa blessure. — Le regard sombre et abattu, la mélancolie répandue sur tous les visages, à la vue de l'état où il se trouve ; toute la réponse qu'il peut faire est un mouvement de tête : il étoit si aimé, que non seulement les officiers et les soldats, mais aussi toutes les femmes se rassembloient autour de lui, pleines d'inquiétudes sur son sort.

Lorsqu'il eut gagné sa tente, et qu'il fut un peu remis de sa foiblesse, occasionnée par la perte de son sang, il dit à ceux qui l'environnoient, qu'il avoit vu l'homme qui avoit tiré sur lui, que c'étoit un chasseur, et qu'il l'avoit tiré du haut d'un arbre. La

balle étoit entrée un peu au dessous de la poitrine, et pénétroit jusqu'au dessous de l'épine du dos. Quand le chirurgien eut pansé sa blessure, il lui dit avec beaucoup de sang froid : « Dites-moi si vous pensez » que ma blessure soit mortelle » ? « C'est » avec douleur, monsieur, lui répliqua ce- » lui-ci, que je vous apprends que vous » n'avez pas vingt-quatre heures à vivre ». Alors il demanda une plume et de l'encre, et après avoir fait son testament, et avoir jeté, pour dernière faveur, de foibles regards sur les officiers de sa suite, il désira qu'on le transportât à l'hôpital général.

Renfermé dans le camp, hors de tout danger personnel, et abandonné à mes réflexions, je ne puis vous exprimer à quel point je suis affecté en voyant les blessés qui arrivent sans cesse, au milieu du fracas ininterrompu du canon et de la mousqueterie, où un grand nombre de braves-gens peut-être meurent pour leur pays. — Peut-être aussi dans un combat malheureux ! Je ne puis consentir à rester plus long-tems dans le camp.

Après plusieurs heures d'impatience et d'inquiétude, vers le soir, le grand coup

arriva : j'avois peu d'espérance de pouvoir avoir part à l'action ; mais au bout de quelque tems les troupes arrivèrent au camp précipitamment, et gardèrent leurs rangs autant qu'il leur étoit possible, et bientôt après les généraux Burgoyne, Phillips et Reidesel. Il est impossible de vous exprimer l'excès d'inquiétude peinte sur la figure du général Burgoyne. Il se rend aussitôt au quartier de garde, et lorsqu'il arriva à celui de notre régiment, j'étois de l'autre côté du ravin à poser un sergent en sentinelle. Il demande avec empressement l'officier : je parois. « Monsieur, me dit-il, il » faut défendre ce poste jusqu'au dernier » de vos gens ». Vous concevez sans peine qu'en recevant de tels ordres, je jugeai bien que les affaires étoient dans le plus grand danger. Il n'y avoit pas un moment à réfléchir, car les Américains fondirent avec la plus grande furie sur le poste de l'infanterie légère, commandée par le lord Balcarres, qui se jeta aux premiers rangs au milieu du feu terrible de la mousqueterie et des armes légères. Ce poste fut défendu avec beaucoup de vigueur, et les ennemis, conduits par le général Arnold, n'attaquoient pas nos retranchemens avec moins

de bravoure ; mais un de leurs chefs ayant été blessé, ils furent repoussés, ce qui, depuis la fin du jour, n'étoit point encore arrivé. Dans cette attaque, je sortis pour en être témoin, notre quartier étant à quelque distance des lignes, mais non si éloigné qu'il fût hors de danger, car les balles venoient tomber sans cesse autour de nous. Pour vous former une idée de l'opiniâtreté avec laquelle les ennemis attaquèrent nos lignes, moment où il faisoit déjà sombre, jusqu'à celui où ils furent repoussés, il y eut un feu continuel le long des lignes, et dans cette occasion nous reconnûmes de quelle utilité essentielle étoit notre artillerie.

Pendant que les ennemis attaquoient vigoureusement nos lignes, un autre parti fondoit sur celles des Allemands, commandées par le colonel Breyman ; mais, faute de courage ou de présence d'esprit, dès le premier assaut ils furent saisis d'une si grande terreur, qu'au lieu de défendre vaillamment leurs lignes, ils regardèrent tout comme perdu ; et après la première décharge ils les abandonnèrent er s'enfuirent précipitamment. Ce brave officier, le colonel Breyman, en s'efforçant de rallier ses

soldats, fut malheureusement tué. Les ennemis, en se rendant maîtres des lignes, se frayèrent un chemin à notre aile droite et à notre arrière-garde.

Dans cette mêlée nous avons perdu plusieurs braves officiers, qui ont partagé le sort du général Fraser. Un des aides-de-camp du général Burgoyne, M. Francis Clerke, a été tué, le colonel Ackland blessé et fait prisonnier, le major Williams, le capitaine Blomfield, et le lieutenant Howarth, du corps d'artillerie, ont été pareillement faits prisonniers, et le dernier blessé. La blessure du major Blomfield étoit très-remarquable; le coup avoit traversé les deux joues sans endommager l'intérieur de la bouche. La blessure de votre ami Howart est, m'a-t-on dit, au genou; c'est une chose très-singulière, il avoit un pressentiment qu'il seroit blessé. Lorsque les ordres de faire sortir les détachemens arrivèrent, il étoit à jouer au piquet avec moi: après qu'il les eut lus, et que sa brigade de canonniers fut prête à sortir, il me dit: « Que le Ciel vous soit propice, adieu; » car je ne sais comment cela se fait, mais » j'ai un étrange pressentiment que je serai » ou tué ou blessé ». Je fus d'autant plus

surpris de ces expressions, qu'il est d'un caractère gai, et je puis dire que durant le peu de tems que j'ai pu ce jour-là donner à mes réflexions, cette remarque a toujours été présente à mon esprit : heureusement qu'il est maintenant hors de tout danger.

Après que le major Ackland eut été blessé en observant la retraite des ennemis, il demanda le capitaine Simpson, du trente-unième régiment, son intime ami, pour qu'il se transportât au camp. Celui-ci, homme fort et robuste, porta le major sur son dos un espace de chemin assez considérable; mais voyant les ennemis qui le poursuivoient avec rapidité, il fut obligé de le laisser derrière pour se sauver lui-même. Le major, étendu par terre, cria aux soldats qui s'enfuyoient autour de lui, qu'il donneroit cinquante guinées à celui qui le transporteroit au camp. Un grenadier plein de vigueur le chargea aussi-tôt sur ses épaules, et se hâtoit d'arriver au camp, lorsqu'ils furent atteints par les ennemis et faits prisonniers. Vous concevez sans peine toute la douleur de lady Henriette, qui, après avoir entendu les détails de l'action, finit par joindre le sentiment d'une perte particulière, à la douleur qu'elle

éprouvoit sur le malheur général de cette défaite.

Quelque favorable opinion que le général eût conçue de notre dernier campement, après cette attaque, il pensa que nos flancs pouvoient être enfoncés, et qu'il seroit impossible de faire une retraite honorable. Il craignoit que la seule ressource de notre armée ne fût de fuir honteusement, vu la nature de nos retranchemens, trop foibles pour résister au choc du canon. Avant de les quitter, nous apprîmes que les ennemis faisoient avancer leur artillerie, sans doute dans le dessein de nous attaquer à la pointe du jour ; ainsi, vu tous ces désavantages réels, nous reçûmes ordre de quitter notre poste pendant la nuit, et de nous camper sur des hauteurs au dessus de l'hôpital : par ce mouvement, toute notre armée fut rassemblée sur les hauteurs et dans la plaine, comme vous pouvez le voir d'après l'esquisse que je vous envoie.

Notre dernier mouvement, qui se fit sans aucune perte, fit prendre aux ennemis de nouvelles dispositions ; et le 8 octobre, après avoir écarté les bagages et toutes les choses qui embarrassent une armée, nous

présentâmes la bataille, inquiets sur le sort d'une action en rase campagne, où nous pouvions découvrir les ennemis, tandis que jusque-là nous n'avions combattu que dans les bois, à travers lesquels il est impossible de tracer des plans justes pour une armée; ou si nous séparions les corps, comment pourroient-ils alors se diriger eux-mêmes? Les divers mouvemens des ennemis, et les différens détails que le général recevoit sur eux, le portèrent à changer ses mesures, et il ne donna aux officiers commandans des corps, que des ordres généraux, le reste dépendant de leur propre conduite et de la bravoure des troupes.

Enfin nous fûmes convaincus que l'intention des ennemis étoit de nous attaquer; car un corps puissant, composé de plusieurs brigades, s'avança en ordre de bataille avec leur artillerie, et commencèrent à nous canonner. Nous leur ripostâmes; mais le boulet ne tomba pas assez loin, ce qui fit pousser aux ennemis des cris de joie: ils redoublèrent de courage, et continuèrent leurs canonnades. La seconde fois le boulet tomba au centre d'une colonne épaisse, et éclata aussi-tôt, ce qui jeta une telle

telle frayeur parmi eux, qu'ils s'enfuirent de dedans les bois et ne parurent plus vouloir nous attaquer. Il est vrai que leur conduite réservée durant tout le jour, prouvoit bien leur éloignement pour une action générale.

Vers le matin, le général Fraser rendit le dernier soupir, et, suivant la demande qu'il en avoit faite, il fut enterré sans pompe dans la grande redoute par les soldats de son corps. Au coucher du soleil, le cadavre fut transporté sur une hauteur ; le convoi se fit en présence des deux armées : lorsqu'il passa par les quartiers des généraux Burgoyne, Phillips et Reydesel, ils furent frappés de la simplicité de la cérémonie, tout le cortège consistant dans les officiers de sa suite. Mais de peur que les soldats, faute de connoître celui dont on regrettoit la perte, n'y fussent point sensibles, et poussés par un désir naturel de lui rendre les derniers honneurs sous les yeux de toute l'armée, ils se joignirent au cortège.

Les ennemis, avec l'inhumanité particulière aux Américains, tirèrent le canon sur le convoi comme il passoit, et durant le service sur le tombeau même. Ce détail

m'a été donné par votre ami Lieut. Un garant de la vérité du fait qu'il me racontoit, étoit le mélange expressif de sensibilité et d'indignation répandu sur tout son air. — Cette scène dut être bien déchirante.

Sur le soir, on eut avis que les ennemis étoient en marche pour dissiper notre aile droite ; nous n'avions d'autre moyen de prévenir le coup, que de nous retirer vers Saratoga : une retraite est un point de la plus haute importance, et demande beaucoup de prudence de la part du général, aussi bien que de la résolution dans les officiers et dans les soldats, car la moindre faute jette tout dans la confusion ; une belle retraite est regardée comme le chef-d'œuvre d'un commandant. Tous les corps avancés ressentoient cruellement la perte du général Fraser, qui avoit dit plusieurs fois que si l'armée étoit malheureusement contrainte de battre en retraite, il assuroit qu'avec les corps avancés il la mettroit en sûreté. Ce n'étoit point une rodomontade, un acte de vanité de la part du général ; car dans la guerre d'Allemagne il avoit fait une belle retraite à la tête de cinq cents chasseurs, sous les yeux de l'armée Fran-

çaise. Comme il étoit de la dernière importance de couvrir notre retraite, le général Phillips prit le commandement de l'arrière-garde, composée des corps avancés.

Vers la neuvième heure de la nuit, l'armée commença à se mettre en marche, commandée à l'avant-garde par le général Reidesel. Notre retraite se fit au milieu de la mousqueterie des ennemis, et, malgré tout l'embarras des bagages, sans la moindre perte. Il étoit à peu près onze heures lorsque l'arrière-garde s'ébranla, et environ à la même heure nous nous attendions à chaque instant à être attaqués, car les ennemis s'étoient rassemblés vers le matin : nous pouvions les distinguer à la lueur des flambeaux que portoient les officiers, ainsi que la cavalerie répandue sur le front des lignes; mais, quoique les Américains eussent mis leur armée en marche cette nuit, ils ne nous poursuivirent point dans notre retraite jusqu'au lendemain.

Je remets la suite de nos malheurs à une autre occasion, voulant en saisir une favorable qui se présente de vous envoyer cette lettre.

Je suis votre, etc.

LETTRE XLI.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre, 13 novembre 1777.

MON CHER AMI,

APRÈS la marche pendant laquelle nous fûmes exposés à être attaqués de front, en flanc et à l'arrière-garde, l'armée, le 9 du courant, arriva au point du jour dans un lieu avantageusement situé. Y choisissant un poste tel qu'on pouvoit le désirer pour recevoir l'ennemi, nous fîmes halte afin de faire rafraîchir les troupes et de donner le tems aux bateaux d'aborder près de l'armée. La foible provision du jour fut distribuée, et l'on craignoit que ce ne fût la dernière; car, quoique l'armée avançât dans la même proportion que les bateaux, cependant, en plusieurs parties de la rivière, ils auroient pu être attaqués avec beaucoup d'avantage, et l'armée ne leur eût apporté que peu de secours.

Après que les troupes se furent rafraîchies et que les bateaux furent arrivés, l'armée se mit en marche par un tems très-dur et par des chemins extrêmement mauvais, et arriva fort avant dans la nuit à Saratoga, mais dans un tel état de fatigue, que les hommes n'avoient pas la force de se baisser pour couper du bois et faire du feu; ils cherchoient plutôt le sommeil, quoique leurs habits et les chemins fussent abîmés par une pluie affreuse qui duroit toujours, et qui avoit commencé dès l'instant de notre retraite.

Cette pluie continuelle fut cependant une circonstance favorable pour nous; car, quoiqu'elle embarrassât l'armée dans sa marche et qu'elle augmentât les difficultés, elle servit en même tems à retarder, et, dans un trajet aussi long, à détourner la poursuite des ennemis. Cependant elle nous mit dans la malheureuse nécessité d'abandonner nos hôpitaux avec les malades et les blessés. Mais on doit de grands éloges à l'humanité du général Gates, car à la première nouvelle de cet abandon, il fit partir aussi-tôt en avant un petit nombre de chevaux-légers pour

les garantir de l'insulte et du pillage.

Cette pluie affreuse inspiroit aux soldats une autre consolation dans la marche; c'étoit que, dans le cas où les ennemis vinssent nous attaquer, ils ne pourroient, vu le tems qu'il faisoit, se servir que de la baïonnette. Cette idée agit si puissamment sur les esprits, que, quoiqu'ils connussent la supériorité des ennemis, chaque soldat parut désirer l'attaque.

Quand l'armée étoit sur le point de se mettre en marche, les soucis et les inquiétudes dont un général est nécessairement accablé, furent encore augmentés par un sujet de peine particulière; car dans ce moment on lui remit une lettre de lady Henriette Ackland, qui lui exprimoit le vif désir, si ce dessein ne combattoit point les vœux du général, de passer dans le camp des ennemis, et de demander au général Gates la permission de suivre son mari, et en même tems elle se soumettoit entièrement à la volonté du général.

Celui-ci, quoique pleinement convaincu de sa patience et de son courage qui lui avoit déja fait supporter quelques situations fâcheuses où elle s'étoit trouvée, ne put

exprimer son étonnement à une telle proposition, regardant comme un effort au dessus de la nature humaine, qu'une femme d'une complexion aussi foible, aussi délicate, fût capable d'une résolution comme celle d'aller se livrer elle-même à l'ennemi dans la nuit, et ignorant dans quelles mains elle tombera, sur-tout après une si longue agitation de ses esprits, non seulement épuisée par le manque de repos, mais absolument abattue par le défaut de nourriture, et après avoir essuyé la pluie pendant près de douze heures, et dans un état où les tendres soins lui sont devenus nécessaires.

Dans l'état de fatigue où il la voyoit, ce n'étoit pas un léger chagrin pour le général de ne pouvoir lui donner aucun secours capable de soutenir ses esprits pour une telle entrevue ; il n'avoit pas même un verre de vin à lui présenter ; mais elle obtint de la femme d'un soldat un peu de rum et de l'eau bourbeuse. Avec ces foibles rafraîchissemens, elle se mit dans un bateau découvert que lui avoit fourni le général, ainsi que quelques lignes de recommandation pour le général Gates. Le chapelain

qui avoit officié aux funérailles du général Fraser, se chargea de l'accompagner; et, suivie de cet homme et du valet de chambre du major (qui dans la dernière action avoit reçu une balle à l'épaule en allant au secours de son maître blessé), elle prit le large pour aller trouver l'ennemi. Mais revenons à notre armée.

Ce fut peu de tems après le retour du jour, le matin du 10 courant, que l'artillerie et le reste des troupes passèrent le Fish-Kill, et se postèrent sur des hauteurs et dans des redoutes que nous avions construites autrefois. A notre arrivée à Saratoga, on découvrit un corps d'ennemis, au nombre de cinq ou six cents, qui se retranchoient sur des hauteurs; mais à notre approche ils se retirèrent vers un gué de la rivière d'Hudson, et joignirent un gros de troupes posté en cet endroit pour nous en disputer le passage.

Un détachement de travailleurs fut envoyé sous une puissante escorte pour réparer les ponts et frayer les chemins jusqu'au fort Edouard, du côté de l'ouest de la rivière; mais les ennemis étant bien établis sur les hauteurs du Fish-Kill, et parois-

sant dans la disposition de nous livrer combat, l'escorte fut rappelée. Les provinciaux qui avoient été envoyés pour couvrir les travailleurs, à la première attaque se retirèrent, les faisant échapper comme ils pouvoient, vu l'impossibilité de faire aucun travail.

Pendant différens mouvemens du côté opposé de la rivière, on tira à plusieurs reprises sur les bateaux chargés de provisions ; quelques-uns furent entièrement abîmés, et il y eut plusieurs hommes de tués et de blessés sur ceux qui restèrent.

Le 11 du courant, les ennemis continuèrent à attaquer nos bateaux ; plusieurs furent pris et repris ; mais comme ils étoient plus près des principales forces des ennemis que des nôtres, on jugea nécessaire de débarquer les provisions et de les transporter au haut de la montagne, vu l'impossibilité de les mettre en sûreté d'une autre manière : la chose fut exécutée sous un feu terrible et avec une très-grande difficulté.

Les intentions de l'ennemi parurent alors à découvert, et sans doute le général Gates croyoit tirer plus d'avantages de la situation et de l'état de notre armée en lui coupant

les vivres, et pour nous harceler et nous nuire d'une autre manière en ravageant tout par le feu, qui fut mis à tous les bois des environs, que de nous livrer bataille et de courir le hazard de la victoire.

On tint un conseil de guerre, composé des officiers généraux, pour aviser aux moyens de se retirer plus loin. Le seul qui parut convenable, ou du moins praticable, fut regardé comme si dangereux, qu'il y avoit peu d'espoir qu'il réussît; mais cependant il fut résolu qu'il falloit le tenter : c'étoit de marcher pendant la nuit vers le fort Edouard; les troupes porteroient leurs provisions sur leur dos, laissant derrière l'artillerie, le bagage et autres embarras, et on forceroit le passage du gué au dessus ou au dessous du fort.

Pendant que l'armée se préparoit à cette entreprise arrêtée et déterminée, quelques coureurs vinrent apporter la nouvelle que les ennemis étoient fortement retranchés à l'opposite du gué, et avoient un camp bien établi sur un terrein élevé entre le fort Edouard et le fort Georges, avec des canons. Au dehors étoient plusieurs gardes tout le long du rivage, pour épier nos mou-

vemens, et quelques postes placés si près de nous du même côté de la rivière, qu'il étoit impossible à l'armée de faire le moindre mouvement sans qu'il fût apperçu.

Quoique le nombre des Américains augmentât à chaque instant, le général Gates agissoit avec autant de précaution que si la supériorité eût été de notre côté : aussi le poste où il étoit campé étoit, par sa nature et par les travaux qu'il avoit faits, absolument inattaquable.

Notre marche vers le fort Edouard étant ainsi prévenue, l'armée se plaça aussi bien que le terroir put le lui permettre ; nous fortifiâmes notre camp, et nous disposâmes à toutes les entreprises de l'ennemi, étant réduits à la nécessité de combattre.

L'état et la situation de notre armée étoit tout-à-fait déplorable : découragés par une suite non interrompue de malheurs et de prises inévitables, abandonnés dans notre dernière détresse par les Indiens, affoiblis par la désertion, et frustrés des forces des Canadiens et des Provinciaux, que la timidité tenoit dans l'inaction, nos troupes régulières étoient réduites, par la perte malheureuse que nous avions faite

dernièrement de nos meilleurs soldats et d'officiers distingués, à 3500 hommes effectifs, du nombre desquels il n'y avoit pas plus de 2000 Anglais. Dans cet état de foiblesse, sans possibilité de faire retraite, nos provisions à peu près épuisées, et investis par une armée quatre fois plus nombreuse que la nôtre, qui formoit un cercle presque complet autour de nous, et qui se gardoit bien de nous attaquer, connoissant l'état où nous nous trouvions, et dont les travaux ne pouvoient être insultés d'aucune part, dans cette position périlleuse, les soldats étoient continuellement sous les armes, l'ennemi ne cessant de nous canonner, et le dégât et les coups de canon atteignant toutes les parties de notre camp.

Le vrai courage se laisse difficilement aller au désespoir : aussi, au milieu de tous ces dangers et de ces rudes épreuves, la valeur et la constance des troupes Anglaises furent étonnantes; elles conservèrent toujours leur fermeté, dans l'espérance que le secours long-tems attendu arriveroit de New-Yorck, qui savoit l'embarras où se trouvoit l'armée, d'après l'ordre qui en avoit été donné au sortir de notre

camp de Still-Water, et qui portoit qu'il y avoit un renfort puissant prêt à agir de concert avec nous lorsque l'ennemi viendroit nous attaquer, ce que l'on désiroit ardemment, comme devant nous fournir l'occasion de mourir courageusement, ou de nous tirer avec honneur de ce mauvais pas.

Après être restés jusqu'au treizième jour d'octobre dans l'attente cruelle de ce qu'il devoit produire, et toujours dans la ferme résolution de défendre notre poste contre les attaques des ennemis, ne voyant point d'apparence de secours, et n'ayant plus aucun sujet raisonnable d'espérance, on jugea à propos, vers le soir, de s'assurer exactement de ce qui restoit de provisions; on trouva qu'il y en avoit à peine suffisamment pour trois jours.

Dans cet état de détresse, on tint un conseil de guerre, où furent appelés tous les généraux, les officiers d'armées, les commandans des corps; il fut unanimement arrêté que, dans les circonstances présentes, on ne pouvoit faire autrement que de traiter avec les ennemis.

En conséquence on fit des propositions

au général Gates, qui les rejeta bien loin, en nous opposant l'état d'affoiblissement où nous étions après une campagne pénible, la diminution de nos troupes, notre peu de provisions, et l'impossibilité de recevoir aucun secours nouveau : ces raisons étoient appuyées sur la nécessité du moment ; elles ne souffroient aucune objection, et on demandoit une réponse décisive. Nous sentions toute leur force; mais nous y plier ! nous n'en eûmes jamais la pensée ; c'eût été blesser trop sensiblement la dignité de nos mœurs guerrières.

Le refus de nos propositions étoit cruel dans cette extrémité : cependant il n'abattit point notre fermeté. Cet état de suspension troubloit, il est vrai, notre repos, mais cette incertitude eut des suites heureuses. Nous persistâmes avec une fermeté mâle dans notre projet : cette crise, qui nous tient en suspens, est, quand on y réfléchit, pire que la mort même ; elle dura ainsi jusqu'à la conclusion définitive des articles du traité.

Les obstacles qui s'opposoient à l'accomplissement de ce traité, parcissoient d'abord insurmontables ; car le général Gates com-

prenoit bien que notre position critique et embarrassante le justifioit assez, selon les loix de la guerre, d'insister sur la reddition absolue de l'armée. On rejeta fièrement cette proposition, et on lui signifia définitivement que, malgré notre petit nombre, s'il persistoit toujours dans sa demande, nous finirions par en rappeler à notre épée, et que les troupes Anglaises fondroient sur l'ennemi, résolues à ne donner aucun quartier.

Le général Gates, qui avoit autrefois servi sous nos drapeaux, connoissoit bien toute l'énergie dont les troupes Anglaises étoient capables dans une conjoncture périlleuse; il sentit donc vivement combien il seroit peu sage de nous réduire au désespoir, et avec beaucoup de prudence il se garda bien de hazarder un nouveau combat avec des hommes qui préféreroient la mort à une reddition honteuse. Frappé d'admiration pour notre fermeté, il se désista de sa demande, et nous accorda des conditions honorables. Les clauses particulières étant sans doute insérées dans les papiers publics, je les passerai sous silence.

Nous cédâmes de bonne grace à ce revers de fortune; mais notre honneur ne reçut

aucune atteinte, et notre imperturbable égalité d'ame signala notre caractère, même dans l'adversité.

Le général Burgoyne fit tout dans ce traité à l'avantage des troupes, sans déroger au service de son roi et de son pays ; il fit tout ce que la sagesse, la valeur et un austère sentiment d'honneur purent lui suggérer. Assuré sans doute d'avoir agi avec une activité infatigable dans le service, il méprisera les clameurs populaires, sentant bien que ce n'est point un juge intègre et désintéressé de ses services actuels qui peut le condamner. Adisson a dit en quelque endroit de ses ouvrages : *Il n'est point donné aux mortels de commander avec succès.* — Et comme la populace, dans ce siècle léger, règle son estime sur les évènemens, notre général sera exposé à la censure publique ; mais tout homme honnête et instruit, qui prononce avec prudence, l'absoudra avec honneur, et le regardera dans son cœur comme l'ami des soldats. C'est un homme d'une prudence froide et réfléchie, mais ardent pour la gloire ; il est brave, mais malheureux.

Fin du Tome premier.

